



Mars 2001

Menues chroniques d'un séjour en Thaïlande (1989/1992)

Michel Deverge

<http://www.histoire.presse.fr/portail/default.asp>

mdeverge01@noos.fr

Pour un meilleur confort de lecture, je vous conseille de lire ce livre en plein écran

[CTRL] + L

Le webmaster de Pitbook.com

Hemdé, qui avait demandé et obtenu cette nomination en Thaïlande, était fasciné par sa capitale et constamment écartelé entre des sentiments extrêmes et contradictoires. De furieuses bouffées d'impatience ou d'exaspération le soulevaient [et rarement cliché ne fut plus seyant] contre la métropole tentaculaire toute entière engluée dans des pollutions exemplaires et terrifiantes. Sans transition, et au cours d'une même pérégrination, de chaleureux élans portaient son affection vers telle ruelle ou tel quartier d'une ville décidément civilisée, dont les charmes prenants illustraient une Indochine de quiétude presque mystique, de fréquentation souvent familière, voire de volupté discrète et distinguée. C'était là, pensait-il, la rémanence de vieux fantasmes asiates sommeillant en lui et que reflétaient les photos inégalées et palies des visiteurs du début du siècle dans un Bangkok alors exclusivement livré à ses canaux. Ces ardeurs dichotomiques dont il n'était pas le seul à souffrir, étaient naturellement le fruit de réalités très objectives.

A l'instar de certains des dieux qu'elle a hérités de l'Inde, Krungthep, la cité des anges [car tel est son nom en langue siamoise] offre plusieurs visages faisant face à des orientes décalés. De chaque côté des tunnels de bruit, de fureur, d'automobiles et de ciment que sont les grandes avenues métropolitaines s'étend un lacinis de ruelles, les soi et les trook, où immédiatement le décibel s'apaise, le

cheval-vapeur se modère et où l'habitat hésite encore à bétonner trop haut. Ce ne sont souvent à peine plus que des venelles, herbues et arborées, où subsistent encore, et peut-être pas pour longtemps, les dernières maisons traditionnelles, d'opulentes et secrètes résidences, des temples modestes et ignorés, l'épicerie chinoise modèle 1915 non modifié et des marchés de plein-air, vespéraux et sereins comme à la campagne dont ils respirent les odeurs.

Car c'est bien d'une campagne dont il s'agit et de laquelle on peut apercevoir les tours insensées du Bangkok de demain, hautes comme une menace extra-terrestre; la campagne d'une ville qui s'urbanise depuis peu, mais avec la frénésie des nouveaux adeptes et qui a encore quelques pieds dans l'eau de ses canaux, les khlong. Pourtant, la Venise orientale, comme l'avaient surnommée les voyageurs du siècle dernier, a pris un vieux coup de modernisme et du côté de Bangkok nombre de canaux ont été recouverts de macadam. C'est sur l'autre rive de la Mae Nam Chao Phraya, la Rivière Royale, du côté de Thonburi, qu'il faut visiter le monde de l'eau, sur les Khlong Bangkok Yai, Bangkok Noi et leurs tributaires. En bateau bien sûr, car cet univers est autrement invisible, si disjoint et décalé qu'il est des autres.

Le voyage est quasiment entomologique; comme dans ces fourmilières de laboratoire dont une paroi vitrée est recouverte d'un carton amovible pour permettre la

découverte de l'intérieur, il est une coupe à travers la ville et la vie. Au long des berges défilent les vieilles maisons et les boutiques ouvertes sur le canal, les derniers marchands flottants épargnés par les centres commerciaux climatisés, les lourdes barges à marchandises, les temples aux parvis aquatiques, les coches d'eau et les taxis rapides à longue queue, les vergers et les résidences du bord de l'eau qui reviennent si fort à la mode. Ces vues d'un passé désormais idéalisé sont encore présentes sur les canaux. Elles sont celles du village révé où se réfugient les valeurs, parfois mythiques, d'un monde siamois baigné d'une convivialité apparemment fluide comme l'eau qui anime si bellement Thonburi et où les enfants barbotent encore.

La Mae Nam Chao Phraya est beaucoup plus monumentale. En suivre le cours du pont de Krungthon à celui de Krungthep est une noble revue de l'histoire de la ville au coeur palpitant du monde de l'eau. La rivière des rois est un fabuleux spectacle à observer en fin d'après-midi, après une grande pluie de mousson, quand le ciel et les couleurs sont lavés. Elle reste aussi l'indispensable point de repère dans tout déplacement à travers la ville.

Le quartier de Hemdé, dit de soi Suan Pluu, est d'une autre inspiration et vaut tous les quartiers urbains de la capitale. Il témoigne d'un profond métissage chinois, si profond que les deux mondes s'en dissolvent mutuellement. Tous les marchands de la rue, beaucoup de ceux du marché sont gens de Chaochou dont ils continuent, inégalement d'ailleurs, à pratiquer le dialecte.

Ils ont importé , et pas d'hier, la mode architecturale du compartiment [boutique étroite sous appartement allongé], l'ordre, ou, si on préfère, le désordre des boutiques célestes, le vivre et le manger ensemble dans la rue, la forme des tables et des tabourets, l'art de la cuisine depuis le hundun cantonnais jusqu'au poulet haïnanais et le gilet de peau sur caleçon flottant des grandes chaleurs quand il fait bon se gratter les orteils, à moitié assoupi sur un petit pliant face au tohu-bohu de la rue. La symphonie ne déparerait pas les quartiers populaires de Hongkong, Shanghai ou Taïpei sauf à changer les enseignes où les caractères chinois deviennent de petite taille sous le panonceau en thaï. Seuls, vraiment, les marchands de fleurs donnent la touche qui n'est pas de là-bas, avec le goût profond de leurs arrangements et du mariage raffiné de leurs couleurs et de leurs formes.

La quintessence de la sinité se trouve dans la ville chinoise, Yaowarat, au coeur de la ville, où le monde des thaï disparaît totalement et l'aspect campagnard aussi et où l'agglomération des choses et des gens atteint à sa plus grande viscosité. Yaowarat est une ville dans la ville, un orgasme continu d'activité et de fébrilité le jour entier, un gigantesque marché universel et un point focal de la bouffe communautaire comme de l'en-cas, vite fait bien fait , sur le pouce. Yaowarat est une ville chinoise plus chinoise que les villes chinoises car elle offre sur un espace réduit tout ce qu'elles présentent et constitue ainsi un compendium exemplaire de la sinité.

Au nord-ouest de cet ombilic et à l'emplacement de l'ancien quartier chinois déplacé lors de l'installation de la dynastie à Bangkok à la fin du dix-huitième siècle, se trouvent le Grand Palais admirable d'exotisme baroque au bord du fleuve, les ministères sévères à l'occidentale, et plus au nord, les rues larges, droites et vertes de Samsen où l'aristocratie abritait son confort dans d'admirables résidences aux styles inattendus protégées par de voluptueux jardins. Celle de Vimanmek, désormais restaurée, en est l'archétype. Non loin de là l'immense quadrilatère de Chitralada, la résidence du roi, qui, comme en d'autres lieux d'Asie, est un trou de silence habité par la Présence et cerné d'augustes douves presque aveugles.

Au contraire, les banlieues de la capitale [Bangna, Bangkapi, Klongton, Bangkhunthian...et la liste est longue] ne sont point soumises à l'ordonnance étatique. Elles poussent follement, livrées à l'arbitraire de la spéculation immobilière, à l'occupation sauvage des sols, toujours en avance sur l'urbanisme, toujours en retard sur l'eau, le gaz et l'électricité, parsemée de villages nouveaux au luxe californien, entrelacée de presque-bidonvilles dans la poussière d'une voirie en devenir et dans le désordre des travaux éparpillés et des ordures oubliées.

Bangkok est une vraie ville, vivante, diverse jusqu'aux contraires, infiniment active, un moloch aussi qui engloutit sans cesse les vergers, les rivières et les rizières

dans une course qui annonce une des mégapoles du monde et la digestion définitive de sa Venise.

Cette découverte toujours renouvelée et jamais exhaustive de la capitale dont même la foultitude des guides touristiques n'épuisait pas la matière, Hemdé la faisait pour beaucoup en voiture. L'usage du bateau était devenu une fête trop rare, car il ne desservait plus la ville moderne d'une manière pratique; la flânerie pédestre, quand il en avait le loisir, pouvait être rien moins qu'épuisante quand se conjuguait le bruit, la pollution et la chaleur, sauf pendant les quelques semaines bénies du bref "hiver": le ciel bleu, le vent de Chine et l'humidité moindre rejoignent alors de plus charitables températures pour donner l'illusion bénie de la fraîcheur. Nonobstant ces limites, le nombre de visites que Hemdé avait à faire ou à rendre, la fréquence des mondanités, y compris des crémations et l'accompagnement des augustes visiteurs et missionnaires venus d'Occident l'amenaient en tous lieux en des heures très diverses et lui donnaient une assez belle connaissance de la ville. Elle restait pour lui inséparable du mentor qui la lui avait présentée, qui le convoyait et qui lui aussi valait le détour.

Khun Singh, le chauffeur thaïlandais, est un monsieur assez vieux, méticuleux, d'une grande dignité et d'une extrême politesse qui ne se départit jamais de l'exquis. Cependant, quand à l'abri des vitres fumées de la voiture il se lance dans le pandémonium automobile de la capitale, il mute.

L'isolement de l'habitable paraît couper les liens de courtoisie implacable qui l'unissent à ses semblables. A tel important personnage engoncé à l'arrière de sa Mercedes 500 métallisée et climatisée [un des signes les mieux reconnus du pouvoir et de la réussite], personnage qu'il saluerait au bord de la prosternation s'il venait à naviguer pédestrement dans ses eaux, il se permet impunément de faire une suicidaire, savante et préméditée queue de poisson pour gagner une place sur l'autre file, celle qui va toujours plus vite. Ces aimables revanches sur les rigidités sociales, ces bras d'honneur au karma multipliés à la puissance des trois millions d'automobiles, motomobiles et camions et la rareté des grandes voies de circulation [les soï et les trook sont des voies de coagulation] donnent au trafic automobile de la capitale un tonus de corrida dense, de rodéo sans fin ni espoir car il est coiffé d'un chapeau de pollution solidifiée quelquefois exacerbée par la chaleur d'exception qui lui donne les reflets bleutés des nuages post-atomiques. Khun Singh participe avec ardeur, comme tous les chauffeurs, notablement ceux des taxis et des autobus, à l'entropie véhiculaire, mais il a des instants de rémission et de repli sur les valeurs éternelles. Il laisse passer avec bonté, sinon avec régularité le triporteur pétaradant qui se consacre avec ubiquité au transport des passagers peu fortunés, l'universel tuk-tuk qui essaie de traverser le fleuve automobile au risque d'une réincarnation plus rapide que prévue.

Le fleuve circulatoire déborde et menace la vie même de la cité sous les yeux d'un gouvernement traditionnellement impuissant qui échafaude pour la vingtième fois ses fabuleux projets de trains aériens, d'autoroutes suspendues, de bateaux-mouches, de couloirs d'autobus...; le public sait d'expérience que rien ne sera fait avant longtemps, que la montée de la marée automobile est inscrite dans les pires certitudes, que quatre heures de transport journalier sont déjà le fait d'une grande partie des classes laborieuses et que, dans le meilleur des cas, les travaux de toute nouvelle infrastructure un peu importante paralyseraient complètement la métropole.

Au fond, mei pen raï, ça ne fait rien, car l'automobile est le symbole par excellence du développement, et la pollution son aura; rien ne serait pire que leur absence, tant ils sont prégnants d'espérance.

En l'état des transports de la ville [un inépuisable sujet de conversation et d'excuses] et eu égard aux soucis de ponctualité dont il aimait honorer ses partenaires, Hemdé arrivait souvent très en avance à ses rendez-vous et disposait alors d'un petit temps pour visiter le wat [temple] du voisinage, et avec plus de cinq cent wat dans la ville il y en avait toujours un dans le voisinage, sous la main. Sans être religieux, Hemdé aimait les rites, les ors et les stucs des dieux, et avait déjà eu l'occasion, dans des postes asiatiques antérieurs, d'être séduit par les manifestations du bouddhisme; ce n'était pas uniquement

de l'esthétisme, car pour des raisons saluaires, domestiques, conviviales ou ethnologiques il ne dédaignait pas de pratiquer les rites locaux, même s'il n'était pas toujours simple de s'y intégrer.

La Thaïlande se veut solidement bouddhiste. Outre qu'il est malaisé de définir ce pilier officiel du royaume dans la foule des colonnes rituelles, elle n'est certainement pas que cela. La définition vaut donc plus par sa simplicité que par son exactitude.

Hemdé comme tout un chacun installant une nouvelle demeure, avait dû apprivoiser les pénates. Depuis les aurores roses la maison vibrait de préparatifs avec un grand luxe de voisines venues aider et profiter de l'occasion pour acquérir des mérites. A dix heures les trois moines requis sont arrivés et ont pénétré dans le salon ordonné en sala de temple. Ils ont longuement chanté les litanies, tous, assistants et moines, reliés par un fil blanc [concentration de l'efficace?]; ils ont aspergé les aires domestiques d'eau lustrale, marqué au linteau de l'entrée des calligrammes protecteurs et prié pour le bonheur des parents. Hemdé leur a servi un repas, végétarien mais copieux, dans les règles prescrites, douloureusement assis au sol dans un karma de politesse, car la position rituelle du lotus latéral est usante. A treize heures ils ont rassemblé les offrandes et au milieu des saluts traditionnels profonds [les waï], ont mis le cap sur leur temple dans le minibus de location que Hemdé avait mis à leur disposition.

Ce n'était pas le bouddhisme se livrant à l'animisme ni la foi pleine, entière et concentrée des participants qui surprenaient. C'était la solide indifférence [car à ce niveau on ne saurait parler uniquement de tolérance] avec laquelle le farang [étranger caucasien] participant était intégré ou, ce qui revient au même, oublié et au pire, effacé. En tous cas, le nécessaire avait été fait, et l'installation de la nouvelle maison de Hemdé dûment mise en règle vis-à-vis de certaines puissances locales et autres dieux lares.

Ces puissances sont diverses, voire inattendues.

Au célèbre coin de l'Erawan, qui devient un puits dans le béton menaçant des gratte-ciels et un foyer des flux automobiles, la foi ancienne survit admirablement. Le puissant Brahma à quatre faces attire de denses et constantes foules votives, qui ont le choix entre trois offrandes: la guirlande de fleurs, le petit éléphant en bois ou la location de danseuses, toujours disponibles sur le site et dûment tarifées à la minute. Puissant Brahma, et instrumental, car il est là pour exaucer des vœux pressants mais manifestement de l'ordre de la quotidienneté. Il n'attire pas seulement la clientèle indigène, mais aussi asiatique, où les gens de Taïwan brillent par leur nombre et l'aimable démonstration qu'ils font de la largeur de leurs vues religieuses et du nombre de portes qu'a le Palais de Leur Père.

Tout aussi pratiqué est un rite aquatique aux origines très incertaines qui, le calendrier venu, mobilise le

royaume, surtout dans ses provinces septentrionales.

Au soleil déclinant, le vent du golfe a complètement nettoyé le ciel et aspiré la lumière, pour ne laisser que la lune pleine du douzième mois et les illuminations sur les deux rives du fleuve. Alors une sourde rumeur d'anticipation, de joie et de plaisir est montée jusqu'à l'heure des feux d'artifice qui ont repoussé les étoiles au loin. Les foules sont venues mettre à l'eau de petits radeaux de fleurs plantés d'une bougie allumée et d'un bâtonnet fumant l'encens. Innombrables comme ces foules, le courant les a emportés, le vent les a éteints et les remous des bateaux avalés. Emportaient-ils avec eux les fautes humaines de l'année, ou bien charriaient-ils des offrandes à la Grande Mère des Eaux? Qu'importait, c'était la fête du Loy Krathong.

La forêt des rites et des croyances est plus que partout ailleurs sensible dans les enceintes sacrées qui émaillent le pays; il y en aurait cent vingt mille selon les bons ouvrages. Celle du temple du Bouddha couché de Bangkok [Wat Pho] est particulièrement révélatrice. Les cours secondaires du temple contiennent l'exposition des Dieux du Siam. L'arbre sacré de l'éveil, enrubanné de rouge et de jaune, étend son ombre sur la déesse de Miséricorde, l'avatar féminin et chinois du Bouddha, sur Vishnu et Ganesh, sur le Fo obèse et souriant, et les autels des esprits. Une main pieuse et céleste a même déposé là, temporairement, un autel portatif de Guanggong; pour le recharger d'effluves bienfaisantes, sait-on jamais?

Cette réunion proprement indo-chinoise des dieux gît à quelques pas du puissant et serein Bouddha allongé du pavillon central. Il n'y a pas de centralisation, de hiérarchisation ou de systématisation dans la distribution du panthéon, mais une juxtaposition des voies et des moyens. Du pratique quotidien sur le chemin de la fortune et du pouvoir, animisme essentiel des marchés passés avec les Puissances de tous poils qui hantent la vie des hommes, on va jusqu'à l'ordre supérieur du Bouddha, hautain dans son éthique et grand dans sa finalité, qui, au long de l'octuple sentier, vie après vie et karma bonifiant aidant, mène à la délivrance finale. La libération ne saurait relever entièrement de cette existence samsarique qu'il faut bien vivre journallement et péniblement jusqu'à quelquefois en oublier le sens profond. Comment le ferait-on sans l'appui de ces puissances et esprits, malins ou pas, qu'il faut bien implorer, acheter et récompenser, car le bouddhisme reste très discret sur la gestion du quotidien.

Hemdé avait eu la confirmation philosophique de ce décalage au Musée national, où certains Bouddhas sont inquiétants de beauté tant le bonheur contenu derrière les yeux clos et le sourire à peine relevé animent la pierre avec intensité. Ils fascinent étrangement, car, sans parole, ils transmettent un enseignement qui n'est pas une doctrine, pas même une vérité, mais simplement une voie vers l'extinction d'un moi rêvé et séparant du réel. La réincarnation n'est pas une victoire mais une réinscription dans les cycles de naissance, de la souffrance et de la

mort. Celles-là cesseront de se réitérer dans l'ainsité de la négation du moi et du discours. Ce n'est donc pas le bonheur qu'il faut lire sur les visages des Bouddhas du Musée national, mais le silence et le vide.

C'est pourquoi le bouddhisme thaïlandais si bellement décrit dans les brochures officielles est, à toutes fins utiles, le bouddhisme plus les dieux.

Les rites religieux n'étaient pas les seuls à enchanter Hemdé; ceux, plus mondains, mais non moins exigeants de la société civile ne le passionnaient pas moins. En particulier, il portait un goût immodéré aux visites officielles, aux inaugurations et autres remises de diplômes et de récompenses et soutenaient que leur déroulement méticuleux et implacable représentait l'insurpassable symbole de l'ordre sans égal du monde thaï.

Cet ordre, aux relents d'immanence, n'est pas né d'hier et représente le fruit d'un long et patient travail d'élaboration de la dynastie qui poursuit d'anciens usages, dont certains doivent être mythiques ou puissamment restaurés. Le pays est ainsi quadrillé d'une formidable hiérarchie et d'une encombrante étiquette dont le bon fonctionnement dans l'harmonie des apparences requiert l'exercice d'une civilité adaptée.

Comme le notent avec ravissement les touristes nolisés d'un lointain Occident, les thaïlandais sont polis, souriants et gentils. Ils collent en effet admirablement aux affiches touristiques qui les projettent sur la planète entière et se

complaisent dans le rôle avec délectation: c'est si simple pour les étrangers. Ceux-là n'ont pas toujours, on le concevra, le temps de percer ce mur du sourire qui, si doux soit-il, ne saurait faire oublier la part de convention qui le soutient, donc de formalisme: de ce dernier, les Thaï ont bâti une véritable culture qui détourne les actes ailleurs les plus simples des archétypes connus.

La visite officielle est un art et un témoignage répété à l'infini du culte de la politesse. L'arrivée est toujours à l'identique: des fonctionnaires de rang moyen, mais choisis, attendent la voiture au bas du perron [car il y a toujours un perron] et conduisent cérémonieusement l'Honorable Invité au Salon d'Honneur dont la disposition est aussi réitérée à l'uniforme: bergère de majesté sous les portraits de Leurs Majestés, napperons brodés sur tables basses bientôt surmontées du thé ou café de rigueur, assistants épars [mais pas par hasard] et souriants sur des fauteuils d'assise moins auguste. Le discours de bienvenue, commencé au ton bas, s'éteint vite dans le chuchotis confidentiel et l'inaudible cependant que les assistants tendent sincèrement l'oreille pour profiter de la manne hiérarchique. La réponse de bienvenue doit être accordée, et le cadeau rituel reçu avec la modestie qui sied; on n'ouvrira pas le paquet, sauf invitation pressante de la partie adverse qui, ayant vécu à l'étranger, connaît les usages. La visite des lieux, en colonne équigradué, laisse bientôt place à la détente et à la bonne humeur, voire à la plaisanterie; elle se déroule immanquablement

dans des locaux immaculés [mettre les chaussons dans les labos et les patins dans les bibliothèques] à travers des couloirs cirés comme des pistes de ski et ornés des personnels avenants et respectueux. Au moment du départ et comme gêné de s'être laissé aller, le choeur se reprend et la bonne humeur recède devant le formalisme recouvert de la prise de congé. Courbettes et waï, remerciements sentis et reconnaissance ad-hoc poussent avec douceur le visiteur vers la voiture qui s'éloigne sur fond de fronts penchés. Telle est certes la face de l'état mais aussi sa tenue, sa discipline et sa règle savamment étalonnée suivant la grandeur et le prestige de l'institution recevante.

On le devinera, la fonction n'est nulle part mieux remplie qu'au Palais qui offre le parangon de ces vertus emblématiques. La crème des fonctionnaires civils [on ne parlera même pas des militaires qui, ici comme ailleurs, ont l'uniforme et la ferblanterie performants] en tunique blanche et chamarrée de quelques uns des soixante-quatorze grades de décoration royale (de l'exalté Très Auspiceux Ordre de Rajamithrabhorn à la modeste Médaille de la Croix Rouge) effectuent les marques obligées mais tellement sincères qu'elles en deviennent grandes, du respect au souverain. Là est aussi la face de l'état, une monarchie constitutionnelle, certes, dont le titulaire est réputé être un avatar de Vishnu, dont les usages durent et perdurent dans la confiance que donnent un roi bien aimé et le conservatisme de la continuité, et

dont le service est tout entier orienté et, comme tel ressenti, vers le peuple et sa religion. Maharadjah, le grand Roi.

L'exotisme, chez les peuples qui méritent de nous cet épithète est un spectacle naturel. C'est quand Hemdé avait vu une très distinguée collaboratrice, gauloise d'extraction, mais longuement mariée à un Thaïlandais, entrer dans son bureau avec ce léger affaissement du corps traduisant le respect envers le titulaire du dit bureau, que le langage sans parole lui était apparu dans toute sa clarté.

Entre la prosternation à cinq points au sol [les genoux, les coudes et le front] devant le sang royal et le léger sourire flottant du puissant qui accuse une réception discrète et légèrement excédée de l'hommage des inférieurs, il y a dix mille nuances corporelles du respect, de la politesse ou, ce qui revient au même, de l'inscription publique et silencieuse de la place de chacun dans la pyramide sociale. De ces dix mille gradations savantes, nulle n'est plus élaborée, plus dosée, plus enseignée et apprise à l'école et dans les manuels que le waï, la posture traditionnelle de la déférence; mains jointes à hauteur variable du visage et inclinaison variable de la tête qui, en fonction de ces deux paramètres, se conjuguent à tous les tons, affectueux, soumis, mutin, coquin,... et à tous les modes, civil, religieux, officiel... L'affaissement du corps signifie l'intention de se mettre physiquement plus bas que la tête du supérieur, partie la plus sacrée de l'individu. Il s'effectue sur un mode marin, comme porté par une vague

qui s'étale, et peut, dans certains bureaux thaïlandais à l'occupant d'importance, se poursuivre jusqu'à la mise à terre du genou. On étudierait aussi avec intérêt, dans des registres parallèles, les manoeuvres complexes permettant de contourner quelqu'un, de croiser son supérieur ou, difficile évolution entre toutes, de passer entre des gens assis.

Toute cette gestuelle codifiée s'accompagne du célèbre sourire thaïlandais, si célèbre qu'il fait presque passer ce royaume pour un autre, et dont les variations sont aussi innombrables que celles des autres éléments du langage sans parole. Il va en effet du rire gêné accompagnant l'annonce de la mort d'un être aimé jusqu'au rictus de convenance légèrement excédé des puissants, en passant par toutes les tonalités de soumission, de franchise, de plaisir, de reconnaissance ... telles qu'imposées par les circonstances. Au fond, et dans la plupart des cas, il n'a d'autre valeur que celui d'un élément d'une convivialité obligatoire, presque totalitaire.

Preuves en seraient les sorties brutales et imprévisibles [analogues à celle de l'amok malais] de ceux qui ne supportent plus la pression sociale et s'évadent soudain dans une liberté folle et sanguinaire. Terrifiant spectacle qui dit combien il est dur de toujours et partout se conformer.

Hemdé avait assisté à une telle sortie de la normalité.

À la fin d'une aimable et distinguée partie de golf au club de l'armée de terre, il se restaurait avec ses

partenaires à la buvette de l'installation dont le confort et le calme étaient connus. Tout d'un coup un marmiton fusa de la cuisine, poursuivi par un collègue écumant qui faisait tournoyer une longue barre de fer au dessus de sa tête; le désir de meurtre était inscrit sur son visage. La course-poursuite à travers la salle du restaurant et autour des tables dura trois minutes, pendant lesquelles les dîneurs, braves généraux à cinq étoiles et martiaux policiers militaires inclus, cherchèrent l'abri des tables. Au bout de trois minutes, le poursuivant s'arrêta, s'écroula sur lui-même comme un pantin désarticulé et éclata en sanglots. La police militaire n'écoutant que son courage vint cueillir le cuistot dément redevenu doux comme un bébé. Quelle insoutenable pression avait forcé l'homme hors de lui-même, jusqu'à en perdre la qualité d'humain? Le corps du délit évacué et comme si rien ne s'était passé, la salle retrouva tranquillement son équilibre et son étiquette.

Ce formalisme fluide à nul autre comparable, sa densification émotionnelle autour des membres de la famille royale et surtout l'adhésion profonde, intime autant qu'évidente de ses acteurs à leur représentation physique ou morale étaient ressenties par Hemdé avec une grande intensité et l'avaient amené à s'intéresser à la notion de pouvoir monarchique en Thaïlande. À sa grande surprise, il avait ainsi découvert que le sujet était quasiment tabou et que même dans les groupes les plus intellectuellement frondeurs il n'était ni abordé ni

facilement abordable. La littérature universitaire ou savante était inexistante en thaï, mais aussi, ce qui était significatif, en langues étrangères. L'affaire de la querelle de Ramkamhaeng était venue à point pour nourrir ses interrogations, car elle traduisait à merveille quelques ambiguïtés pesantes et des non-dits révélateurs.

Le pilier sur lequel reposent l'histoire de la Thaïlande, son idéologie, sa culture et son nationalisme est enfoui dans le royaume de Sukhotaï [début circa 1237] et plus particulièrement sous le règne glorieux de Ramkamhaeng dont le rôle exalté lui valut le titre de Grand. Des générations d'écoliers ont appris et apprennent encore, dès l'âge le plus tendre, et, en ces matières aucun âge n'est assez tendre, que de ce règne prospère et juste, à l'enseigne de Saint Louis et Henri IV réunis [daté?1279-?1298] sont nés la nation thaï, ses modes politiques fondamentaux, sa suprématie régionale et la nature profonde du lien unique qui lie le roi à son peuple.

A preuve irréfragable, l'inscription numéro un de Sukhotaï, dite de Ramkamhaeng [traduite par Coedes et d'autres], datée de 1292, gravée sur pierre dans une écriture inventée par le Roi en 1283, constituant ainsi le plus vieux spécimen connu d'écriture siamoise et donnant une description réaliste du royaume. A tous ces titres illustres, la stèle est la source inéluctable de l'histoire du Siam dans tous les champs de son identité, en aval de laquelle se déroulent les fastes des chroniques traditionnelles et reçues.

Du royaume fertile [dans les rivières il y a du poisson et dans les champs du riz], commerçant [qui veut faire le commerce des chevaux et des éléphants est libre de s’y engager], et policé [tout sujet souhaitant présenter une pétition au Roi sonne la cloche en face de la résidence royale], est partie l’expansion territoriale, politique et tribulaire qui devait embrasser, aux débuts du dix-neuvième siècle, outre la Thaïlande actuelle, quelques sultanats du nord de la Malaisie, des principautés birmanes et laotiennes et des provinces cambodgiennes de l’Ouest.

Certes, les doutes sur l’authenticité de l’inscription n’ont pas manqué même aux niveaux les plus aristocratiques [le Prince Chand en 1983 et même le Prince Naris dès 1939] mais leur exposition sur la place publique n’intervint qu’en 1987 à la très confidentielle Conférence des études siamisantes de Canberra où un Monsieur Vickery présenta une communication au titre provocateur [pour les érudits s’entend] “The Ramkamhaeng Inscription : a Pitdown Skull of South-East Asian History” faisant ainsi allusion à une célèbre supercherie scientifique. La controverse était vite importée en Thaïlande et, dès 1988, s’aigrissait entre le champion de l’authenticité, Prasert Na Negara, et son adversaire, Piriya Krairiksh, que seules ses origines aristocratiques protégeaient du soupçon de lèse-majesté. Elle gagnait la place publique jusqu’à atteindre la une du supplément culturel du Bangkok Post et venir menacer les

constructions les mieux établies comme la rédaction des manuels d'histoire

Comme la polémique est avant tout affaire de savants historiens et linguistes, elle risque de rester à jamais sans conclusion et de disparaître sous le volume de la littérature scientifique contradictoire qui constitue déjà, et en si peu de temps, un beau fonds de bibliothèque. En revanche, les circonstances tout aussi controversées de la découverte de la stèle ajoutent à l'intérêt politique du débat.

C'est au cours d'un pèlerinage à Sukhotaï en 1833 qu'aurait été découverte la stèle par le prince-abbé Mongkut qui devait accéder au trône en 1851, sous le nom désormais utilisé de Rama IV. Les relations d'alors, celles des princes Vajiranana et Pavares, varient; dans la deuxième, elle atteint au merveilleux. Essentiellement, pourtant, elles s'accordent sur le message. La trouvaille était un signe des dieux affirmant la parami du futur roi, c'est à dire sa vertu efficace, sa vocation à régner, sa filiation spirituelle avec les grands monarques du passé et la suggestion d'une très belle réincarnation pour un règne d'importance égale à celui de Ramkamhaeng. Accessoirement, elle allait servir un autre propos, celui de la propagande royale pour la consolidation de l'état-nation thaï, l'affirmation de sa territorialité et la création d'un patriotisme que Rama IV, Rama V et surtout Rama VI utiliseraient avec bonheur face aux ambitions coloniales des puissances d'alors.

Les historiens thaïlandais, Chai-Anan Samutrawanich, Srisakra Vallibhotama, voire le Prince Subbrabadis Diskul concèdent que l'histoire de Sukhotaï a probablement été surévaluée et "interprétée" pour satisfaire aux besoins de la construction nationale. Seul cependant Piriya Krairiksh, en datant l'inscription de 1833 à 1855, accuse ipso facto le roi Mongkut de l'avoir fait graver et découverte à des fins politiques. Le fait est que Rama IV, fin lettré, érudit en langues anciennes, polyglotte, réformateur religieux de grande vision [il fonda la secte Dammayutti Nikaya], spécialiste du Tripitaka et politicien de considérable habileté paraissait avoir les talents requis pour concevoir et faire effectuer un faux de très grande classe.

Si tel était le cas, la Thaïlande perdrait certes un des pieds de son histoire mais y gagnerait un roi encore plus génial que généralement concédé. Elle serait aussi amenée à réfléchir sur la nature du pouvoir monarchique siamois plus qu'il n'est actuellement séant.

Une glose officielle existe cependant, et en anglais, ce qui lui donne un relief tout à fait particulier; elle est contenue dans un texte très élaboré publié dans le "Mémoire du Palais pour la célébration du soixantième anniversaire de Sa Majesté" (1987) dont un important passage vaut traduction.

«Nous règnerons avec justice pour le bénéfice et le bonheur du peuple de Siam.

Telle est la formule traditionnelle prononcée par chaque Roi de Thaïlande le jour de son accession au trône. Dans

son apparente simplicité, elle reflète pourtant l'essence de la royauté qui s'est développée au cours d'une histoire longue et diverse. Cette histoire retient deux traits constants. La Thaïlande, longtemps connue sous le nom de Siam, a toujours su préserver son indépendance alors que les nations voisines finissaient par tomber sous le joug des pouvoirs coloniaux; et la Thaïlande a toujours eu un Roi à la tête de la nation. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que ces deux traits aient toujours été interdépendants et que l'étude de la fonction du trône soit essentielle dans la biographie des Rois thaï.

Quand la Thaïlande émergea à l'état plein et entier de nation au treizième siècle avec la capitale à Sukhotaï, les pionniers de l'indépendance choisirent d'élever le plus sage et le plus capable d'entre eux au trône, ce dernier devenant ainsi le double symbole de l'indépendance et de l'unité. Le Roi, en retour, ayant été choisi non par droit divin mais par le consentement de ses pairs, était dans l'obligation morale de gouverner avec "justice", non pour sa propre gloire et celle de sa famille, mais pour le "bénéfice et le bonheur" du peuple qui lui avait été confié. Depuis les débuts, le Roi de Thaïlande est jugé sur le seul critère du bénéfice et du bonheur qu'il apporte à son peuple.

Avec le déplacement de la capitale de Sukhotaï à Ayutthaya, le concept khmer de royauté divine influença l'institution royale et les Rois d'Ayutthaya incorporèrent nombre d'attributs divins dans les fonctions du trône. Une

telle intégration fut peut-être aussi une réponse à la nécessité d'accroître le pouvoir symbolique du trône qui faisait face à l'extension des frontières et à l'éloignement d'une population qui avait été jusqu'alors en contact constant avec la capitale et avec le Roi. La conception du Roi "primus inter pares" régnant par consentement des populations ne disparut cependant pas, et les Rois divins d'Ayutthaya s'élevèrent et s'abimèrent en fonction de la justice et du bonheur qu'ils apportèrent au peuple siamois.

Après la destruction d'Ayutthaya en 1767 et le règne bref du Roi Taksin à Thonburi, la présente dynastie des Chakri de Bangkok s'établit à Bangkok en 1782 et poursuivit la tradition monarchique telle que transmise par Ayutthaya. Au fur et à mesure que les influences occidentales se renforçaient pendant les quatrième et cinquième règnes de la dynastie, les Rois furent assez sages pour concevoir qu'une certaine adaptation aux standards occidentaux deviendrait nécessaire si la Thaïlande devait conserver son indépendance. Des princes et des courtisans furent envoyés en Occident pour étudier dans des pays où la démocratie était la règle. En Thaïlande même, le pouvoir fut décentralisé et distribué à des sujets capables hors du cercle royal immédiat. Cependant, en 1932, un groupe accéléra le processus en organisant une révolution sans effusion de sang qui transforma le pays en une monarchie constitutionnelle sur le modèle européen. Le Roi Prajadhipok, ou Rama VII, alors sur le trône, continua à régner jusqu'à son abdication pour cause de mauvaise

santé. Le Roi Ananda Mahidol fut choisi comme successeur en dépit de son jeune âge, et passa la plus grande partie de sa vie à l'étranger pour faire ses études. Sa mort malheureuse à l'âge de vingt ans entraîna l'accession au trône de son frère cadet, Bhumibol Adulyadej, et laissa à ce dernier, pour les quarante et un ans passés, la charge de définir et de mettre en pratique le rôle du Roi de Thaïlande dans un cadre démocratique.»

Le passage fondamental de ce texte, éclairant dans ses élisions, est l'indication que “la présente dynastie Chakri a continué la tradition des Rois thaï telle que transmise par Ayutthaya”. Et de fait, le pouvoir monarchique, constitutionnel depuis le coup d'état de 1932 mettant un terme à l'absolutisme, conserve des attributs qui, sans être nommément divins, relèvent néanmoins de la transcendance et du sacré.

Les rites du palais restent teintés de bhramanisme et certains d'entre eux sont toujours animés par des bhramanes, dont le plus important, celui du couronnement, constitue avant tout une purification avant l'assomption à la divinité. Il fait du roi un officiant et un prêtre de la communication avec les dieux dont il fait partie. Le roi Vajiravuth [règne 1910-1925] avait maintenu les éléments bhramaniques de la cérémonie car il y situait une des sources de la légitimité dynastique.

L'ouverture annuelle du sillon sacré, effectuée sur la grand-place royale du Sanam Luang, fait du monarque l'ordonnateur suprême du calendrier, des jours et des

travaux et le grand harmonisateur des jeux du microcosme et du macrocosme.

Le respect exalté, absolu et proche de l'adoration que commandent le roi et la famille royale, soutenu par l'utilisation à leur endroit d'une langue particulière, le ratchasap [la langue royale] est peut-être moins dû à la position qu'ils occupent au sommet de la très stricte hiérarchie qu'à la croyance populaire faisant de la personne du roi une réincarnation de Vishnu. Le roi, s'il n'est pas totalement divin [et encore?], est certainement sacré. Dépositaire de la confiance du peuple, il n'a pas de pouvoir constitutionnel mais reste la constante au dessus des inconstances de la politique, le "garant de l'unité et de l'indépendance", la solive du toit siamois et le recours ultime.

La chose apparut clairement en 1973; le quatorze octobre, l'armée, au pouvoir depuis 1947, tira sur de jeunes manifestants sans arme. Le roi exprima radiophoniquement sa sympathie pour les manifestants entraînant immédiatement la démission et la fuite à l'étranger du Premier ministre, le Maréchal Thanom Kittikachorn, et de son adjoint, ouvrant ainsi l'intermède démocratique de la période 1973-1978.

Elle fut réitérée en mai 1992 plus dramatiquement encore, car la télévision était dans tous les foyers et parce que, contrôlée par l'armée, elle ne donnait aucune image ni aucune nouvelle des tueries qui se perpétrèrent au coeur de la capitale: les forces spéciales tiraient sur la foule des

manifestants sans arme et en quelques heures tragiques abattaient une ou deux centaines d'aspirants à plus de démocratie. Le roi décida d'intervenir pour mettre un terme au chaos et convainquit le Premier ministre si contesté, Suchinda, et le chef moral de l'opposition et des manifestations, Chamlong Srimuang, de recevoir sur les écrans libérés de la censure une royale leçon sur les nécessités de l'harmonie. Même si l'intervention parut tardive à beaucoup, l'étonnant spectacle des deux adversaires agenouillés devant le roi et recevant avec respect l'auguste admonestation sur le thème "on ne construit pas sur des ruines" signala l'arrêt des massacres, le début de la dédramatisation, la retraite forcée de Suchinda, un nouvel appel à Anand Panyarachum pour son deuxième gouvernement et la voie du retour devant les électeurs.

La relation de la monarchie avec le bouddhisme est infiniment plus complexe, car elle participe de l'ambiguïté sur la nature même de ce dernier. Ce n'est pas une religion, dit le roi lui-même, mais "une philosophie et une science de la connaissance". Nonobstant l'aspect altier et difficilement accessible de cette philosophie, elle est aussi une religion populaire mélangée à des adhérences bhramaniques et animistes qui permettent à tout un chacun de faire face aux problèmes du jour et d'accumuler des mérites. Là encore, le roi "parfait bienfaiteur de toutes les fois" [dixit le prince Patriarche suprême Paramanuchit], donc du bouddhisme, bouddhiste

lui même, est à la fois un défenseur des dhamma, les vérités bouddhiques, et un participant des traditions [par exemple il officie le changement de robe du bouddha d'émeraude] qui ont fait de la Loi une religion avec ses rites, ses superstitions, ses croyances et ses dieux.

Les emblèmes transcendants entretenus par la tradition des cérémonies et des cultes officiels et l'éducation des enfants [les Trois Piliers de la Thaïlande, apprennent-ils, sont le Roi, le Bouddhisme et la Nation] donnent au roi un poids sans commune mesure avec les pouvoirs qui lui ont été dévolus par les textes constitutionnels successifs depuis 1932. Les tentatives de diminution du rôle royal, mises en oeuvre par le Maréchal Phibul Songkhram, deux fois premier ministre entre 1938 et 1944 [hanté, croit-on, par les visions d'un maréchal-président], firent long feu et furent compensées, et au delà. par la pleine restauration de la présence royale, dans les médias notamment, effectuée par le général Sarit Thanarat, premier ministre de 1959 à 1963. Ce mouvement aurait bénéficié du plein appui des autorités américaines instruites par les vertus de la consolidation impériale de Mac Arthur au Japon et inquiètes des développements politiques thaïlandais de l'époque et de la montée du communisme dans la région.

Comme ses grands ancêtres Mongkut [Rama IV], Chulalongkorn [Rama V] et Vajiravuth [Rama VI], le roi actuel, Bhumibol Adulyadej [né en 1927, accession en 1950] a su mettre ces attributs irrationnels au service de

la rationalité du développement économique et social. Servi par l'intelligence, une excellente éducation, le don des langues, une grande curiosité, animé, à égal de ses prédécesseurs, d'un grand sens de sa mission et de l'histoire et appuyé par les médias, le roi apparaît comme un exceptionnel travailleur de son siècle et de son pays tout autant que l'incarnation exemplaire de ce que signifie être un roi thaï. Ses voyages incessants dans le pays et dans ses provinces et villages les plus reculés, le patronage des projets royaux de développement, son intense activité caritative font de lui un monarque immensément populaire et aimé.

Nul secteur de l'activité nationale n'échappe d'ailleurs au patronage de la famille royale. Le prince héritier, dont le comportement personnel et les activités font l'objet [très en privé] de critiques peu voilées, patronne les affaires militaires. La princesse Mahachakri Sirindhorn, sa soeur, jouit d'une popularité égale à celle de son père dont elle partage souvent les activités et, lettrée elle même, s'occupe activement de sciences sociales et humaines. Sa cadette, la Princesse Chulabhorn couvre le front des sciences de la terre et des sciences de la vie qu'elle illustre par la direction de laboratoires. Ainsi nulle entreprise de poids ou d'influence n'échappe à l'attention du Palais qui, la chose est typique, remet en mains propres tous les diplômes universitaires du pays! Si le mot n'était mal approprié, et pour parler en terme de démocratie occidentale, le Roi est un fin politicien qui assure une

présence constante dans toute l'étendue de son immense circonscription. Ce talent si divers, si ancré dans le passé et si soucieux de la modernité est la marque d'un grand souverain et le symbole d'une monarchie assez unique, assez présente et assez nécessaire à son pays pour continuer, en cette fin de siècle où les certitudes se dissolvent en série, à en être la garante de son existence, de son histoire, de sa culture et peut-être même de son devenir. Comment en effet peut-on imaginer une république de Thaïlande livrée, sans contrepoids même moral, aux seuls appétits des groupes économiques et des cliques militaires ou politiques?

Ce noble mélange de modernité et de tradition est tout entier inscrit dans le nom siamois de Bangkok, géante capitale grosse d'un cinquième dragon asiatique en gestation, dont le nom transcrit se lit tout simplement "Krungthep Mahanakorn Amorn Ratanakosin Mahintara Yuttaya Mahadilok Pobnopparat Rajathanee Burirom Udom Rajanivat Mahasatan Amornpiman Awathan Sathit Sakathattiya Witssanukamprasit" [les adresses postales se simplifient heureusement en "Krungthep etc"...] et qui abrite en son milieu celui dont les livres disent " l'eau qu'il répand est l'eau sacrée du ciel; elle lave le malheur et conforte l'âme".

Bangkok est le pilier, l'âme et le centre du pays mais elle n'est pas toute la Thaïlande, même si elle se prépare à rassembler vers la fin du siècle peut-être le cinquième de sa population. Comme la capitale, le royaume offre les

visages d'une prodigieuse variété, d'un sud équatorial et musulman aux montagnes d'un nord tribal et quelquefois frisquet, du riche ouest des confins birmans à l'aridité cruelle des plateaux de l'est. Une vraie leçon de géographie!

Hemdé profitait libéralement du goût prononcé des thaïlandais pour les voyages et visitait avec enthousiasme le pays au motif très légitime des séminaires, symposiums, stages et réunions éparpillés aux quatre coins du Muang Thai, car tel était le nom du pays thaï depuis les temps anciens. Les quatre coins étaient souvent les plus éloignés car c'était un devoir pour tous que chacun allât partout, visitât tout et s'imprégnât de la diversité du Muang Thai. C'était aussi, et peut-être avant toute chose, un immense plaisir de se déplacer ensemble, dans un groupe connu et constitué.

L'excursion [paj-thiaw] est un des sports nationaux thaïlandais. Qui n'a vu les lourds autobus bariolés chargés des élites villageoises [bonzes sur les sièges avant] ou de l'encadrement d'une compagnie sillonner à haute vitesse les routes du royaume à destination de temples lointains où s'acquièrent des mérites exceptionnels [tham bun] aptes à fortifier les karma les plus défailants.

Hemdé participait à de telles entreprises, d'ailleurs plus tournées vers le tourisme que vers la religion.

La distance n'a pas vraiment d'importance et l'arrière du car est transformé en restaurant-buvette [boissons glacées et petites nourritures solides] garni pour faire face aux

plus dures équipées car [règle numéro un] on ne cessera de s'alimenter entre les repas. Ceux-là se prennent de bonne heure [11h et 17h] en des lieux soigneusement choisis à l'avance, au marché de la petite ville où la nouille, multiforme et omniprésente, assure la satiété, la variété et l'économie, au restaurant désigné par la renommée ou le paysage. Aux endroits marqués des étoiles adéquates, le chef du groupe, imparable et autoritaire, donne [règle numéro deux] le minutage exact de la visite. Trente-cinq minutes et pas une de plus pour une photo de groupe [devant le bouddha et si possible en le cachant], les photos individuelles [la mitraille à Nicéphore], une petite prière, voire une rapide bénédiction si un bonze est de service, la chasse au lapin [pipi pour les hommes], la cueillette des fleurs [idem pour les dames], l'achat obligatoire de l'inévitable spécialité gastronomique locale, et quand même, mais vite bien fait, la visite des lieux. Entre les escales, les amuse-gueules, les boissons toujours fraîches [la glace est régulièrement renouvelée], un tissu de bavardages mezzo voce entrecoupé de petites siestes réparatrices. On le devine, la nourriture et le somme jouent tout au long du paj-thiaw un rôle de premier plan.

Sur une des îles inviolées de la baie de Krabi, au bord d'un lagon primaire léché par une forêt de même nature, onze heures, l'heure de l'estomac: de la mer admirablement azur surgit la pirogue à moteur rapide porteuse de la bière glacée, du riz frit et du poulet rôti. De

la forêt vierge sort un petit tracteur portant un gigantesque chaudron de soupe bouillante et son frère rempli de coquillages à la vapeur. Rassemblement à l'ombre des cocotiers, silence avide des mastications mystiques, rôts de la reconnaissance et re-petite sieste, mouchoir sur les yeux; départ vers la prochaine attraction après, enfin, une baignade sommaire.

Sur la route, on fonce dans le métastable, le klaxon bloqué et la queue de poisson élevée au rang de la méthode: l'aide-chauffeur, une fesse sur le strapontin, le corps tout à l'extérieur du bus, mouline des bras comme un Chappe ésotérique, et guide le chauffeur au mépris des plus petits véhicules. La conduite à deux [l'oeil et la main] requiert de solides qualités de détachement et de recul sur l'événement de la part des passagers et un oeil dans la nuque de celle des cyclistes doublés au millimètre.

Au retour, le groupe se sépare, silencieux et ravi. C'était une journée de plaisir. C'était "sanuk".

Une intéressante variété de l'excursion est la version officielle, patronnée et accompagnée par une haute personnalité dont le but est essentiellement culturel et éducatif. Si le patron est un membre de la famille royale, l'appareil de sécurité déployé [la protection est continue tout au long de la route, et les forces de sécurité tournent le dos au cortège pour reprendre une ancienne marque de respect], le zèle des autorités provinciales, le concours des larges masses, la qualité et la précision des activités donnent à l'entreprise l'aspect de quelque visite impériale

aux frontières du domaine, ce qu'elle est en vérité. De celui-ci on expose avec exhaustivité les fouilles archéologiques et les monuments qui font la grandeur de l'histoire siamoise et entretiennent un nationalisme toujours renouvelé. Les guides, savants et discrets, n'épargnent rien, et aucune pierre ne résiste à leur savoir encyclopédique. Ce ne sont plus des visites touristiques mais de doctes leçons ambulantes. A la limite, ce n'est plus une excursion en Thaïlande mais un voyage dans la Thaïlande telle que se donnent à la voir les Thaïlandais.

Fort heureusement, Hemdé avait aussi l'occasion de voyager en des appareils moins voyants et moins encombrants, où l'initiative personnelle était mieux préservée et le contact avec les choses et les gens moins fugitif. Il ramenait de ces escapades des cartes postales qui, malgré l'étendue et la célébrité des côtes, n'étaient pas toujours marines.

En effet, s'il tolérait les adeptes du culte solaire, il n'en fréquentait guère les autels et y sacrifiait rarement. Il voyait dans la beauté immuable des mers tropicales la semence d'une tristesse et appréciait le soleil parce qu'il permettait de se mettre à l'ombre. Il préférait l'eau immaculée des piscines et goûtait plus les sables blancs de la véranda d'un hôtel climatisé que dans l'inconfort d'un caleçon de bain mouillé. Bien sûr, les nécessités de la vie, les contingences familiales ou amicales voire les trompettes de la renommée l'amenaient à séjourner, brièvement si possible, sur les rivages mordorés et

céruléens du royaume [comme disait une agence de voyages lettrée] que la déferlante touristique et la pollution n'avaient pas encore détruits .

Parmi ceux-là, les pourtours et les contours des anses entre Phuket et Krabi, dans la mer d'Andaman, soulevaient en lui, il se l'avouait, une émotion certaine.

Phuket est peut-être mangée par le tourisme mais la baie de Phangnga reste cependant, absolument, miraculeusement encore, épargnée. Elle offre l'inouï spectacle d'un matin du monde originel que nul prédateur n'est venu mettre à mal. Les tours de calcaire surmontées d'une chevelure végétale tombent dans la mer plate avec des chutes de rein géologiques exemplaires. Au pied des falaises, certains passages tourmentés donnent accès à des lacs intérieurs nichés au creux des tours et bordées de plages minuscules et éclatantes. Au temps du midi, quand la lumière est trop verticale pour se réfléchir sur l'eau, cette dernière disparaît presque tant elle est cristalline et la barque solitaire du visiteur semble flotter ni sur l'eau ni dans l'air.

Au retour, le soir, à Patong, Phangnga n'est plus qu'un rêve dont les lambeaux sont vite chassés par le néon, la bouffe et le commerce de l'homo turistus; la satisfaction des besoins club-méditerranéens a grignoté jusqu'à l'effacer la vieille rizière côtière. La plage elle-même est simplement devenue celle d'un soir du monde des pollueurs, sans matin autre que celui des balayeurs et ramasseurs de déchets.

Ceux-là occupent définitivement Patthaya, sur le golfe de Thaïlande. La perle immaculée, la station inconnue mais à la mode pour les élites riches et aventureuses des années soixante, le village de pêcheurs de l'innocence est devenu l'archi-exemple de toutes les pollutions. Hemdé n'avait rien retrouvé des charmes entrevus quelques vingt ans auparavant. La mer est toujours azurée mais empoisonnée par les égouts des hôtels [plus d'une centaine assurément] qui s'y déversent librement. La folie foncière couvre la baie sur toute son épaisseur de monstruosité en béton sans ordre, grandeur ou charme. Dans les interstices de la lèpre foisonne un petit commerce dont seuls les lampions du soir arrivent, avec quelques bonnes bières derrière la cravate, à cacher l'artificiel et la laideur agressive. La ville, car c'en est devenue une, tourne de plus en plus le dos à ce qui a fait sa fortune originelle, la mer et sa baie. Hormis quelques rares enclaves privilégiées, elle tombe dans une vulgarité épaisse, bruyante, loin de la Thaïlande qu'Hemdé aimait. Elle n'en reste pas moins, par certains côtés, moins banale qu'elle paraît.

A Patthaya, ce n'est pas l'architecture raffinée de l'hôtel Royal Cliff sur son site hors du commun qui frappe, non plus que l'intensité des commerces charnels du Golden Mile dont la densité est olympique. Non, c'est la fonction hospitalière, au sens premier et propre du terme, qui apparaît, avec quelque irénisme il faut l'avouer. Des messieurs âgés, caucasiens et anglo-saxons pour

beaucoup, dûment munis d'un déficit de tendresse et d'un léger excédent de devises, des filles jeunes [encore que?] non moins pourvues des qualités inverses et donc complémentaires naît une réunion qui, si elle n'est pas forcément esthétique, reste peut-être morale. Un peu-beaucoup de tendresse coûte beaucoup-un peu d'argent et le mariage, éphémère dans sa brièveté, est émouvant. Et le soir sur le front de mer, les veufs, les laids, les déçus, les retraités au petit pied, petit talent et petite pension se promènent la main dans la main, heureux [et quel prix à cela?] avec des jeunes femmes que les illuminations du soir embellissent; elles leur consacrent fugitivement, mais avec intensité, ce qui leur manque à l'évidence le plus, la construction d'un ultime rêve, la restauration d'une dignité dernière avec un soin et une tendresse qui, tout stipendiés qu'ils soient, valent les injustes solitudes du troisième âge dans les banlieues de Hambourg ou de Sydney. A ce titre, Patthaya la dissipée est un lieu géométrique équidistant de vies différentes, et ses égéries de simples infirmières justement salariées. Il n'y a plus de honte mais des nécessités de l'ordre de l'économique, et un bel et bon service rendu et rétribué. Quoi de moins immoral en des terres écartées du péché originel, où, si le péché existe, il n'en est de pire que d'être à la charge de sa famille ou de son groupe.

Hemdé tenait des sources de sagesse conventionnelle que bon nombre des égéries contribuant à la gloire de Patthaya venaient des provinces de l'Est et du Nord-est,

de l'I-sâan, dont la pauvreté chronique, la géographie disgraciée et la surpopulation poussaient les habitants à l'expatriation intérieure et extérieure au pays. Il est vrai qu'à quelques centaines de kilomètres de distance, le contraste avec les grasses et opulentes plaines du centre a quelque chose de cruel et d'injuste comme une punition aveugle. Hemdé séjournait régulièrement en I-sâan, pour des raisons professionnelles, cela va sans dire, car il n'avait pas de goût immodéré pour l'anthropologie du dénuement.

Le canton de Na-Dun [le plus pauvre de la province la plus pauvre de la Thaïlande du Nord-est], ressemble comme un triste frère à tous les cantons du plateau de Korat. C'est en été [mars-avril], quand il fait quarante-deux degrés à l'ombre et que l'ombre est rare, qu'apparaît le plus évidemment sa nature pathétique: sécheresse extrême, craquelures du sol poussiéreux, rizières avalées par l'herbe brûlée, palmiers à sucre épars et tristes comme des marabouts, villages gris, mares taries, attente de la pluie lointaine encore. ... Sur les centaines de kilomètres d'un excellent bitume le long duquel courent l'électricité et le téléphone et stationnent police et infirmeries, défilent des Na-Dun sans nombre, obsédants d'uniformité, d'ennui et de mélancolie. L'état a quadrillé sa modernité sur les terres ingrates qu'il ne peut transformer non plus qu'y faire pleuvoir. Restent seules, d'un passé glorieux, les ruines impressionnantes des monuments khmers et les traces inaltérables de leurs aménagements hydrauliques. Na-Dun

est aussi terre d'émigration vers de plus riches terroirs, le golfe, Singapour, Bangkok, pour sûr, et nombre de maisonnées sont à la charge des mères de famille.

Les femmes se protègent et protègent les foyers en dressant aux portes des pauvres habitations de gros phallus érigés en bois. Compter les phallus, c'est compter les absents et mesurer l'émigration et la pauvreté.

De ces dernières, les traces étaient tristement visibles, cruelles, défigurantes et ramenaient toujours Hemdé, par quelque détour ironique, aux cercles qu'il fréquentait dans la capitale et qui souvent s'occupaient avec ardeur du développement du pays. Agences, ministères, palais, organisations non gouvernementales menaient en effet une sévère chasse aux projets de développement qui occupaient un espace important dans les médias locaux et qui témoignaient aussi de l'extrême habileté diplomatique des Thaï. On ne pouvait en effet les accuser de manquer de projets [il y en avait pour tous et pour tous les goûts] qui, raffinement suprême, mettaient les bailleurs occidentaux en concurrence pour faire des dons. La Thaïlande était ainsi devenue un des grands récipiendaires de l'aide [hors Banque Mondiale, s'entend, car elle était déjà trop riche pour cela] et un des bons élèves de la classe des PVD. Hemdé se demandait si ces talents à retenir l'aide ne venait pas de la longue tradition caritative que les élites du pays pratiquaient depuis longtemps.

L'activité caritative est, en Thaïlande, grosse, très grosse affaire. Elle se pratique d'une manière professionnelle,

industrielle et massive, largement à l'initiative de la famille royale ou avec son patronage; elle touche toutes les causes méritantes et n'épargne aucune poche de quelque fortune ou importance. Son chiffre d'affaires est tel qu'on y verrait aisément la forme déguisée d'un impôt dans un pays où celui sur le revenu est d'un rendement faible, aléatoire et pratiquement négociable. La Croix Rouge, les projets royaux, les fondations du Palais, les campagnes nationales bénéficient ainsi d'une manne toujours renouvelée qui, rapportée au PIB, en font des entreprises de poids.

On cite, comme un exemple [extrême certes], telle vente royale de céramiques [sans doute tournées en d'augustes mains] où de modestes pièces se vendirent un million de francs.....devant la reine. Ceci explique cela, car les dames patronnesses de cette puissante machine sont généralement des dames nommées, au terme d'une longue et généreuse carrière caritative, dans les deux ordres civils de noblesse féminins [les ordres masculins ont été supprimés en 1932] : les Thampuying, correspondant au grade de Chevalier Grand Commandeur de la deuxième classe, grade supérieur, du Très Illustre ordre de Chula Chomklao et les Khunying, correspondant à la quatrième classe du même ordre. La charité bien ordonnée et richement dotée est ainsi une des voies efficaces vers les honneurs.

La scène est immuable: dans les salons particuliers d'un très grand hôtel, un dîner réunit ceux et celles que

d'antérieures négociations ont amené à s'intéresser au projet. La Thampuying ou la Khunying, d'âge peu incertain, strictement vêtue de la soie royale [mudmee] éclairée de lourds diamants préside avec l'onction, la distinction et les chuchotements qui siéent au titre et, en général, à l'extraction, car, ici comme ailleurs, les grandes familles savent se reproduire avec agilité. Autour de la table, des fonctionnaires introduits et ambitieux, les organisateurs, les patrons et les sponsors sont sagement distribués. Parmi ceux-là, il y a toujours une jeune et jolie sino-thaïe, aux diamants plus modestes, au mari silencieux mais milliardaire, qui se lance dans la carrière caritative. Celle-là coûte cher, très cher, et après des années d'empilement de ses millions et de ceux des autres sur les nobles causes, la tenue de soie mudmee remplacera le tailleur occidental, les diamants auront grossi et la jeune femme, vieillie et dignifiée, recevra son premier brevet comme un encouragement à continuer la lutte et les combats de la bonté et à atteindre le statut exalté de Thampuying.

Et les bonnes causes ne manquent pas; elles seraient même surabondantes, car la charité bouddhique ne s'y intéresse guère étant moins un acte vers l'autre et une compassion qu'une existentielle recherche d'indulgences à négocier contre l'aléa des réincarnations futures.

Alors, bien sûr, de cette fenêtre proprement non chrétienne il faut lire les signes avec discernement; la gentillesse profonde peut habiller la plus totale

indifférence à autrui, le sourire peut habiter les cruautés les plus inconscientes et la convivialité, si obligatoire, héberger des égoïsmes monstrueux. Cette incapacité du bouddhisme personnel et salutaire à ordonner une charité de l'ordre d'un opérateur social s'inscrit méchamment dans le paysage du royaume, où les prospérités présentes et, n'en doutons pas, à venir - s'appuient en partie sur des déséquilibres sociaux, économiques et culturels à faire pleurer l'Occident.

Cohabitent en effet avec les valeurs thaï dites traditionnelles, bien exposées au spectacle, réaffirmées dans l'éducation et surtout dans les images projetées [valeurs réelles certes, et des plus belles eaux morales] les horribles blessures de l'indifférence: le sous-développement campagnard de certaines régions, l'exploitation forcenée d'un prolétariat déplacé, une prostitution omniprésente, une corruption apparemment si massive qu'elle justifie les coups d'état [qui ne la suppriment pas], la drogue, le jeu, le pillage du patrimoine national naturel et celui des voisins dans la foulée. Ce n'est pas là, à l'évidence, seulement un déséquilibre, mais mode d'une vie où la notion d'incompatibilité n'a pas cours, puisque les rapports au prochain sont guidés par l'étiquette et non par l'altruisme.

Tel patron archicriminel d'un grand gang de malfaisance est connu pour sa générosité. Tel luminaire de l'armée ou de l'université est connu pour la part prépondérante des activités noires dans ses revenus. Peu

importe, les contraires ne s'excluent pas, ils cohabitent et on se retrouvera au temps de la réincarnation, car telle est la balance du karma; celui qui tue beaucoup peut parallèlement acquérir des mérites en plus grand nombre et renverser un bilan désastreux. La Thaïlande chemine ainsi avec assurance sur ces deux voies qui se rencontrent et se mélangent sans pouvoir se distinguer, car le péché, inexistant, ne nourrit pas le remords: il est surtout, au pire, une erreur de comptabilité bouddhique. Dans ce paysage, tout est également nécessaire, et la Thampuying à la charité fervente et omnidirectionnelle pourra voir son mari épinglé par les journaux dans d'horribles et compliquées chroniques crapuleuses sans que ses activités propres en soient altérées.

Voilà pourquoi le pays fascine si fort les étrangers qui ont grand peine à s'y retrouver et préfèrent les certitudes du modèle officiel, où tout le monde est beau et gentil. C'est certainement vrai, mais il serait dangereux de s'en tenir là tant le sourire vide des bouddhas de compassion cache de terribles grimaces. De celles là, la Thaïlande est instruite car elle les vit, elle les voit, elle en souffre, mais ce qui est, est, et est transitoire et dissous dans l'immensité karmatique. Ce n'est raison pour agir que pour une minorité, encore.

Dans ces activités très spécifiques et porteuses de promotion sociale, les chinois étaient présents comme ils étaient présents, souvent avec la discrétion que donne la bonne assimilation, dans tous les secteurs de l'économie.

Hemdé, qui avait longtemps vécu en terres chinoises et sinisées, était sensible aux signes de la sinité, les sentait d'assez loin et s'émerveillait de leur densité et de leur universalité.

La trace chinoise dans le royaume est profonde, diffuse et si intégrée au paysage du Siam qu'elle en devient une composante majeure, et même de plus en plus visible. L'architecture traditionnelle du bois, du pilotis et du jardin recule devant l'avancée du compartiment qui habite jusqu'aux bourgs de campagne et propose le modèle exclusif et bétonné du développement urbain. C'est un terrible recul esthétique, quelquefois un recul de l'environnement, mais un témoignage puissant et visible de la force des schémas célestes, dont il est pourtant difficile de cerner avec précision les atteintes.

Les Chinois et Sino-thaï de Thaïlande sont à l'évidence très nombreux mais comment les compter? Aucun critère ou choix de critères multiples ne permet de décrire une réalité complexe, nourrie par la continuité d'une présence étendue sur plusieurs siècles.

La nationalité n'est plus un facteur significatif, puisque l'immense majorité des Chinois du royaume sont de nationalité thaïlandaise. Le lieu de naissance n'est guère plus opérant: le nombre de chinois nés en Chine ne fait que diminuer depuis l'arrêt de l'immigration après la seconde guerre mondiale, même si une immigration clandestine semble renaître.

Force est alors de se retourner vers les facteurs culturels

pour un essai de définition: seraient “chinois” ceux qui témoignent et participent de la culture chinoise, celle-là étant supposée explicitée. Là-aussi, la confusion règne, car peuvent être réputées chinoises des familles qui ont adopté pour leurs défunts la crémation au lieu de l'enterrement; le fait vaut surtout pour les familles de hauts fonctionnaires pour qui le protocole prévoit des classes cérémonielles dans des pagodes déterminées à haute valeur symbolique [Wat Thatthong, Wat Makutkastr].

Peuvent également être réputées chinoises des familles qui ont abandonné, à une certaine génération, la pratique des dialectes du Sud [le chaochou à Bangkok] ou du mandarin, plus rare, pour celle du siamois, qui ont épousé les cultes du Bouddha et des dieux thaïlandais en conservant ou non celui de Guangong ou Guanyin, qui participent à certains des rites sociaux traditionnels [le nouvel an, le jour des morts, le festival des fantômes affamés.....] mais pas à tous. ...

C'est peut-être l'effacement patronymique qui témoigne le mieux de l'assimilation massive et infiniment réussie des Chinois de Thaïlande: les siamois du commun ne furent dotés de noms de famille que récemment sous l'action personnelle du roi Vajiravuth [règne 1910 -1925] qui les créaient personnellement à partir de racines sanscrites. Le prestige qui en résultait est toujours vivant dans les familles où sont pieusement conservés les brevets royaux de nomination et rejoint la volonté d'assimilation

au monde des Thaï et du Palais seule source de “vrai” pouvoir. Il en résulte que dans les classes moyennes et supérieures, le “xing”[nom de famille] des ancêtres célestes est de moins en moins relevé au profit des patronymes thaï. Tel père de famille le porte encore sur l'enseigne de la compagnie, en caractères plus petits qu'en langue thaï, suite à un règlement édicté aux temps de la politique antichinoise du premier gouvernement Phibul, mais néglige de le reporter sur ses enfants qui ne le reprendront plus, car la maman est thaï, l'école et l'université aussi ...

Plus confondant encore, les individus eux-mêmes ont une vue contrastée de leur sinité: Monsieur Kuo, robuste milliardaire thaïlandais, inconnu sous ce nom, caché derrière un patronyme thaïlandais long comme un mantra, dit en thaï qu'il est thaï, en chinois qu'il est chinois; en anglais, c'est selon, en fonction de l'interlocuteur, de l'environnement, de l'intérêt du moment et de la tonalité des choses.

Dans ce contexte fluctuant, la définition ne peut être que large: sont “chinois” ceux nés en Chine [hua qiao] et/ou parlant chinois et/ou nés en Thaïlande de parents ou de père chinois [luuk-cin] ou sino-thaï et/ou participant, à un titre ou à un autre, d'une ou plusieurs valeurs chinoises, qu'elles soient sociales ou religieuses.

L'étendue sémantique de la définition est justifiée par les écarts considérables des estimations du nombre de “Chinois” en Thaïlande. Une moyenne de ces

estimations sur la période 1800 - 1960 tend à des chiffres jamais inférieurs à dix pour cent de la population totale, parfois supérieurs à vingt pour cent, avec une concentration plus forte dans les villes comme Bangkok, où elle atteindrait cinquante pour cent: la chose y apparaît clairement lors du nouvel an chinois ou du Qingmingjie, le jour des morts, qui vide la ville de ses activités et de ses habitants.

Les chiffres précédents sont à qualifier: il s'agit de soldes migratoires d'une population d'immigrants à majorité masculine, car tout au long du dix-neuvième siècle, le séjour était souvent temporaire, avec retour au pays, mort ou vivant, une fois fortune faite. C'est dire que les gènes ont voyagé plus encore que les gens, et que le substrat racial chinois de la Thaïlande est d'une importance beaucoup plus grande que ne dit l'histoire officielle ou la saga chinoise: les deux versions, pour l'harmonie dans les affaires et pour la promotion de l'assimilation, concourent à la discrétion et au flou d'un fait pourtant fondamental, et sans lequel il est impossible de rendre compte des réalités du royaume.

En cette affaire, la lecture du gotha commercial et industriel du pays est instructive. Les grands groupes nés peu avant ou après la seconde guerre mondiale continuent à exercer une domination sans guère de partage sur l'économie thaïlandaise. Ils sont, dans leur écrasante majorité, chinois, et ni les querelles de succession ni la montée des investissements japonais ou multinationaux ne

sont parvenus à altérer leur prééminence, même si de nouvelles maisons, certaines purement thaï, appareillent pour les sommets de la réussite. Les dix-huit familles les plus riches, toutes chinoises, possèdent totalement ou partiellement plus de mille sociétés, au capital enregistré en 1990, de quatre milliards de dollars des États Unis d'Amérique.

Elles dissimulent souvent, mais pas toujours, leur sinité derrière des patronymes thaï: Dhanin Chiaravanonda, patron du groupe Charoen Pokphand, est le troisième fils et neveu des co-fondateurs Chia Ek Chou et Chia Seow Whooy. Osothsapha Osathanukhra s'appelait Teck Heng Yeo, et le groupe rassemble aujourd'hui cent-trente et une compagnies, dont le Hilton et la Banque Nakhornthon. Presque toutes, elles nourrissent des sagas exemplaires, sinon morales, d'ascension à partir de rien, sauf du travail, de l'ingéniosité et de la parcimonie. Chuan Ratanarak, [Banque d'Ayutthaya, Siam Cement] né en Chine en 1920, venu en Thaïlande à l'âge de six ans, était, en 1945, docker au port de Bangkok. Thian Chokwatana, humble boutiquier chinois en 1942, était, cinquante ans plus tard, le patron du tout puissant groupe Saha Pathana.

Et de tribus en tribus, car c'est bien ce dont il s'agit, l'histoire se conjugue sur les thèmes communs de la réussite accélérée, mais sur un fond d'obscurité fondamentale: celle des alliances cachées, des familles nombreuses mais pas toujours unies [la famille Techapaibul et ses cent-soixante sociétés faillirent

sombrier, lors de la succession du père-fondateur, vers ses dix enfants, dont beaucoup étaient polygames], celle des intérêts si enchevêtrés qu'ils en défient la lecture, des profits cachés et des patronages thaï qui, in fine, ont permis l'élévation des maisons. Car tout, au royaume, vient et provient du monde thaï administratif, d'origine souvent aristocratique [les rois Mongkut et Chulalongkorn eurent, à eux deux, quelques cent-trente enfants.... de quoi peupler quelques ministères], monde resserré autour du trône, seule source primordiale et exclusive du pouvoir définitif d'anoblissement social.

Chin Sophonpanich [Bangkok Bank et cent vingt-neuf autres sociétés] s'éleva, sous le patronage de Phao Sriyanond, triumvir du régime de Phibul. Les Lamsana [Thaï Farmers Bank et soixante-dix-sept autres sociétés] ont cultivé la famille royale.

Les Bodhiratanangksura s'abritèrent sous le général Pramarn Adireksan, qui devint vice-premier ministre, et dont le beau-père, le maréchal Phin Choohavan, restaura le pouvoir de Phibul en 1947; le fils de Phin, Chatichai, fut le premier ministre déposé en 1991. Sukri Bodhiratanangksura maria une de ses filles au fils du directeur des Biens de la couronne. Ce groupe est assez connu pour qu'on le désigne commodément sous le nom de clan de Rajakru.

Bref, à tous les temps et à tous les modes, c'est l'histoire du cousin du frère de lait de la laitière. Un enchevêtrement complexe et difficilement lisible, des

intérêts croisés les plus sacrés unissent le monde thaï lié au Palais, celui de l'administration et celui chinois des affaires, cela dit pour simplifier, car les alliances se scellent aussi de la virginité des filles et des sangs mélangés, sur fonds d'investissements partagés. Ce n'est point anathème, car la famille royale donne l'exemple. Rama I était à moitié chinois, Rama II aussi, Rama III quarteron, Rama IV à moitié chinois, Rama V, Rama VI et Rama VII, quarterons....

L'archétype de la réussite chinoise est sans l'ombre d'un doute celui de la famille Sarasin qui a investi avec un égal bonheur les mondes politique, administratif et économique.

Pote, le chef de famille, ancien premier ministre, siège dans cent trente-six conseils d'administration, un record national; Arsa le diplomate marié à une aristocrate de haut rang, pantouflard dans les très belles Padaeng Industries, a été nommé ministre des affaires étrangères en 1991. Pong est un ancien vice-premier ministre. Pow, qui fit carrière dans la police et se reconvertit dans la banque, a été choisi comme vice-premier ministre en 1991.

La réussite chinoise n'est pas limitée aux terres nobles de l'économie. Les parrains, les fameux jao-poh de l'empire du mal sont aussi en majorité d'extraction céleste. Leur surnom commun "Sia" en dit long à ce sujet: il est une adresse honorifique au fils aîné d'un riche marchand chinois. Les jao-poh fleurissent sur l'humus du jeu, de la prostitution, des loteries illégales, de la drogue, de la

contrebande, de la protection/extorsion, mais ne dédaignent pas les juteuses rétributions d'activités plus classiques et plus honnêtes [?], celles de la spéculation foncière et immobilière ou de l'exploitation des mines ou de la forêt.

Issus de la tradition chinoise des sociétés secrètes et des triades, et du rôle de garant de l'ordre des communautés immigrées des “capitaines des chinois” [souvent avec l'assentiment royal], leur puissance s'est considérablement accrue avec la montée du parlementarisme, sinon de la démocratie. Les parrains chinois sont les seuls capables de faire voter une circonscription dans le bon sens, charge à l'ami élu de renvoyer l'ascenseur. N'écrit-on pas que le Parti d'Action Sociale, paré de luminaires politiques tels que le maréchal Sitthi, ancien ministre des affaires étrangères, ancien vice-premier ministre et que Kukrit Pramoj, ancien premier ministre, doit plus qu'un peu au parrain de Chonburi, Somchaï Khunpluem, le célèbre Kamnon Poh, concurremment beau-frère d'un ministre du dit parti ! Piya Angkinand, jao-poh de Petchburi, fit mieux: il se fit élire comme député du parti Chart Thaï du général Chatichaï et devint ministre, ses deux frères se contentant de la députation. Le plus puissant des parrains de Bangkok, So Thanavisuth, est une figure publique intouchable et médiatique: ne fut-il pas un associé et le conseiller appointé par le gouvernement du ministre Pramarn Adireksan qui était lui-même un des cofondateurs du parti Chart Thaï. Sa femme passe pour la

plus fournie des “bijouteries ambulantes” [sic] de la capitale qui n'en manque pas.

Le mélange des genres fait la une des journaux en août 1991: la direction générale de la police a convoqué deux cent soixante des personnes influentes du pays, lisez jao-poh, pour leur faire une leçon de morale [re-sic]. Soixante-dix-huit d'entre elles déclinent l'invitation et on note sur la liste la présence de six anciens députés du parti Chaat Thaï, du capitaine de police Chalerm Yoobamrung, ancien ministre et dirigeant du parti Muan Chon, de l'impératrice des jeux, Jac Nuannapha, très officielle maîtresse d'un ancien député de Chatichaï...

Cette prééminence multi-sectorielle de l'industrie chinoise est telle qu'elle est peut-être même surévaluée. Comment savoir? En tous les cas, un rapport d'un conseiller français du commerce extérieur daté de mai 1991 pouvait noter avec assurance «le Sino-thaï riche utilise le mariage et les associations familiales qui en résultent pour dominer la vie économique du pays. Les Chinois expatriés en Thaïlande possèdent quatre-vingt-quinze pour cent des investissements dans le secteur commercial, également quatre-vingt-dix pour cent dans le secteur manufacturier et cinquante pour cent des investissements bancaires et financiers».

En tout état de cause, l'intégration de la minorité chinoise de Thaïlande est exemplaire et certainement unique en Asie du Sud-Est, où les contre-performances ne manquent pas [Malaisie, Indonésie...] Les raisons de ce

succès et de l'harmonie présente sont trop complexes et nombreuses pour ne pas faire appel aussi à l'intuition.

L'apparence physique des Thaï et des Chinois n'est pas si dissemblable qu'elle en devienne une barrière.

La religion des Thaï et celle des Chinois ont en commun le personnage du Bouddha et sont également et largement tolérantes devant l'inclusion, dans le système de dévotions, de puissances d'autres panthéons, donc de variations rituelles. De plus, la pratique salutaire indulgencielle des Thaï, si individuelle, cohabite admirablement avec la répugnance chinoise à mêler civilité et foi. Et les Chinois ont adopté le culte des esprits locaux, les phi, comme celui du linga, le lak-muang des temples de fondation des villes. Réciproquement, Guanyin fait aussi des miracles pour les Thaï.

Les langues thaï et chinoise, quoi qu'en dise l'école linguistique à la mode de Paul K. Benedict, sont assez proches, dans leur grammaire ou absence d'icelle, et leur syntaxe pour que l'apprentissage du siamois n'ait pas été douloureux pour les immigrés.

Plus profondément, et quelle que fut son origine, l'élite du Siam a toujours été thaï ou orientée vers le fait thaï et s'est constamment identifiée aux rites sociaux et religieux du Palais et de l'aristocratie. La mobilité chinoise s'est toujours exercée en direction de cette élite, dont aucun facteur racial ou spirituel ne la séparait d'une manière rédhibitoire.

Assez curieusement, les mesures antichinoises prises

par les gouvernements de Phibul [de 1938 à 1944 et de 1948 à 1957] ou inspirés par lui sont allées dans le sens de l'assimilation. Le nationalisme économique pro-thaï et anti-chinois a forcé l'alliance mutuellement bénéficiaire des protecteurs [l'armée, la police, la haute administration thaï] et des candidats chinois à la protection contre ces mesures... dont on notera que beaucoup furent prises par des sino-thaï, moins sino que thaï et plus royalistes que le roi. C'est la preuve, si besoin était, de la force d'attraction de l'officialité thaï. De même, l'extinction planifiée en 1948 des écoles chinoises, pratiquement moribondes dès 1956, n'a plus permis d'entretenir le chauvinisme pro-chinois que seul l'enseignement peut transmettre: les fils des Chinois deviennent culturellement des enfants thaï élevés à l'école thaï, dans le respect absolu de l'histoire, des coutumes et de la dynastie siamoises.

Le reste est devenu largement du passé. La revendication culturelle chinoise s'amenuise au rythme de la diminution du tirage de la presse chinoise. Le mandarin est enseigné comme langue étrangère, avec une si grande difficulté à trouver des professeurs qu'il faut désormais en importer, commerce international obligeant. Les grandes luttes idéologiques du communisme continental et du nationalisme de Taïwan qui ont tant déchiré les Chinois de Thaïlande sont mortes et enterrées. C'est maintenant, véritablement, une nation métisse qui est en marche vers son avenir. Si, par malheur, elle devait affronter des

traverses, celles-là ne seraient pas raciales, mais relèveraient plutôt de la lutte des pauvres contre les riches. Les parties en présence ressortiraient peut-être de gènes différents, mais ce ne serait pas, absolument pas, la même chose.

Ceci étant, il reste quand même de vieilles gueules de bois à dissiper. Le vieux docteur Ka, que Hemdé aimait écouter, et qui se flattait d'une ascendance thaï pure et des plus choisies, lui répétait sans fard que la cupidité des Chinois était la principale cause des blessures du royaume. Il était franchement et irrémédiablement antichinois et méprisait par devers lui l'élite métisse qui constituait pourtant son cercle naturel et qu'il fréquentait.

Cette élite métisse a des rites sociaux impérieux et notés. La fréquentation des terrains de golf en est un, et non des moindres [le vieux docteur Ka en était fanatique].

Hemdé avait appris le noble jeu en France, tiré par un ami chinois qui avait poussé l'encouragement jusqu'à lui offrir le jeu de cannes complet. Il avait succombé à la passion de la "petite balle blanche" comme on disait dans les revues presque ésotériques qui la célébraient sur papier glacé. Cette passion, aimait-il à penser, devait moins au snobisme et au sport qu'à l'essence profondément rousseauiste des terrains où elle s'exerçait; une belle[toujours] et vraie[quelquefois] nature si bien domestiquée qu'elle n'en avait aucun des inconforts. En cela, la Thaïlande est une terre d'élection, car elle s'enorgueillit d'une collection de clubs à la beauté

difficilement surpassable qui se conjuguent sur les rimes de Navatane, Krungthep Khrita, Ekachaï ou Rose Garden et sur fonds de frangipaniers et de flamboyants, et qui abritent bien plus en vérité qu'un simple jeu.

Lors des affrontements entre civils et militaires qui menèrent au coup d'état de 1991, les crises aiguës d'incompréhension étaient gérées sur le terrain de golf. Le premier ministre et le chef de l'armée passaient une matinée ensemble, pariaient copieusement, discutaient longuement dans le silence protecteur des greens et posaient pour une photo aux couleurs propitiatoires, largement diffusée dans la presse locale. C'était le symbole de la continuité du dialogue politique et de la démocratie en marche...un peu à reculons, il faut l'avouer. Accessoirement, se manifestait aussi le signe de la puissance emblématique du golf dans l'imaginaire thaïlandais et dans les classes dirigeantes.

La ferveur pour le jeu remonte loin et bénéficie de la plus haute onction: celle du roi Prachadipok [règne 1925 - 1935] qui fit construire le golf royal de Hua Hin [le seul au monde avec une pagode entre les fairways], qui y joua et qui y apprit, les cannes à la main, la nouvelle du coup d'état de 1932 mettant fin à son pouvoir absolu.

Dès le départ, donc, le golf fut affaire d'état et on y reçoit volontiers les chefs de gouvernement étrangers qui taquinent la balle. L'armée de terre, arme-reine depuis le deuxième gouvernement Phibul de 1948 - 1957 [la marine soutint en vain Pridi Banomyong et paya cher ses

inclinaiions démocratiques], possède plusieurs 18 trous dans le royaume et un somptueux 36 trous dans la capitale. Les jeunes officiers, à partir du grade de major, sont priés de s'exercer au noble jeu. On programmera ainsi avec avantage une attaque terrestre de la Thaïlande le mercredi, jour militaire des sports [entendez golf] qui vide les états majors des échelons supérieurs du commandement.

Le golf est ainsi devenu l'apanage des classes sociales supérieures et le symbole de leur statut. Il fascine les classes montantes et attire la foule de ceux qui, du jeune policier au banquier d'avenir, du fonctionnaire de première classe à l'homme d'affaires sino-thaï ont besoin de se faire des relations, une surface sociale, de la face ou un marché. Car la fraternité golfique, par idéologie sportive, se prête à ces jeux tout naturellement démocratiques [tous égaux devant le drapeau qui marque les trous], jeux aidés par la pratique universelle du pari. Plutôt que de glisser un chèque sous la table, un geste devenu inélégant, voire suspect, quoi de plus simple que de loper un putt de trente centimètres et les dollars [de un à cinquante mille dit la chronique.....et confirme la presse] qui vont avec. A ces tarifs là, l'amitié progresse vite et permet ces discussions sans témoin dont les résultats sont réputés miraculeux.

La mode est devenue religion: en dix ans de trente mille à cent cinquante mille zélotes, cinquante nouveaux terrains en chantier, soixante existants, quatre cents

prévus en 1995, dont beaucoup sont destinés à accueillir les malheureux japonais, fous de golf, qui n'ont chez eux ni les terrains ni les moyens d'y jouer.

Tout ça n'est pas que “de pousser une petite balle dans un petit trou avec un instrument mal fait pour ça” [Winston Churchill]. Un nouveau club international typique, pas trop loin de la capitale, requiert sept cent millions de francs d'investissements. La vente de mille actions à deux cent ou quatre cent mille francs est goutte d'eau dans la mer du financement: il faut y ajouter un développement hôtelier et immobilier avec un millier de villas de luxe, la vente de greenfees chers [de deux à cinq cent francs] et la bonne volonté des banques. Gros business en vérité qui se nourrit de la spéculation foncière, de l'appropriation des terrains agricoles, de la déforestation de zones protégées [y compris pour les plus hardis dans les parcs nationaux], de la mobilisation de ressources en eau considérable [un million de mètres cubes par terrain et par an) et de l'abus polluant d'engrais et de pesticides. Les Verts ne manquent pas de hurler mais ils savent qu'un club de prestige emploie de sept cents à mille personnes gagnant beaucoup plus d'argent que les quatre à cinq cents paysans déplacés par la création du terrain, qu'il attire un tourisme riche et généreux, japonais en particulier, et qu'il deviendra plus facile de vendre du golf que du riz.

Un club, c'est aussi beaucoup mieux qu'une résidence secondaire et, pour beaucoup, une vraie résidence

principale avec un luxe et une variété de services, restaurants, facilités sportives proprement sans limite. Une belle partie c'est quatre ou cinq joueurs, une petite soupe de nouilles avant de commencer et le départ avec les caddies obligatoires, et toujours féminins. Leur nombre célèbre le statut du joueur qui les ajoute comme des parasols de dignité: une caddy pour le sac [pratique], une pour la chaise [confortable], une pour l'ombrelle [nécessaire], une pour la serviette à sueur [prudent] et une pour les balles avancées [prévoyant] Un groupe de quatre joueurs peut alors, dans les grandes occasions et quand s'y joignent gardes du corps, ordonnances ou secrétaires à téléphones portatifs, s'enfler en un troupeau de vingt-cinq à trente personnes transhumant sur les gazons immaculés. La chose est reconnue et elle a un nom, "la procession du naga", qui ralentit terriblement le jeu, d'autant qu'il faut boire tous les trois trous [à cause de la chaleur], manger une petite soupe de nouilles au neuvième trou [à cause du petit creux] et penser longtemps son putt final [à cause du pari].

Au dix-neuvième trou, celui de la bière fraîche, de l'ultime petite soupe de nouilles et de la douche, et dans les clubs les plus sophistiqués, le service du caddy peut être prolongé dans un hôtel voisin et soulager tout autant les frustrations du noble jeu et qu'une saine libido. Le joueur et étranger naïf ne doit pas alors d'étonner du nombre furieusement élevé de jolies caddies au golf de l'armée de terre. D'aucunes sont si jolies qu'elles en

obtiennent des promotions et deviennent des mia noi [petite femme, soit, vulgairement, seconde épouse], un agrément aussi obligatoire que les médailles dès qu'on est quelqu'un, et bien pratique aussi: quoi de plus naturel en effet qu'un rendez-vous au golf?

Qu'on ne s'y trompe cependant pas: la Thaïlande compte aussi sa juste proportion de fidèles maris et de bons golfeurs. Cette espèce paraît se concentrer dans le très exclusif, très sévère et très austère Club Royal Sportif de Bangkok (RBSC) dont la fondation hors de la ville remonte au début du siècle, comme ses murs et ses meubles mais dont le terrain est désormais, urbanisation aidant, au cœur de la capitale. L'admission est aussi difficile à obtenir qu'un brevet royal, car la seule fortune ne compte pas: le club est richissime, car il gère le monopole des paris sur les courses de chevaux. Il faut être de l' "Établissement" et ne pas être blackboulé dans un processus impitoyable de sélection. Pour quarante francs par mois [membres titulaires], c'est le luxe absolu avec tous les sports, du cheval au cricket, du billard à la boule anglaise, des bars glacés aux panneaux sombres, des restaurants et des piscines, une bibliothèque où il fait bon siester un mouchoir sur la tête, et au milieu, le golf le mieux entretenu d'Asie où, à six heures du matin et en fin de semaine, vient s'ébattre la vraie élite: celle qui possède, gère, exploite, développe la Thaïlande et qui reste de bonne compagnie comme le veut l'étiquette. Une particularité à ce sujet: à huit heures du matin, quand

retentit l'hymne royal diffusé sur tout le pays, les joueurs, comme tous ceux qui entendent l'hymne et quoi qu'ils fassent, se figent au garde-à-vous et peuvent méditer brièvement sur la vraie source de leur pouvoir et sur leur dette à son égard.

Hemdé, dont les efforts réguliers d'entraînement étaient payés de maigres résultats, admirait le jeu de ses partenaires thaïlandais. Les débutants progressent vite et les joueurs plus confirmés atteignent vite des handicaps de rêve au prix, il est vrai, d'une pratique régulière. Les terrains d'apprentissage généreusement distribués dans Bangkok offrent un spectacle féerique quand, le soir venu, quarante golfeurs tirent leurs volées de balles sous le feu de puissants projecteurs et dans un recueillement et une application sans faille. Cette constance et cette concentration sur la chose en train de se faire relève de l'ainsité et se retrouve chez les gens de maison, les ouvriers, dans les services et dans l'exécution des travaux les plus bénins, les plus répétitifs ou les plus fastidieux. Hemdé avait peine à retrouver les relations des voyageurs du passé qui décrivaient avec un mépris de bonne conscience l'indolence, la légèreté et le manque de sérieux des indigènes et les opposaient aux Chinois industriels. Il y avait sans doute une apparence de vérité dans l'approche. Les Thaï au travail paraissent décontractés et exempts de la tension céleste qui veut qu'un travail commencé soit fini avant d'être achevé. Dans le calme, ils n'en expédient pas moins leurs tâches avec une

application extrême et finalement avec une grande célérité. Cette disposition est-elle liée aux faits de la méditation et entretenue par l'éducation? Ce n'était pas impossible, car l'école façonne sévèrement les petits Thaïlandais et peut élever une propension à la hauteur d'une qualité presque innée qu'Hemdé aimait à retrouver dans des connivences inattendues.

Le fait est connu: l'éducation thaïlandaise sert, entre autres mais avant tout, la cause du nationalisme si fortement initiée par le Roi Vajiravuth [règne 1910-1925]. L'enseignement de l'histoire, en particulier, imprime dans les jeunes têtes la grandeur, la profondeur et l'ancienneté du monde et de la civilisation siamois au prix de quelque liberté avec les réalités historiques. Celles-là commanderaient une révision de certaines parties des programmes.... si l'histoire était une science et non pas un outil politique. Peu de Thaï concéderont qu'une grande partie de leur territoire fut longuement administrée par l'empire khmer [quid des quelques sept cents monuments cambodgiens dans le Royaume, éparpillés jusqu'aux confins birmans derrière Kanchanaburi?]. Ceux qui l'admettent mais qui, il n'y a guère, baptisaient l'art khmer du beau nom d'art de Lopburi recherchent avec ferveur le domaine pré-khmer à la charnière dvavarati où, sans doute aucun de leur part, les Thaï étaient présents, déjà thaï, organisés, civilisés et sur le chemin de l'histoire glorieuse.

Dans cet esprit national, l'enseignement primaire et secondaire offre des cours obligatoires et conservatoires

sur les nombreux ornements traditionnels de la civilisation siamoise: langage royal [ratchasap], civilité et postures polies, musique classique, danse de la même veine et sculpture sur fruits et légumes, augmentée de l'art de la guirlande.

L'Alliance Française de Bangkok accueille de telles classes qui, sous la direction du professeur, effectuent des travaux pratiques pour l'édification des farang. Le spectacle vaut la peine. Les petites filles concentrées à en loucher, armées d'un mini-scalpel sculptent un long bolduc de tomate naine pour l'enrouler en forme de rose, entaillent la sapotille en feuilles d'acanthé, déposent une ronde bosse sur la gourde pèlerine ou un haut relief sur la papaye et festonnent la ciboule; la carotte devient fleur, l'oignon qui, chez nous, ne fait que des ronds est reconstruit en plante grasse, le jujube est gravé, le chompou, mouluré et le chou, ciselé. Le tout est monté sur un plat, ou décore un plat, ou est un plat, bref est tout entier, ad usum gastronomicum.

Les guirlandières, de leur côté, ne chôment pas, car enfiler dans le bon sens sur un tenu fil d'acier des pétales de rose pliées en quatre n'est pas mince affaire, d'autant qu'il faut en empaler quelques bonnes centaines pour en faire la guirlande qui sera arrêtée par un fermoir de fleurs de jasmin embrochées dans le sens de la longueur, forcément, c'est plus difficile, et agrémentée de fleurettes minuscules mais toujours transpercées. L'exercice varie en difficulté suivant la taille et la nature des fleurs qui

peuvent être séchées. Une bonne guirlande - bracelet digne d'honorer le Bouddha-père sa joyeuse demi-livre: il y faut de très bons yeux, quelques heures bien comptées sans arrêt ni distraction et beaucoup de contention d'esprit. Quelques dizaines de milliers d'autels du Bouddha sont ainsi fleuris tous les jours et certains même comme les grands lieux de dévotion du chédi de Nakom Pathom ou du coin de l'Erawan disparaissent sous les guirlandes, festons, bouquets, boules et autres couronnes toutes aussi galamment oeuvrées. C'est proprement une industrie nationale, à faible valeur ajoutée, on l'avouera, l'industrie du "tham buun" [acquisition des mérites] qui prend ainsi sa source, à l'école, dans l'étude de la civilité et, à l'extérieur, dans le culte des puissances. Elle est aussi représentative des valeurs thaï projetées comme un désir, celles de la beauté des fleurs, de la maison au bord du khlong, du temple d'à côté, du waï et de la convivialité langoureuse.

Légumes, fruits et fleurs sont en outre philosophiquement prégnants, car ils couvrent l'éventail des valeurs. Le légume, comme le fruit, va à l'estomac, au quotidien, au plaisir de l'homme, éphémère comme le produit du jardin et fugace comme les saisons: tout sculpté qu'il soit, et peut-être parce qu'il l'est, il disparaît vite sans laisser de trace. A l'opposé, la guirlande est avant tout le symbole de l'acquisition des mérites, du Bouddha et des cycles karmatiques qu'il faut traverser le long de l'octuple voie. C'est bien, en effet, de réincarnation dont

il s'agit quand on démonte les fleurs naturelles pour reconstituer une fleur artificielle à partir de leurs éléments, artificielle mais si belle.

Plus prosaïquement les chères petites têtes concentrées sur la ciselure minutieuse et l'enfilage dentellier renvoient irrésistiblement à la théorie de la baguette. Celle-là voudrait que les peuples habitués à manger avec des baguettes la soupe de vermicelles glissants auraient acquis des gènes d'habileté manuelle propre à les propulser aux avant-gardes du modernisme électronique et de la miniaturisation. Dans cette logique, l'embrochage des pétales de rose et la glyptique du concombre seraient des signes annonciateurs de l'émergence d'un NPI [nouveau pays industrialisé].

C'était dans de telles poursuites éducatives qu'Hemdé aimait à identifier une des forces du royaume, car l'efficacité des programmes était renforcée par le mode pédagogique.

L'enseignant thaïlandais que chacun appelle du titre de courtoisie Ajaan jouit d'un immense prestige hors de proportion, hélas pour lui, avec un salaire plutôt squelettique et commande un respect total. Il n'est pas rare de voir un des puissants du jour et du pays saluer sur ses deux genoux la vieille institutrice à qui il doit tant et se prosterner devant elle pour signifier la lourdeur de sa dette à son égard. Il lui doit d'abord de l'avoir beaucoup écouté, sans poser de questions; un élève, par définition, a tout compris quand le maître a parlé, et si ce n'est pas le

cas il se tait. S'il ne sait pas se taire, il implique que le professeur a mal expliqué, ce qui est inconvenant puisque le propre du professeur est de tout savoir et de bien le transmettre. Il lui doit aussi d'avoir beaucoup appris par coeur, et plus par coeur que par raison, dans le droit fil de l'enseignement pré-moderne des temples. Par coeur et silence sont les deux mamelles de la pédagogie appuyée sur les manuels rédigés et imprimés par le ministère de l'éducation. Même si, aux motifs de la construction nationale, la chose peut aller de soi, elle ne va pas sans quelques à côtés difficiles à relativiser pour les Français. Il est vrai que l'histoire des relations diplomatiques avec la France avait parfois pris des colorations tristounettes mais, d'une manière regrettable, encore indélébiles.

La célébration, avec faste, du bicentenaire des relations diplomatiques entre la France et la Thaïlande en 1986 ne doit pas faire illusion. Les relations furent rarement bonnes, souvent mauvaises, particulièrement de 1856 à 1907, pendant la dernière guerre mondiale et pendant la guerre d'Indochine. On passera en effet aux profits et pertes les tentatives colonialo-religieuses du dix-septième siècle qui se termineront à l'assassinat de Phalkon, 1^{er} premier ministre grec du roi Naraï, dès après la mort de ce dernier.

La mémoire collective thaïlandaise, soutenue par les manuels scolaires et les rites anniversaires, cultive avec continuité les vieilles rancoeurs. Ce n'est point perversité que cette persistance mais présence naturelle jamais

chassée. Birmans exceptés, la Thaïlande eut peu d'ennemis et les Français ont marqué d'autant plus que nul bon souvenir de leur part n'est venu ensevelir le passé, comme ce fut le cas pour les Anglais et les Japonais. La France a conservé quelques-uns des attributs d'un ennemi héréditaire dans l'histoire, car elle n'a pas su, ou pu, ou voulu qu'il en soit autrement. Par exemple, si plusieurs souverains de la dynastie se sont rendus en France, les Thaï notent avec une légère amertume qu'il aura fallu attendre 1990 pour qu'un premier ministre français vienne en Thaïlande. Quant à une visite présidentielle....

Plus sérieusement, les Thaï lisent et relisent l'histoire. De 1856, date de la reprise des relations diplomatiques interrompues depuis le dix-septième siècle, à 1907 [traité du 23 mars] et sous les coups de boutoir d'une diplomatie [?] coloniale sans finesse, sans parole mais non sans brutalité [le blocus de la Chao Phraya eut lieu en 1893], la Thaïlande perdra sa suzeraineté sur ses possessions cambodgiennes des provinces de Battambang, Siemréap et Sisophon comme ses tributaires laotiens, le royaume de Luang Prabang et la principauté de Vientiane, tous territoires qu'incorpora l'Indochine française: la grande Thaïlande était définitivement ramenée sur la rive droite du Mékong mais, à ce lourd prix, voyait confirmer sa souveraineté et son indépendance. Il reste globalement, dans les mémoires, que la France est responsable de l'abaissement territorial du royaume même si les Anglais y contribuèrent par ailleurs avec la confiscation des états

malais de Perlis, Kedah, Kelantan, Trengganu et du sud birman. La perfide Albion s'y prit avec une telle habileté que nulle rigueur ne lui en est tenue. ... d'autant plus que les dits états malais, musulmans de population, n'étaient vraiment pas du monde thaï.

La transmission de l'histoire n'est pas le seul fait du souvenir collectif. Le prince Devawongse, habile négociateur thaïlandais et ministre des affaires étrangères qui pendant 30 ans fit face aux Français dans ces rudes affaires, n'a pas laissé que des souvenirs: son petit-fils, Thep Devakul est depuis 1990 Ambassadeur.....en France! ! Le Palais Sananrong, siège des affaires étrangères siamoises, reste en effet une puissante bastille des vieilles familles aristocratiques dont le pouvoir de reproduction est encore admirable et qui entretiennent non moins admirablement ce qui est, le plus familialement du monde, leur patrimoine historique.

L'histoire allait raviver les regrets du passé. En 1938, vint au pouvoir le dictateur Phibul Songkhram, animé d'une idéologie inspirée par le Japon ultra-nationaliste et expansionniste vers le monde thaï ...c'est-à-dire en partie vers les terres perdues en 1907. A la suite de notes officielles réclamant à la France le retour des territoires "thaïlandais" du Laos et du Cambodge, du refus de la France le 14 octobre 1940, des encouragements japonais qui allaient armer le royaume, à la suite aussi d'un obscur incident de frontière à Poïpet, l'amiral Decoux, gouverneur général de l'Indochine française, décidait de

relever le gant et de lancer une offensive.

C'était la guerre franco-siamoise de décembre 1940 à janvier 1941, confuse elle aussi, et indécise jusqu'à la fin et la bataille navale de Koh Chang, le 17 janvier 1941 où, de six heures zéro cinq à huit heures zéro cinq la Thaïlande perdit la moitié de sa flotte!!! Bangkok claironna la victoire que lui donna la médiation japonaise et fit de la bataille le fait d'armes héroïque de la seconde guerre mondiale: elle consacra à l'affaire le Monument de la Victoire devenu un des repères de la géographie métropolitaine. Elle est annuellement célébrée par la marine royale et par les provinces concernées. Le nom des navires coulés, les torpilleurs Songkla, Chonburi et Trat les gardes côtes Sri Ayutthaya et Thonburi, ornent toujours fièrement les étraves de la flotte de 1990 et celui du croiseur léger La Motte Piquet est devenu un symbole de l'ingérence brutale et arbitraire. En outre, Koh Chang est à quelques encablures de Trat et Laem Sing, occupées par la France de décembre 1904 à juillet 1907. On y visitera sans faute les trois seuls monuments historiques du coin, les résidences des deux représentants français et la prison française.

Certes, ce sont là, objectivement, petites batailles et petites choses que l'oubli guetterait s'il s'était passé autre chose. Ce ne fut pas le cas. Après la guerre, la Thaïlande, isolée par sa collusion avec les japonais et anxieuse d'assurer son siège aux Nations Unies, fut obligée de restituer à la France les gains territoriaux obtenus lors du

traité imposé par la médiation japonaise de 1941.

Parallèlement une tentative française de faire restituer le Bouddha d'émeraude, palladium du Siam, au Laos [dont il fut également le palladium après avoir été celui du Royaume du Lanna au Nord de la Thaïlande] fut arrêtée à temps, à tout le moins avant d'être rendue publique et de déclencher une grave crise.

L'échec des travaux de la commission de conciliation pour ajuster les frontières du Siam et de l'Indochine française, le flirt ambigu [1947-1948] durant l'éphémère existence de la Ligue d'Asie du Sud-Est, la guerre française d'Indochine, l'installation d'un délégué général auprès du régime vietminh, l'engagement thaïlandais logistique et sur le terrain aux côtés des américains pendant la deuxième guerre du Vietnam, le succès du Pathet Lao aux élections de 1958, le discours de Phnom-Penh et le blocage par la France des mécanismes de l'OTASE pour une intervention au Laos qui constituait le symbole d'une divergence de vues profonde avec les U.S.A. et, ipso facto, avec la Thaïlande continuaient à maintenir la France et la Thaïlande sur des positions différentes, voire opposées.

En 1962, la Cour internationale de justice de La Haye arbitrait un conflit frontalier khmère-thaïlandais en faveur du Cambodge et statuait que le temple de Phra Vihearn était sur le territoire thaïlandais. Par malchance, les avocats de la partie cambodgienne étaient français et concourraient à la vive blessure ressentie dans le

Royaume, avec le fait aggravant que les documents géographiques pièces au procès émanaient des autorités coloniales indochinoises.

La détente régionale, l'évolution politique du Laos et du Vietnam, le règlement [à voir?] de l'affaire cambodgienne, le rôle du Japon dans l'intégration économique de l'Asie du Sud-Est sont autant de facteurs qui rendront ces souvenirs de plus en plus inopérants, bien sûr, car les choses les mieux entretenues s'usent. Elles ne dispenseront pas la France de gestes particuliers. Ces derniers pourraient porter sur une meilleure reconnaissance de la riche histoire et de la longue tradition siamoises, comme sur une meilleure association aux efforts, très réels, de développement du pays.

L'image de la France n'est pas complète sans y intégrer, comme ailleurs, la tour Eiffel, la cuisine que les Thaï, sauf exception, apprécient peu, les vins qu'ils goûtent fort, la mode et les parfums. Le mélange récemment mâtiné d'Airbus, de TGV et d'Exocet inspire, malgré tout, quelque respect mêlé d'étonnement.

Plus sérieusement, nombre d'élites avaient été formées en France [elles s'amenuisaient d'ailleurs dangereusement faute de renouvellement] d'où elles avaient ramené du savoir faire, sans aucun doute mais aussi, d'une manière significative, des idées. Au premier rang de celles-là apparaissait Pridi Banomyong, aujourd'hui disparu, qui avait été une force majeure dans l'avènement de la monarchie constitutionnelle, un homme et un intellectuel

d'exception, un maître unanimement respecté et, jamais au grand jamais, suspecté de corruption. Peut-être est-il le seul politicien dans ce cas depuis qu'il y a de la politique au Siam. Il avait constitué une inspiration vivante pour des générations de jeunes Thaïlandais et, destin cruel, mourut en exil en France. Ses nombreux ennemis politiques eurent raison de sa persistance et de son avenir politique en l'accusant d'avoir fait assassiner Rama VIII, en dépit du fait qu'il avait été régent du royaume et premier ministre. Pridi fut une des exceptions charismatiques d'une génération de leaders et il fut celui, au premier chef, qui introduisit au Siam la notion, alors toute nouvelle, de prachathipathāi.

Sous ce noble vocable dérivé du sanscrit se cache le gouvernement du peuple, la démocratie. Créé dans les années 20, lors de l'intense travail de modernisation du royaume, il fait partie, depuis la révolution anti-absolutiste de 1932, de la langue de bois politique. Pourtant et même s'il y eut au fil des changements de gouvernement des tentatives en ce sens, celle de Pridi Banomyong ayant été la première en date, nul concept ne paraît plus mal adapté à la pratique politique thaïlandaise passée et présente: le royaume a une profonde et ancienne tradition d'autocratie. Les réformes administratives fondamentales du cinquième règne, lancées en 1892, sont nées dans l'intelligence de l'aristocratie comme une réponse aux défis politiques et coloniaux du temps, mais aussi comme une solution de survie. Si la classe dirigeante

devait conserver son pouvoir, ce qu'elle fit et très bien, l'administration devait être réformée: c'était le changement pour que rien ne changeât, car le système existant était d'une grande perfection....pour la dite classe dirigeante.

Il remontait au Roi Borommatroïloknatha [règne 1448-1488] qui, pour affaiblir le pouvoir des feudataires, institua en deux célèbres textes de loi de 1454 [loi de la hiérarchie civile, loi des hiérarchies provinciale et militaire] une hiérarchie sociale exhaustive et complexe où chacun des sujets du royaume trouvait une place précise par la référence quantitative à une surface agraire: de cinq raï pour les esclaves et les mendiants à cent mille raï pour l'uparat, le deuxième roi, la noblesse bureaucratique commençant à quatre cent raï [un hectare vaut six raï]. A chacun des nombreux rangs du monde officiel correspondaient des titres et des insignes distinctifs. Le code pénal contribuait lourdement au renforcement du système et privilégiait avant tout le maintien de l'harmonie sociale aux dépens - dirions-nous aujourd'hui - de la réduction des inégalités. Le pouvoir des feudataires fut plus avant sapé par la nomination de gouverneurs provinciaux relevant directement du roi et par la liberté laissée aux hommes libres de choisir leur patron qui n'était plus obligatoirement le féodal du lieu de résidence.

Très tôt, donc, dans l'histoire étaient mis en place des éléments qui allaient fleurir et perdurer jusqu'à nos jours: la force des distinctions sociales, l'amour immodéré de

leurs marques extérieures [rites, uniformes et médailles], l'importance primordiale du patronage dans les structures sociales, les pyramides de pouvoir et le culte hiérarchique. Le roi Chulalongkorn [règne 1868 - 1910] avec l'assistance technique des quelque six cents experts étrangers qu'il employa, allait profondément modifier le mode du travail administratif et accroître ses emprises pour un meilleur contrôle centralisé du royaume en l'asseyant sur les vieux schémas. Les fonctionnaires [appelés karatchakaan, mot à mot les serviteurs du roi] conservaient un prestige inégalé et leur toute puissance sous la houlette d'une haute administration et d'un gouvernement composés presque exclusivement des membres de la famille royale.

Il reviendra cependant à Chulalongkorn de supprimer l'esclavage, la corvée des hommes libres de trois mois par an et d'engager dans l'administration des gens du commun. En effet, l'explosion bureaucratique due à la réforme de 1892 obligeait à faire appel à des talents nouveaux hors des cercles limités de l'aristocratie et du monde des officiels. Ces nouvelles élites étaient formées sur place: l'école des pages devint l'école d'administration en 1911 et donna ultérieurement naissance à l'université Chulalongkorn. Elles étaient aussi formées à l'étranger où elles découvrirent les charmes d'une certaine idée appelée démocratie. Le groupe des anciens de Paris, [Pridi Banomyong, Pibul Songkhram] fut, on le sait, au premier plan des idées et des initiatives

qui conduiront à la révolution de 1932 et à l'abolition de la monarchie absolue. Nonobstant, le coup d'état fut infiniment mal compris et, dans un pays à tradition complètement non démocratique, créa un vide du pouvoir... qui à ce jour n'apparaît pas comblé malgré les nombreuses tentatives militaro-bureaucratiques encadrant quelques plages démocratiques plus ensoleillées en 1944 et 1973. La liste des coups d'État est longue et impressionnante [1932, 1933, 1951, 1957, 1958, 1971, 1976, 1977, 1991] d'autant qu'on peut lui ajouter la chronologie de ceux qui ont avorté en 1977, 1981, 1985, 1989 pour ne citer que les derniers.

Les seize élections qui eurent néanmoins lieu de 1932 à 1991 n'enseignèrent pas plus la démocratie que les coups d'état: le taux de participation est chroniquement bas et, sauf à Bangkok peut-être, les votes sont achetés. La chose n'est d'ailleurs pas à mettre uniquement au débit d'un quelconque déficit démocratique, mais bien plus de la persistance rare de l'esprit des réformes du Roi Borammatroïloknatha. Le gouvernement est affaire des puissants dont la position est reconnue par la weltanschauung populaire et la loi du karma; de petits cadeaux d'argent à la veille d'un vote ne violent pas une démocratie absente des moeurs comme des idées, mais s'inscrivent dans le jeu normal et moral des relations entre patrons et clients: rien de plus, rien de moins, et il serait presque indécent de pincer le nez. Le roi incontesté des fruits thaïlandais, le dourian, ne sent l'égout que pour des

barbares non éduqués. Dira-t-on que l'amour ou la haine du dourian sépare les démocrates des autocrates?

Pour ces raisons, le passage brutal en 1991 du gouvernement démocratiquement élu [avec les réserves énoncées] du Général Chatchai au régime militaire à gouvernement civil du Général Suchinda issu du coup d'État ne souleva aucune réprobation. Nul étudiant de gauche, nul intellectuel éclairé, nul critique social n'accompagna d'un cri libertaire les condamnations unanimes de l'occident, car eux savaient, comme tous les sujets du royaume, que remplacer des militaires et des ministres civils largement discrédités par la vieille caste bureaucratique sous chapeau militaire qui servait déjà le gouvernement de Prem Tinsulanonda [pardon, du Général Prem, Premier ministre de 1981 à 1988], n'était pas forcément un recul par rapport aux équations fondamentales. Le gouvernement de Anand Panyarachum, tout non élu qu'il fût, prouva la justesse du sentiment populaire et restera dans l'opinion de beaucoup de Thaïlandais comme le meilleur qu'ils n'aient jamais eu.

Ces équations là n'incluent pas complètement encore les droits des citoyens, les droits de l'homme et tout ce qui constitue les avatars du christianisme, si fort prônés par un Occident qui, soyons sérieux, a sur le sujet plus de gueule que de fonds. Non, ce qui est attendu du gouvernement du royaume en cette fin de siècle n'est pas issu de rêves élaborés sur les rives de la Méditerranée, et dont certains s'écroulent bruyamment ces jours-ci.

L'attente populaire est nourrie par la conception que les Thaï ont de leur histoire et par les constructions faites autour du royaume de Sukhotaï qui ont idéalisé, au delà de toutes réalités historiques objectives, le gouvernement paternaliste. Sous les auspices d'une autocratie éclairée, le peuple jouit de la paix, du bien être et de la liberté de commercer tel qu'il est écrit sur la stèle de Ramkamhaeng. Et de fait, si l'on excepte les prurits marxistes depuis longtemps cuvés, aucun des nombreux partis politiques du royaume n'a jamais produit une seule idéologie ou ombre d'idéologie. La première et dernière tentative fut celle de Pridi Banomyong, nonobstant régent du royaume, un vrai réformateur, très nourri aux sources européennes et qui fut littéralement éjecté du corps thaïlandais pour, fondamentalement, le seul fait qu'il était réformateur. Les accusations haineuses qui pesèrent sur lui, et pèsent encore, d'avoir fait assassiner le Roi Ananda le 9 juin 1946 n'étaient que des manoeuvres politiciennes pour le discréditer à jamais.

Pour le reste, les partis politiques, polymorphes et ré-arrangeables, couvrent de leurs titres généreux [Démocrate, Nouvel espoir, Nation, Action sociale.....] de puissants groupes d'intérêts, de véritables cliques de patrons-clients orientées vers la conquête du pouvoir et de ses instruments supérieurs: les clés des coffres et des gros contrats. Cette idéologie-là paraît suffire et nulle autre ne paraît manquer.

L'alternance au pouvoir est illusoire et se pratique loin

de citoyens dépendants et non participatifs. Ceux-là sont maintenus ou se maintiennent volontairement dans la distance à la chose publique. Rien n'est fait pour inverser la tendance; ni la limitation syndicale, ni le contrôle social, ni le nationalisme toujours vif ou le conformisme philosophique n'encouragent ou ne permettent un départ de la passivité. Le jeu politique se réduit essentiellement à un marchandage d'intérêts privés mais prend un immense soin à ne pas heurter celles qui sont considérées comme les vraies libertés fondamentales: celles de voyager, de s'amuser, de célébrer, de s'enrichir, de travailler... qui font que les Thaïlandais sont unanimes sur un point: il n'y a pas d'endroit au monde où il fait meilleur vivre qu'en Thaïlande. Et de fait, la diaspora thaïlandaise à l'étranger n'est pas immense et la vague des expatriés n'aspire qu'à retourner au pays, même dans le si pauvre Nord-est où la population reste d'une grande stabilité démographique par rapport à ses faibles possibilités économiques.

Un effet paradoxal des alternances thaïlandaises est de conforter l'idée que la dictature engendre l'ordre et limite la corruption. En effet, la conquête "démocratique" du pouvoir s'appuie sur de tels investissements financiers qu'ils ne sont remboursables aux ayant-droits qu'à travers le pillage de l'État et l'émargement aux contrats qu'il passe. Et, de fait, et de mémoire de sujet du royaume, les périodes de parlementarisme électif correspondent souvent à celles de la sortie des grands prédateurs. Ce fut

là une raison supplémentaire de l'absence de réaction à la disparition du gouvernement du général Chatichai au profit du gouvernement Anant en 1991. Un délicieux et candide article du Bangkok Post [24-09-91] vaut à ce sujet une lecture attentive car il expose des vues largement répandues.

«À la fin d'une longue journée de campagne pendant les dernières élections cantonales, un candidat épuisé était assis au fonds d'un petit restaurant de la pauvre province du Nord-est et jouait avec une haute pile de billets de cinq cent bahts posée sur la table. Il n'était pas heureux. L'argent était destiné à l'achat des votes, une pratique courante dans les élections thaïlandaises. Il y avait bien sûr d'autres façons d'acheter son accession parlementaire. Plus tôt dans la journée, le candidat avait rencontré les dirigeants politiques de trois petites villes de la région. A l'un il avait promis l'adduction d'eau potable, à l'autre deux cent cinquante lignes téléphoniques et au troisième une route asphaltée. C'était ainsi qu'arrivait le progrès en Thaïlande, et à la vérité, les trois projets servaient la population. Et si l'achat de votes avait seulement existé au niveau local, il aurait peut-être été difficile de le condamner. Mais il ne s'arrêtait pas là. Le candidat savait, assis dans le restaurant, que dès son élection assurée, il devrait rendre des services, de gros services, envers les puissants aux intérêts bien établis. Il savait que son gouvernement serait incapable de résister à ses commanditaires. En bref, il ne pourrait effectuer aucun

changement significatif et durable dans le pays »

Telle était la voie de la “démocratie” politique sous l'administration de Chatichaï Choonhavan. Le coup de février 1991 avait brisé la tendance et apporté un bol d'air d'une manière stupéfiante. Car le nouveau gouvernement n'avait pas fait de campagne et n'avait pas eu à acheter les votes. C'était un gouvernement propre qui prenait des décisions rapides et efficaces. En moins de sept mois, il avait fait passer un ensemble de réformes financières, légales, fiscales, douanières et de dérégulation qui avaient été “initiées” sous l'administration Chatichaï seulement pour se heurter au mur des intérêts privés et des manoeuvres retardatrices. Le nouveau gouvernement en rajoutait et essayait de débrouiller l'écheveau mal ficelé des projets qui empêchait de résoudre un des grands problèmes du pays, celui d'infrastructures déficientes.

Le problème, devenu particulièrement monstrueux à Bangkok où les infrastructures sont dramatiquement défailtantes, rendait d'autant plus merveilleux le sentiment si profondément ressenti par Hemdé que pour les Thaïlandais, il n'était pas de plus bel endroit pour vivre que dans leur pays quelque rudes qu'y fussent les difficultés, les injustices et la pauvreté. De fait le pays pouvait être considéré comme assez doux et n'avait nul souvenir de famine ou de grandes catastrophes naturelles ou humaines.

Le Nord-est, l'I-sâan, pourtant si défavorisé par la nature, puisqu'il oscille entre la sécheresse sévère et

l'inondation copieuse à la suite d'un déboisement total et inconsidéré, n'en abrite pas moins dix huit millions d'habitants, soit le tiers de la population du royaume; un peuplement ancien, datant d'avant les khmer, globalement baptisé, avec quelque mépris, par les gens supposés de peau plus claire de la plaine centrale, "lao" et traditionnellement, il est vrai, plus laophone que les autres et plus tourné vers Vientiane. L'I-sâan envoie cependant de forts contingents de travailleurs vers les grands chantiers d'Asie et du Moyen-orient et aussi, naturellement, vers Bangkok où ils constituent les gros bataillons des ouvriers de chantier, des chauffeurs de taxi et de tuk-tuk et hélas, de la prostitution.

Sur ce dernier sujet, la bile du Thaïlandais informé [heureusement, il y en a relativement peu] s'échauffe doucement à la publicité aimable et continue qui est faite à son pays dans les journaux français de l'année de grâce 1991.

Le Nouvel Observateur du 25 avril assène froidement le chiffre de cinq cent mille enfants de huit à quinze ans prostitués dans les salons de massage.

Le supplément Radio-TV du Monde [22-28 juillet] présente le film "Dans les rues de Bangkok" [TV 5, 26 juillet] et, sans doute pour raison de concurrence avec la revue précédente, se surpasse dans l'arithmétique de l'horreur, sous la signature d'Ariane Chemin.

Oyez plutôt:

«Patthaya: 30.000 prostituées, 20.000 bars à filles, 5

millions de touristes chaque été ». Un vrai miracle pour une petite ville de 65.000 habitants dont la saison touristique n'est justement pas en été ! Ariane [qui avait du égarer son fil sur la route] ajoute «par exemple le cas d'un petit garçon de 4 ans qui gagne de 6 à 8 F par jour pour ramasser les ordures et qui à 6 ans gagnera 50F par passe avec un occidental et en fera 4 à 6 par nuit »

La perversité paraît le disputer au manque de déontologie, et le tout ressemble à une publicité pour pédophiles.

Autre citation du même texte: «Patthaya, comme Bangkok et beaucoup d'autres villes de Thaïlande, vit de la prostitution. Dans le pays, quelque 800.000 enfants, âgés de six à douze ans, s'adonnent à ce fléau » Sous entendu, on imaginera le vrai paradis pour pédérastes!

Question pour l'école primaire: combien faut-il de prostituées à cinquante francs la passe et six passes par nuit pour réaliser le PIB métropolitain de vingt-cinq milliards de dollars?

L'Événement du Jeudi [27 juin] s'abrite derrière l'autorité d'un Thaïlandais membre d'un Centre pour la Protection des Droits des Enfants pour attribuer plus de deux millions de prostituées au Siam.

Camarades journalistes, calmez-vous, les chiffres réels évalués par ce qu'il faut bien appeler les services et personnes bien informés et de bonne foi sont suffisamment tristes pour qu'on n'en rajoute pas dans le malheur: la Thaïlande aurait environ cinq cent mille

prostitué[e]s dont cinq pour cent seraient des enfants et dix pour cent auraient des clients étrangers.

Contrairement à l'aimable légende ce ne sont pas les étrangers, ni les touristes, ni les G.I. du Vietnam en R & R au Siam qui ont introduit ou développé la prostitution. C'est en vérité une solide, ancienne et ancrée coutume locale, culturellement implantée dans tous les lieux et milieux et honorée, si on en croit les sondages [?], par vingt à soixante-dix pour cent de la population mâle en âge de pratiquer. Nulle réprobation ne vient freiner ces activités, et les bordels ont pignon sur rue, pignon souvent allumé des feux de la publicité, car le péché originel ne fut pas commis sur les bords de la Chao Phraya, car les évangélistes de l'Occident ne réussirent point à ébranler la foi et les conceptions massivement bouddhistes de ses riverains, car aussi se prostituer peut être, et de fait, est souvent, une nécessité économique pour soutenir les vieux parents ou faire étudier les jeunes cadets. Même avec ces nobles motifs ce n'est pas un beau métier, mais un métier au moins, dont les revenus permettent d'assurer les devoirs élémentaires vis-à-vis de la famille et du Bouddha et, s'ils sont abondants, de garder la face. Et puis, et très fondamentalement, si on se retrouve prostitué[e], c'est qu'il y a une raison plus transcendante et inéluctable: le bilan de la vie antérieure vaut telle réincarnation; qui peut se dresser contre la Loi même?

Alors, et même si la prostitution est interdite depuis

longtemps, le monde flottant prospère ouvertement car il est pratiqué par beaucoup, organisé par les gangs, protégé par la Police et participe à la prospérité générale. Nul bourg, nulle ville, nul croisement routier important ne saurait fonctionner sans ses établissements spécialisés, bar à filles ou coquette-lounge, salon de coiffure ou d'esthéticienne, bourdeau paysan ou salon de massage climatisé, hôtel de passe ou hôtel d'amour, call-girls ou escortes où, à la portée de toutes les bourses et pour tous les goûts, le travailleur recru de fatigue et l'homme d'affaires de soucis viennent finir en toute candeur une dure journée.

Les plus chics de ces endroits sont de véritables salons où l'on cause et où les décideurs élaborent les stratégies du futur. Ils n'ont de pendant social que les golfs, où les hommes se retrouvent entre eux, entre pairs et complices, dans la paix, le confort et les services diversifiés.

Cette aimable licence du mode de vie, cet équilibre hédoniste des devoirs et des plaisirs, ce qu'il faut certainement appeler une tradition culturelle est désormais menacée par le SIDA. Si les Thaïlandais ont au départ minimisé l'affaire à cause du tourisme et de l'image, ils n'en sont plus là car la maladie a débordé les groupes à risque pour envahir les maisons de plaisir et touche donc à la population générale Y a-t-il déjà deux à trois cent mille séropositifs? Y en aura-t-il un million et demi dans cinq ans, sept millions dans dix ans? Ce sont des questions angoissantes qui sont désormais abordées par la

presse et la télévision. Un énorme travail de sensibilisation est à faire sur l'existence même de la maladie, sur l'usage des préservatifs et sur la nécessité d'une altération des modes de vie. L'affaire compte avec l'appui du palais et de quelques sommités médicales, mais il y faudra aussi, outre la conviction, beaucoup d'argent.

En attendant, et si l'on ose dire, les quartiers de plaisir de la capitale continuent à afficher une insolente bonne santé commerciale. Seuls sont touchés, et pour d'autres raisons que le SIDA, le soi Nana, ex-quartier général du tourisme arabe qui a sombré dans la guerre du Golfe. Le soi Cowboy, haut lieu des galipettes américaines pendant la guerre du Vietnam, n'a pas su résister à la paix et s'étirole doucement. Le Patpong japonais prospère admirablement, nourri par l'afflux des investissements et du tourisme nippons. "Small Tokyo", "Japanese only" sont les devises de cette enclave extraterritoriale où les robustes thaïlandaises ont quelque peine à endosser l'uniforme des geishas et à maintenir leurs grâces évanescentes. Tout à côté, le Patpong international [le tout est propriété d'un Monsieur Patpong, une figure de l'immobilier] continue à offrir à un tourisme quelque peu déclinant le bruit, la fureur et les appâts de ses bars à gogo et le marché de la contrefaçon le moins onéreux de la ville.

L'ordre règne car la police et les gangs patrouillent toute la nuit et relèvent les compteurs. Non loin de là, un chapelet de petits bars thaïlandais à musique douce

abritent la détente de hauts fonctionnaires; le rythme y est différent car s'y exerce, non pas uniquement la satisfaction d'une libido, mais le délicat exercice de la convivialité, de l'amusement [sanuk], et du renforcement des liens dans le groupe.

Ce sont des bars d'habitues, sinon d'abonnés, où les bouteilles sont marquées au nom des consommateurs, où la mama-san connaît tous les clients, leurs goûts, le titre des chansons et des égéries préférées, où les hôtesse mélangent les coquetèles d'une main sûre et personnalisée, où les plats assaisonnés à point arrivent tout chauds du bouchon voisin, bref de vrais bars “à la japonaise” mais où l'étranger n'est pas malvenu même s'il n'est pas attendu. Et de bar en bar [et chacun est un cercle] jusqu'à une heure avancée, on échange des visites et des compliments et on tisse les liens complexes de l'hommage et de la politesse qui sont une vérification incessante de la santé et du pouvoir du groupe.

Telles sont la Voie de la Prostitution et le Tao des Libertins, ouverts à tous et pratiqués par beaucoup, car, en soi, c'est la Voie de la Nature, pour le plaisir mais aussi pour la survie sociale.

Hemdé en était venu à considérer que la recherche du positionnement social “korrekt” dans le groupe immédiat et dans la nation était une des activités les plus obsessionnelles qui soit, fondée sur le regret jamais vraiment disparu du bon temps de la sakdina et sur la vérification jamais vraiment suffisante de la solidité du

corps social et de son agencement optimal. C'était vers le haut qu'il fallait regarder tout naturellement, vers le palais [car celui ci occupait toutes les cases de l'échiquier normatif] pour lire le plus clairement les lois de l'étiquette nationale. Mise à part l'onction divine du roi et de sa famille, ceux-là se comportaient comme une monarchie bourgeoise avec la distance en plus et comme une famille éclairée avec chacun sa spécialité, même si la reine passait pour être plus particulièrement experte en bijoux et en mode. Globalement aussi, la famille ou partie d'entre elle s'identifiait fortement au développement thaïlandais et par là à la nation [chaat], pilier aussi fondamental que le roi lui même [phramahakasat], assez loin devant la religion [satsana]. Le peuple en retour s'identifiait aussi à son Roi avec une adoration sincère et émouvante et lui donnait une force exemplaire. Cette force s'exerçait avec intensité dans la diffusion des modèles de comportement où la face de l'état apparaissait aux yeux de tous.

A l'imitation du Palais et sous son influence, l'Établissement, au sens britannique d'Establishment, donne une continuelle représentation [ou se donne en représentation?] des principes philosophiques et administratifs qui gouvernent le royaume. Il s'agit là d'une parade incessante, au protocole réglé il y a longtemps, et une fois pour toutes, dans les moindres détails, usant tant du temps des classes supérieures qu'elle y a gagné le nom de "taxe sociale". L'Établissement d'ailleurs ne la manquerait pour rien au monde, car elle est un exercice de

cohésion, de discipline et de hiérarchie qui affirme sa légitimité profonde à gouverner et sa vocation à perpétuer l'ordre de l'existant. Cet exercice est aussi pédagogique et exemplaire pour les classes moyennes et populaires qui, l'imitant, en diffusent la pratique, le sens et l'essence au plus profond du corps social et jusque dans les campagnes les plus reculées.

La télévision, qui rend copieusement compte de ces rites, contribue à en renforcer l'emprise géographique comme la nécessité. Ainsi, paradoxalement, la modernité ne fait pas tomber en déshérence l'usage ancien, mais le prolonge.

Les grandes crémations sont évidemment un moyen privilégié d'affirmer la continuité du groupe et d'opérer l'alchimie de sa cohésion. Si le roi est physiquement présent, la cérémonie touche à l'archétype rituel et cosmologique.

Dans la grande cour du temple majeur est reconstitué le carré magique dont les subdivisions abritent le roi sur un podium de majesté, le gouvernement, les fonctionnaires civils et militaires en uniforme blanc et médailles, la famille toute de noire vêtue, les invités, les moines, les assistants et les gardes d'honneur. Chacun est à sa place car chacun sait très précisément où il doit s'asseoir et les carrés sont ordonnés au cordeau sur l'axe du roi faisant face au crématorium, donc aux seuls maîtres qu'il connaît: le Bouddha et sa science de la mort. Le tout est rangé comme un potager du dix-septième siècle et l'image vaut,

car c'est bien la représentation symbolique du royaume, du jardin du roi qui est là, inscrite: les parterres de sujets, classés par rang, étiquetés par uniforme, arrangés dans l'ordre terrestre le plus strict, devant les bornes de l'existence qui sont le roi, Seigneur de la Vie, et le bûcher. Puissante allégorie, en vérité, de la nomenclature de l'ici bas.

Et puis le roi, immobile depuis le début de la cérémonie, se lève et dans le grand et profond silence allume le cordon Pickford sacré qui portera le feu royal au bûcher et à l'urne où le défunt, par privilège, est logé à demi-assis.

Ce quadrillage physique des cérémonies par une représentation symbolique de l'espace royal est largement pratiqué, sauf dans les manifestations privées des classes très populaires où il se dissout dans le désordre bon enfant.

Il s'enrichit d'une dimension verticale dans le cas d'une pose de première pierre. Cette cérémonie est de toute première importance, car nulle création ne peut être assise sur la terre si elle ne l'est d'abord au ciel, au ciel des Hindous s'entend, car il s'agit d'une variante du culte shivaïte des linga. C'est pourquoi il est célébré par des bhramanes et non par des moines bouddhistes.

C'est d'ailleurs une des occasions où les deux rites sont rassemblés, pour une meilleure validité des fondations, et où il est donné d'entendre les feulements tragiques et d'outre-histoire des conques bhramaniques. Il ne s'agit

plus ici de quadrillage physique d'un espace imaginaire mais d'une prise de garantie sur la durée: les rites assurent la solidité du bâtiment sur sa pierre de fondation dont l'orientation est calculée par la géomancie et par extension sa persistance dans le temps. La coordonnée temporelle de l'entreprise donc du royaume est ainsi affirmée et les cérémonies royales de fondation sont, profondément, une appropriation spatio-temporelle du domaine royal.

Du même coup est aussi réaffirmé l'office divin du roi, pieds sur la terre, tête au ciel, et son rôle irremplaçable de haut entremetteur.

Tous les rites de la vie publique [ouvertures, revues, inaugurations, commémorations, etc...] sont des variations sur ces deux thèmes, à protocole inchangé et à disposition identique. Tous, ils imposent l'idée fondamentale du royaume bouddhique, d'origine divine, où l'ordre imposé par le karma règne dans les cycles.

L'inauguration, en août 1991, du centre international de conférences de Bangkok, une rare réussite architecturale et un miracle de modernisme, fut, dans le domaine, un parangon de la symbolique. Quatre mille invités sévèrement triés, impeccablement répartis et bellement habillés sont venus apporter au roi et à la reine le puissant hommage de leur ordre méticuleux, quasiment féroce dans le parachèvement du résultat et presque anachronique dans sa perfection. Les moines conduits par le patriarche suprême ont psalmodié les vérités éternelles dans d'imposantes installations électro-acoustiques

apparemment plus destinées aux décibels du rock qu'aux cavatines pali. C'était un immense spectacle de l'Ordre et du Pouvoir.

Le mariage, restant traditionnellement un acte privé, n'engage pas d'autres cohésions que celles des groupes réduits et comme tel est l'occasion de manifestations beaucoup plus terrestres, quelquefois politiques, souvent monstres, qui marquent un territoire d'intérêts privés et de pouvoir politique en concurrence avec tous ceux qui luttent et se déchirent sous le manteau de l'unanimité nationale. Le banquet de mariage est, en ce sens lourd, de significations.

Un mariage - on entend par là un beau mariage - est avant tout l'alliance de deux familles. Celles-là vont choisir un parrain dont la puissance et le rayonnement commanderont la reconnaissance de l'alliance par mille ou trois mille invités triés sur le volet, peut-être sans rapport intime avec les mariés, mais sûrement avec leur parrain.

La presse reconnaît la chose pour ce qu'elle est et donne les compte-rendus détaillés et adéquats. Le général Somsak était l'hôte d'honneur du mariage de Monsieur Sawat avec Mademoiselle Malee en présence de...Photo à l'appui. D'un coup est photographié le parrain et un de ses cercles de pouvoir, que ce soit une clique ou un groupe de pression. Le général Somsak reçoit les waï profonds des participants et survole son territoire et ses alliés: autant dire que les mariés restent les mariés et, in fine, un simple prétexte à une manifestation de puissance

des plus temporelles qui soit.

À Bangkok comme ailleurs, le coquetèle fait rage avec une intensité constante. Ce ne sont pas toujours des parties de plaisir, tant ceux donnés par l'Établissement bureaucratique peuvent susciter d'ennui. L'ambiance y est austère, le maintien contenu et la conversation convenue. Outre les buffets généralement plantureux, un des grands intérêts de la chose est d'y voir exposer l'anthologie complète des nuances et des finesses du waï, de la courbette, de la demi-révérance et du sourire qui permettent à chacun de se situer proprement par rapport à chacun. Trois cents personnes saluant trois cents personnes, quel plus beau manuel de maintien! L'exercice est formel, très collet monté, très appliqué, car l'identification au rôle est entière et attendue, bref d'un académisme et d'une contention qui excluent la franche rigolade, la bonne humeur bruyante et le confort passager mais sonore du petit verre. Cette grisaille voulue, servie par le costume sombre et la soie demi-teinte [on passera sur les éclats des diamants], cette ultra-politesse, cette immense dignité du maintien qui devient raideur, sont là aussi un langage et un message de sérieux, de responsabilité, d'honnêteté et de dévouement au monde thaï.

Heureusement, les réceptions du monde de la distraction ou certaines grandes soirées du mode des affaires viennent en compensation. Est alors exposée l'extravagance brillante d'une autre société, celle des

plaisirs où se côtoient les actrices en vues, les modèles excentriques, les mannequins travestis, les pédérastes distingués, les joaillères insolentes et les cocottes de l'actualité en un extraordinaire mélange de couleurs, de sexes et d'affublements.

Muang Thaï nii dii.

[que le pays thaï est heureux].

Cette évidence du bonheur frappait Hemdé avec insistance car elle est le fait de toutes les couches de la population, y compris de celles qui a priori n'était pas les mieux servies dans le partage de la richesse. C'est ailleurs qu'il faut chercher les raisons de l'attitude heureuse. Son fondement repose-elle sur un postulat politique traditionnel? Nul gouvernement autoritaire [et ils l'avaient tous été peu ou prou] ne pousse l'autoritarisme jusqu'à oser réduire beaucoup les considérables espaces de liberté de la population qui paraissent plus vastes que ceux où s'ébattaient les prospères et protégés citoyens des démocraties dites avancées. En tous cas ils contiennent une formidable liberté d'entreprendre et de réussir, de s'adapter et de survivre qui compense les duretés de la vie. Nul salaire du secteur public ou du secteur privé ne permet réellement de faire face aux nécessités d'une vie familiale si ne s'y ajoute le complément [voire le principal] d'un second salaire, d'un petit métier annexe ou d'un investissement voire d'une activité illégale comme la corruption. Ce dispositif rend assez bien compte du développement accéléré du pays où, quelque tristes que

soient les données officielles ou des Nations Unies, l'argent circule avec un bruit et une densité visible et audible sans pour autant irriguer le réseau statistique. Il est tenu pour assuré que le célèbre PIB par habitant reste très sous-estimé, par calcul sans doute [la pauvreté attire l'aide internationale], mais aussi par une déficience innée de l'administration qui n'est pas maladie mais bien plutôt signe de santé.

Hemdé, qui aimait manger et qui se piquait d'éclectisme gastronomique fréquentait, pour la bonne cause, une entreprise typiquement thaïlandaise, non enregistrée et non taxée, qui produisait un des fleurons de la bonne chère, le cochon de lait laqué.

Khun Phuk est une de ces petites bonnes anonymes, diligentes et silencieuses qui ornent la vie domestique des expatriés de Bangkok. Son patron, gaulois et républicain, démocratiquement heureux d'être si bien servi pour si peu d'argent lui accorde deux jours de congé par semaine, une rareté dans le monde du travail thaïlandais.

À chaque ouïquende, Khun Phuk change d'univers.

Elle abandonne l'uniforme de la servitude et s'habille sportivement et à la mode. Elle prend l'autobus jusqu'à Sampraan et, de là, une moto-taxi qui au terme d'un long parcours à l'interface de la ville et de la campagne la dépose chez elle. Cette frontière conserve le long de ses chemins boueux et de ses khong gras, les charmes de la plaine centrale. Les vergers luxuriants, les rizières amoureusement cultivées et les fermes au toit de chaume

commencent seulement à alterner avec des usines basses, toutes neuves, d'électronique et de textile, des embryons d'HLM et des ateliers sommaires mais actifs.

Ce n'est pas la campagne, pas la ville non plus, toujours pas la banlieue, mais déjà, vu le prix des terrains, la première emprise timide d'un nouveau tentacule de la mégapole.

Chez Khun Phuk, c'est chez son frère Khun Pira, l'empereur du cochon laqué.

Laquer un cochon n'est pas petite besogne, surtout quand on en laque seize par jour. Le concert bref des porcelets égorgés réveille les voisins à deux heures du matin. Les bêtes mises à mort sont vidées, nettoyées, dressées, marinées, enduites et finalement tournebrochées jusqu'aux aurores blêmes qui livrent seize "muhan" oranges, fumants, brûlants et craquants. Les camionnettes des clients sont déjà arrivées et chargent les porcelets à destination des fêtes, festivals et célébrations où ils seront la pièce maîtresse.

Khun Phuk loue aussi sa camionnette et, le dimanche, matin y installe deux cochons laqués qu'elle va détailler au marché vietnamien de Samsen, car elle est d'origine vietnamienne et catholique. Sa famille a fui l'Annam lors des persécutions anti-catholiques de Gia-Long [règne 1802-1820] et a continué à tuer le goret au royaume bouddhique, une occupation longtemps réservée à ses congénères et aux Chinois, et toujours peu prise des Thaï. Ne risque-t-on pas d'assassiner la réincarnation mal

réussie d'un grand-père?

La soeur de Khun Phuk anime une petite boucherie porcine qui écoule les abats des victimes de la broche, non loin de la ferme à cochons de son autre frère qui produit la matière première de l'entreprise et un environnement olfactif inoubliable à tout le quartier.

Khun Phuk, qui a fait quelques études et qui parle un peu l'étranger, est manifestement la haute administratrice de la holding de la cochonnaille où on peut même apporter son cochon vivant; c'est elle qui manipule les piles de billets, fait les comptes, paye les ouvriers et houspille les fournisseurs, avec autorité, compétence, habileté et dévouement.

Le dimanche soir, elle revêt l'uniforme propre d'employée de bonne maison et rejoint ses maîtres dans une de ces fabuleuses résidences où l'odeur et le cri des cochons qu'on égorge ne parviendront pas. Il n'est même pas sûr que ces maîtres sachent que leur petite bonne si bien sous tous rapports et si bon marché est une redoutable et avisée femme d'affaires sur la voie de la fortune.

Sur cette route, l'État n'oppose pas d'obstacle car la holding ne paye ni impôt ni taxe et ne tient d'autre comptabilité que celle inscrite dans la tête de Khun Phuk. Bien sûr, elle protège son environnement immédiat en payant un tribut mensuel à la police locale et au chef de village qui n'ont d'ailleurs, vu la modicité des salaires, pas d'autres moyens de survivre que ces cotisations

volontaires justement calculées pour les rétributions qu'elles apportent.

Pour l'avenir, Khun Phuk imagine sa ferme industrielle, pilotée par ordinateur où rôtiront de concert les centaines de cochons de la réussite.

Khun Phuk contribue ainsi, à sa manière, mais intensément, à la valeur ajoutée du pays que le développement a saisi comme une fièvre et dont les modes, tout bancals qu'ils soient, diffusent dans des provinces de plus en plus nombreuses. Cette progression est visible, horriblement visible, sur les grands axes routiers du sud vers Patthaya, Rayong ou Hua Hin. Elle gagne désormais vers le nord et le nord-est.

La route de l'I-sâan sort de Bangkok en forçant le passage à travers un gigantesque noeud autoroutier en construction depuis si longtemps qu'il en a acquis le surnom de porte de l'éternité. La route s'incline doucement vers Saraburi, au travers de la riche plaine centrale qui s'identifie au berceau idéalisé de la siamité. La rizière, les vergers, les canaux, les fermes gracieuses sur pilotis, les mares de lotus mauves, la ponctuation des bouquets de palmiers et des toits dorés des temples composaient le paysage qui disparaît. De chaque côté de la route ce ne sont que chantiers fumants et bulldozers poussants d'où surgissent, à la vitesse d'une saison, les usines nouvelles du Japon ou de Taïwan, les compartiments chinois, les commerces en tous genres, les stations-service, les villes et villages nouveaux dans un nuage de poussière continu

qui accompagne les lents progrès des travaux de l'autoroute. L'aimable bourgade de Saraburi, ancienne porte somnolente du pays "lao", a éclaté et s'est autodigérée en un immense capharnaüm, une grosse ville industrielle et industrieuse de deux cent mille habitants tout entière livrée à la frénésie de la construction, à la spéculation immobilière, à l'automobile, à la fureur du commerce, bref, au modernisme. Celui-ci est éclairé par la bataille publicitaire sans quartier que se livrent pour le triomphe de leurs idéaux respectifs Coca-cola et Pepsi-cola. Saraburi se développe et projette son développement, à l'identique, sur la route qui continue vers Pakchong et vers l'est.

Les montagnettes méditerranéennes qui signalent les premiers contreforts du plateau de Korat abritent le chapelet de quelque huit cimenteries qui polluent sans espoir de convalescence quelques bonnes dizaines de kilomètres carrés, mais n'empêchent pas le commerce et l'activité. ... et la construction de villes nouvelles à l'aplomb immédiat des cimenteries.

Sur la route, jour et nuit, circulent des dizaines de milliers de camions avec des conducteurs payés au rendement et nourris aux amphétamines: le breuvage est en vente libre chez tous les bistrots du bord de la route. Requinqués par la potion, ils se livrent à de sauvages championnats de conduite qu'il vaut mieux laisser passer avec respect.

C'est en tournant à droite, à Pakchong, vers le parc

national de Khao-jaj que l'enfer s'estompe et fait place à la nature primordiale, à la forêt primaire et aux derniers survivants des diptocarpes: l'éden retrouvé, mais menacé, car le parc national est mangé par le golf, les hôtels, les bungalows. Encore un petit effort et il se retrouvera sur la route de Saraburi, à deux cents kilomètres de Bangkok, dans la banlieue, quasiment.

Ce petit effort, Hemdé ne pouvait guère se le cacher à la lecture des journaux, pouvait être massivement illégal, avec un mépris négocié et rétribué de l'environnement, de l'occupation des sols et du droit des gens. Corruption était un maître mot que les Thaï, par pudeur, comme si ce n'était pas leur faute mais le fait de quelque importation étrangère, aimaient assez utiliser dans sa version phonétisée de l'anglais, koo-rap-chan.

La corruption est une horrible lèpre qui dissout la morale, qui avilit les hommes, qui mine les nations et qui tue l'espoir de beaucoup au profit des réalisations de quelques uns. A l'évidence la Thaïlande ne souffre pas de ce mal, elle qui se développe si visiblement, si intensément, si joyeusement et qui reste attachée à ses valeurs et à sa civilisation traditionnelles. Nonobstant, le royaume est le siège d'une circulation monétaire parallèle (CMP) d'une singulière ampleur; les auteurs des coups d'état y placent la justification de leurs interventions musclées; la voix du peuple en propage sans fard ou illusion la pérennité et les multiples facettes; la presse la dénonce avec vigueur, constance et vertu. N'oublions tout

de même pas que de 1979 à 1984 quarante-sept journalistes furent assassinés par des inconnus toujours inconnus à ce jour [en qui des âmes malveillantes auraient cru reconnaître des militaires et des policiers] pour cause d'articles déplaisants sur des “personnalités d'influence”. Car la presse thaïlandaise, sous réserve qu'elle n'attaque pas du tout le Palais [les forces armées peuvent être taquinées mais avec une grande délicatesse], est assurément d'une liberté inégalée en Asie du Sud-Est.

Grâce à elle, le lecteur a su comment la compagnie Suan Kitti s'était étouffé quelques dizaines de milliers d'hectares de forêt classée pour la débiter en rondins avec la plus aimable et la plus haute complicité ministérielle, épinglée dans la presse comme étant celle de Sanan Kachornprasat, alors ministre de l'agriculture et futur vice-premier ministre.

Il a lu l'inculpation d'un général de police nommé Chalor Kerdhet, suspecté d'avoir égaré quatre cents millions de bahts de bijoux récupérés par ses diligents inspecteurs après le vol d'un prince saoudien en vacances dans la capitale.

Il a compris que vingt-cinq, puis treize, puis cinq et finalement un seul puis aucun politicien de l'ancien gouvernement de Chatichaï [c'est toujours l'ancien gouvernement qui pêche] n'était sur la liste, décroissante au fil des mois pour cause de tractations pré-électorales, des fortunes extravagantes curieusement acquises.

Il a souri parce qu'un certain Thirasak, directeur d'une

prison du nord, avait transformé son établissement en compagnie privée débitant du bois de teck, dont l'arrachage est par ailleurs formellement prohibé par la loi.

Il a pleuré aussi à l'arrestation d'un infâme Thonchai dont l'usine illégale employait trente enfants banalement torturés et travaillant cent heures par semaine pour un salaire de misère à la confection de fleurs en papier destinées à agrémenter les salons de réception des beaux mariages de la ville.

Il sait que tous les commerces charnels du royaume payent l'impôt de protection et a lu la déclaration d'un très haut responsable de la police métropolitaine niant qu'il y eût un seul de ces établissements à Bangkok.

Les taxis, tuk-tuk et camions sont rançonnés par la police de la circulation d'une manière routière, routinière et flagrante en fin de mois.

Le trafic des titres de propriété est notoire. Les permis de construire et de conduire se vendent. La douane est une vigoureuse entreprise où le parking témoigne de l'aisance de ses membres. Le ministère de l'intérieur est régulièrement épingle pour ses irrégularités comme l'est le port de Bangkok: il nourrit de mystérieuse manière le marché de Khlong Tom où l'arrivée des nouvelles marchandises correspond à celle des conteneurs au terminal de Khlong Toï.

De l'armée de terre, on ne parle qu'avec respect et prudence. Cinquante ans de pouvoir presque ininterrompu lui ont permis d'affiner les mécanismes de survie. Elle

dispose de prébendes généreuses, de sinécures dorées dans les entreprises publiques, de ses propres stations de radio et de télévision, d'alliances commerciales avec la Birmanie du bois et le Cambodge des Khmer rouges: les pierres de Païlin inondent le marché de Boraï. Elle prélève sur les commandes de matériel par des procédures rodées, éprouvées et si réglées qu'elles s'identifient à l'Ordre. Le sentiment populaire est fort que la CMP militaire vaut mieux que la corruption exacerbée de politiciens qui n'ont pas la durée pour eux et qui rattrapent en pointe ce qu'ils perdent en fond. Et puis peut-être est-ce-là la juste rétribution d'une vie passée à la défense du royaume. Qu'importe si les militaires sont plus connus pour leurs parades glorieuses et leurs uniformes impeccables que pour leur valeur guerrière. Les affrontements récents avec le Laos ou avec les troupes vietnamiennes ont mal tourné car les généraux étaient retenus loin du front et des frontières par leurs affaires métropolitaines. Ce n'est en effet pas leurs salaires qui leur permettraient de vivre: le commandant en chef des forces armées doit officiellement et fort royalement se faire quelque sept mille cinq cents francs par mois.

En vérité, et très généralement, les dispositifs de la CMP sont en place et fonctionnent admirablement, car un ruissellement est assuré et la participation d'un grand nombre en garantit quelque effet de juste redistribution. La CMP n'est donc pas un accident, elle est une voie économique rigoureuse, avec ses tarifs, sa déontologie, ses

méthodes, ses procédures et ses réseaux.

Elle est un fait culturel ancré, car pendant très longtemps les fonctionnaires siamois n'ont pas été salariés. Fermiers de la couronne, ils vivaient sur l'habitant; kin muang, manger le pays, telle était l'expression consacrée, avant qu'elle ne soit remplacée par koo-rap-chan. Désormais, ils sont payés, mais si peu que le minimum n'est pas assuré et ne permet certainement pas de faire face à l'éducation des enfants, aux bijoux de l'épouse, à l'appétit des mia noi, aux amortissements pour les vieux jours, au renouvellement du parc automobile et aux exigences de la face !

Alors il faut se débrouiller, avoir un second métier si c'est possible, et des rentrées supplémentaires même si c'est impossible. La loi comprend ces choses, et peu de gens vont en prison pour ces peccadilles et tout finit par s'arranger. En 1990/91, la commission anticorruption (si, elle existe) a reçu neuf cent vingt-deux plaintes et ouvert de son chef quatre cent six dossiers. Au total quelques trois mille cas sont à l'étude, une misère quand on connaît l'étendue des pratiques.

Et puis, à quoi serviraient des fonctionnaires affamés alors que bien nourris ils sont utiles, huilent les mécanismes et aident le public perdu dans les arcanes de l'administration? N'ont-ils pas aussi, comme tout un chacun, les lourdes charges imposées par les relations de clientèle et les impératifs de la promotion? L'application de la loi devient ainsi convergente avec les exigences de

la morale.

Si les cycles samsariques m'ont mis à cette place, c'est que je l'ai méritée, et donc que je suis mandaté par le ciel pour en jouir, nourrir les miens, honorer mes supérieurs et gagner des mérites au temple. Mon voisin, à ma place, n'en ferait-il pas autant?

Tel était probablement le sentiment qui agitait les foules de villageois venues piller les épaves du Boeing de Lauda Air écrasé dans les montagnettes de Saraburi; la fortune était tombée du ciel et ne servirait plus ses propriétaires, morts dans l'accident.

Non, ce qui est gênant et offensant, ce sont les excès et les bavures de quelques-uns; les politiciens sont les archétypes de la mauvaise corruption car ils sont pressés par le temps et la rentabilité. L'important est que tout se passe dans l'ordre, la dignité, la décence, le respect des tarifs et de la face. La CMP est comme l'impôt, elle en a l'assiette, la régularité et la pérennité. Elle ne doit pas être déséquilibrée par des appétits démesurés qui menacent les justes compensations des dûs et reçus comme ceux des "politiciens démocratiquement élus". L'achat des voix et des élections leur impose des remboursements rapides, car, d'expérience cinquantenaire leur situation est très éphémère. La bonne CMP ne l'est pas, elle est proprement co-substantielle au développement du pays.

Sur ce chapitre de la koo-rap-chan, Hemdé répugnait à donner un avis moralisateur, non seulement parce que dans sa propre république la chose était très loin d'être

inconnue, mais aussi parce que la CMP ne causait pas les terribles infections qu'on aurait pu attendre. Le vivre ensemble des Thaïlandais parvenait à recouvrir tous les secteurs de l'activité humaine, y compris ceux que notre morale réproouve, d'un manteau d'urbanité si également répandu que les dites activités en prenaient un air honorable de normalité et de civilisation. Cette convivialité avait un goût, presque un son et des odeurs, à nulle autre réductible et elle donnait à tous les coins du royaume une qualité de vie que les ravages du modernisme, de l'argent et de la cupidité ne parvenaient pas à détruire.

La convivialité thaïlandaise a quelque chose d'infiniment confortable voire de liquide. Les foules se traversent sans heurt, les queues se disciplinent sans tension et quand les regards se croisent, s'ébauche l'ombre d'un sourire. Les marchands les plus enragés sur l'arnaque ont un bon rire d'honnête homme, et les bureaucrates provoqués par l'amabilité peuvent être presque avenants. Car les contacts avec les frères humains, quels qu'ils soient au fond et en réalité, doivent être recouverts de cette courtoisie universelle, de cette politesse unie, de cette pondération aimable de tous les instants et de tous les lieux, bien plus sensible à la campagne où la chose est teintée d'indolence mais certainement plus franche et sereinement gentille. Le grand sentiment qui prévaut chez l'observateur extérieur est celui de la fluidité, de l'aise, de la sécurité, de la tolérance: on ne vit pas en société, on y

nage. Que cette tolérance soit, à la vérité, une gigantesque indifférence à autrui ne fait guère de doute, mais qu'importe. L'environnement en est capitonné, ouaté, doux et accueillant.

Tel est sans doute le fondement de l'attraction extrême qu'exerce le royaume sur nombre de farang qui y élisent résidence, avec en prime, mais ça ne durera pas, l'existence de services diversifiés, de haute qualité et à bas prix.

Les farang, de tous âges, professions, poils et sexes trouvent au Siam ce qui n'est pas aisément accessible ailleurs: une liberté totale si on ne gêne personne, sans solitude irrémédiable, un respect des goûts et des couleurs, voire des perversions de chacun, porté à la cécité et une indifférence à la vie humaine des autres élevée à la largeur philosophique.

Qui ne connaît ce richissime retraité de la marine qui, au long cours d'une vie agitée, a tout connu des ports et des havres de la planète, qui a tout vu et tout goûté, de la négresse blonde à la langue de rossignol et qui, l'âge avancé venu, lassé d'une épouse acariâtre et d'héritiers pressés a jeté l'ancre au coin de Suan Pluu et de Sathorn. Là, il vit dans un hôtel modeste mais confortable, entouré des soins d'une jeune infirmière, son héritière d'élection, et de la compagnie de quelques camarades d'anciennes et fabuleuses bordées. Comme le bernacle au rocher, il s'est fixé définitivement et, avec une admirable volonté, attend activement de mourir vivant et de vivre jusque-là.

De cette belle et vigoureuse espèce, de ces virages en tête à queue vers l'autre planète, de ces tournements de dos sur un Occident qu'ils n'aiment plus assez, il y a grande foison, des milliers sans doute, à qui le climat du Siam a donné ou rendu vie.

Qui ne pensera aussi à cet énorme bûcheron, ancien foreur des pétroles d'Afrique, force de la nature et de virées qu'on imagine surhumaines, qui a posé sa besace dans le si pauvre Nord-est, derrière Sisaket? Il a épousé une fille du pays, monté une entreprise de poulets si réussie qu'il en est devenu le bienfaiteur de son village et une personnalité de la province. Lui aussi a trouvé le bonheur, ça crève les yeux, et remarque-t-il avec finesse "personne ne m'emmerde". Vis, tais-toi, vis et sois humain, ce n'est qu'une page vite tournée vers d'autres existences.

Alors ils sont nombreux, comme le marin encalminé et le foreur troué d'amour, à reconstruire un univers dans le cocon du royaume. Coiffeurs et pâtisseries, tailleurs et voleurs, bijoutiers et retraités, sages et fous, mitrons et génies s'installent; c'est illégal, la police et l'immigration savent, mais le respect de la privauté - surtout s'il est relevé par quelques épices - prime celui de la Loi.

Le club occidental des pédérastes est vaste comme une tribu et archi-connu. Il subsiste et prolifère parce que le terrain est favorable et le tabou inexistant. Il n'est même pas sûr que les Thaïlandais ferment les yeux; tout simplement, ils ne voient pas, et si par hasard ils voient,

ils ne portent pas de jugement. Au pire, ils déploreront qu'un homme ait mal tourné et soit affligé d'une réincarnation dans le mauvais sexe. La même attitude va d'ailleurs à leurs compatriotes dont nombre, grand nombre en vérité, sont aussi naturellement d'aimables apolliniens.

Mais au fond, que pensent les Thaïlandais de ces farang, des farang en général, au delà du mur des apparences souriantes? On ne saurait être assez frappé du nombre inhabituellement réduit d'étrangers se flattant d'avoir des amis thaï; même ceux qui, par mariage, ou inclination linguistique sont introduits dans la société thaï, parlent thaï à la perfection, connaissent les us et coutumes quelquefois avec passion et profondeur, restent fondamentalement évasifs sur le sujet. Il est vrai que l'amitié n'est pas une valeur mise en exergue dans les textes fondateurs, à la profonde différence de ce qui existe dans les mondes chinois et sinisés. Dans ces terres toute interaction humaine peut être sous-tendue par la si belle et si espérée possibilité de se faire de nouveaux et bons amis. Le mode strictement hiérarchique du fonctionnement sociologique thaï se prête moins à la quête amicale.

Alors, le farang ressent souvent avec acuité la distance d'avec les Thaï, leur manque d'intérêt pour l'étranger [politesse ou indifférence peu importe], l'exclusion quasi-systématique [aimable certes, si aimable], le formalisme redoutable et pesant qu'inspire à tous le fait d'inclure un farang dans un groupe de Thaï et le soulagement,

adroitement caché bien sûr, quand il prend congé. Certes, les Thaï font volontiers l'honneur de venir dîner chez les farang, très gentiment, pleins d'attentions, de fleurs et de petits cadeaux; il est fort rare, en revanche, de bénéficier de l'invitation en retour. Au restaurant, oui, très tôt et très vite, à la maison jamais. On n'y verra aucune impolitesse, aucune méchanceté, peut-être même de la délicatesse, sûrement une indication de la peur des choses du dehors qui sont empreintes de danger, au mieux d'inconnu; car l'intérieur est le domaine de la paix, de la bonté et de la certitude qu'on ne saurait troubler avec l'admission de facteurs imprévisibles.

Et les farang, qu'ils soient résidents ou de passage sont comme les poissons bleus de l'aquarium aux poissons rouges: il y a de l'eau pour tout le monde et la température est agréable, mais les espèces se reconnaissent et fréquentent entre elles.

Naturellement, cette convivialité n'est pas sans déchirures, d'autant plus surprenantes qu'elles sont inattendues et proviennent de l'inaptitude du modèle à résoudre des conflits dont l'escalade est trop rapide.

Dans son soi étroit, Hemdé frôle, en voiture, une moto et froisse le rétroviseur de l'engin. Deux balèzes arrivent et commencent à parler un peu fort, ce qui est très mauvais signe: le volume de la voix est normalement contrôlé vers le bas.

Hemdé s'accroche à son sourire et à son ignorance de la langue. Survient le fils du voisin qui s'inquiète, parle

longuement et calmement, négocie, transige et conclue à vingt bahts [cinq francs] de dommages qu'il tend au plus gros des balèzes. Celui-ci les rend avec une soudaine gentillesse, maï pen raï, ça ne fait rien, et dit à son complice: laissons tomber, le farang est gentil, il sourit.

Au coin de Suan Pluu, toujours en voiture, Hemdé frôle [on frôle beaucoup dans le trafic de Bangkok] une camionnette. Arrêt, inspection des véhicules: sa voiture n'a rien, la camionnette montre un trou béant dans la carrosserie rouillée, un choc ancien qu'on essaie de lui faire financer. Discussion, la partie adverse s'énerve, devient pressante. Hemdé propose de régler de l'autre côté de la rue et range la voiture dans le parc de stationnement des voitures de l'ambassade. Les gardiens empêcheront les adversaires de le joindre, mais ils resteront là trois heures, l'oeil mauvais, avant de lâcher prise et de partir.

Ces incidents très courants qui surgissent à la vitesse de l'éclair, tout comme l'existence de l'amok, donnent une vue de l'autre côté du miroir, celle dont les journaux parlent peu et que les Thaï cachent avec un patriotisme consommé, celle du monde de la violence.

Ce monde existe bel et bien et les statistiques de la police sont pour le prouver.

1991 a vu 5.041 assassinats réussis, 3.625 tentatives d'assassinats, 12.548 agressions violentes, 2.548 viols, 15.456 arrestations pour détention illégale d'armes à feu et 102.696 arrestations pour détention de drogue, le tout pour cinquante cinq millions d'habitants. Ça n'est pas rien

et jure terriblement avec l'ambiance générale. La Thaïlande serait-elle à la fois un havre de gentillesse et, en même temps, un foyer de violence? Elle a, en tous les cas, délivré vingt-deux millions de ports d'arme entre 1978 et 1991.

La chose est peu sue des étrangers qui ne lisent dans la presse que les grands crimes: l'assassinat du "personnage d'influence" qu'une moto bien armée vient fusiller au fond de sa Mercedes climatisée ou le nettoyage radical des agents électoraux trop actifs sur la route des votes ruraux, ou encore le suicide [cinq balles dans le dos] de tel magnat du jeu ou de la boxe. Les Thaïlandais sont mieux informés, car ils disposent de nombreuses revues spécialisées à très haut tirage, telle 191 ou Aatchajaakaam, où le gros plan dégouline d'hémoglobine, où la torture est finement analysée et où le détail sordide est zoomé aux limites de la technique. Les articles sont entrelardés, pour le plaisir et la protection, de réclames d'amulettes et de photos sexy.

La violence à l'état pur, mais contenue, est l'essence du sport-fétiche de la Thaïlande, la boxe thaï [muay thaï] qu'il faut déguster au stade de Ratchadamnoen ou à celui de Lumpini, et qui bénéficie de trois cents camps d'entraînement dans le pays. Sur fond de flûte, de tambours et de cymbales, le début du combat obéit à des rites; le combattant dûment muni d'amulettes salue son maître et s'engage dans une lente danse propitiatoire, avant de se lancer dans les cinq reprises de trois minutes.

Tous les coups sont permis, sauf les coups bas et à la tête, et leur violence est extrême, quelquefois insoutenable pour les non-initiés, même si une auto-discipline certaine vient donner au spectacle une dignité particulière. La tension est forte sur les gradins, où montent les hurlements frénétiques des parieurs, les encouragements à tuer et quelquefois de brèves et fulgurantes bagarres; elle se densifie jusqu'à n'être plus qu'un cri solide et rauque d'hallali qui tombe brusquement à la conclusion du combat, comme à la satisfaction d'un orgasme.

Tous les amis thaï de Hemdé savaient ces choses sans trop se les dire et surtout sans les lui dire, car c'était un sujet d'embarras mais aussi une affaire à vous faire fuir le touriste. La presse locale en langue anglaise est d'une pieuse discrétion à cet égard et les crimes contre les voyageurs farang traités, si on ne pouvait faire autrement, plutôt sous l'angle médical. Une chose était certaine, les Thaï déplorent profondément la violence car leur rêve de vie, leur idéal et leur idéologie y sont radicalement opposés.

Il est un livre, admirable, qui est le bréviaire de la siamité et le compendium des vertus thaïlandaises. Sans cesse filmé, télévisé, réédité, mis en scène, Si Phaengdin est devenu le miroir d'une réalité avec laquelle il se confond tant ses reflets sont forts et l'engouement qu'il soulève constant. Mae Ploj, l'héroïne du roman, naît sous le règne de Chulalongkorn, fille d'une épouse mineure d'un dignitaire, traverse ceux de Rama VI et Rama VII et

meurt le lendemain de la mort si controversée du roi Ananda en 1946. Mae Ploj sert au Palais, se marie, connaît la modernisation du royaume, vit le coup d'état de 1932 et les années japonaises. Sa vie réverbère avec modestie les changements profonds qui ont façonné la Thaïlande moderne à laquelle elle s'adapte avec résignation et bon sens. Mae Ploj est une mère exemplaire, une épouse sans pareille, une servante accomplie du Palais. Elle exalte l'harmonie sociale, la digestion des conflits, la hiérarchie des hommes, le respect du roi, la fidélité au Bouddha, le patriotisme, la famille, l'obéissance au karma; bref elle est un parangon des vertus et des valeurs que les Thaï se donnent à eux-mêmes et dont ils projettent l'image avec détermination. Certes, l'ouvrage pourtant très long est très court sur la critique sociale mais tel n'est point son objet. Admirablement troussé, il se veut la geste de la naissance du royaume moderne et la célébration des qualités hautes et certaines qui ont permis son avènement.

L'auteur était d'ailleurs admirablement placé pour créer la fresque et doté des talents adéquats. Kukrit Pramoj, né en 1911, est un aristocrate de très haut rang, éduqué dans les meilleurs écoles de Thaïlande et d'Angleterre, fondateur de presse, homme politique, ancien premier ministre, artiste, acteur de cinéma et spécialiste du lakhon [théâtre siamois], éditorialiste virulent, redouté faiseur d'opinion; le "maverick" de la politique thaïlandaise disent nos amis anglo-saxons. Aujourd'hui,

vieilli, il reste un trésor national vivant et inscrit pour la postérité. Car le succès de son roman ne s'atténue pas, tant il incarne un vieux rêve qui s'éloigne sous les coups du modernisme, celui d'une Thaïlande aimable et batelière unissant la grande famille siamoise à l'ombre du trône.

Les décors du livre, à tout le moins ce qu'il en restait, étaient toujours dressés, et Hemdé les visitait comme autant de lieux de la mémoire et de monuments devenus historiques. La lecture de l'ouvrage était un heureux contrepoint à l'investigation des lieux, et les deux servaient à la description, à la compréhension et à l'amour d'une admirable culture de la vie quotidienne.

La culture thaï n'a jamais dominé dans les arts majeurs de la création artistique. Son patrimoine musical, architectural ou pictural est largement partagé avec ceux de la région, et très imprégné, suivant les lieux, d'influences khmérisantes ou indianisantes. Les plus beaux temples, ceux du Nord, sont plus cousins de ceux de Luang Prabang que de ceux de la plaine centrale. Le Nord-est est habité par les quelque six cents monuments: ce sont ceux que laissa l'imperium d'Angkor. Le stupa est infiniment plus illustré en Birmanie qu'au Siam, et la seule musique populaire très vivante est celle de l'I-sâan, le khaen, musique lao, reconnue comme telle et donc relativement mineure aux oreilles de l'orthodoxie. La capitale conserve avec une ferveur officielle la musique et le ballet de cour, dont les formes si belles n'ont pas moins définitivement figées et sont à l'évidence soeurs

germaines de celles qui ornaient la cour de Phnom-Penh. Le modèle officiel des temples qui se multiplie sous l'actuelle dynastie reste souvent académique, froid et grand, avec un renfort certain de clinquant et de dorures.

En revanche, le Siam a porté certains arts dits mineurs à des hauteurs. Ces arts sont souvent liés au plaisir de la vie et à l'agrément de l'environnement immédiat.

Le jardin siamois, hélas malmené par le développement, est très loin des atteintes philosophiques du jardin chinois ou japonais, très écarté de la représentation politique du jardin à la française, et aussi séparé du jardin romantique ou anglais et de sa re-création d'une nature plus naturelle que la nature. Le jardin siamois est peut-être, avant tout, bien-être: fraîcheur des mares à lotus, des canaux à roseaux, des ombrages du flamboyant et du frangipanier, mais aussi confort de la promenade qui serpente sans projet entre les massifs de végétation charnue, les rideaux de bambous et les écrans du ravenala; confort aussi des yeux à la vue d'une nature superbement constituée [pas reconstituée] à partir d'éléments comme l'eau, l'arbre, l'espace qui étaient déjà là. Le décor sans arrière-pensée, sans artifice mais non sans habileté et sans rigueur de propos est fait plus pour y vivre que pour y regarder, pour y recevoir plus que pour y voir, plus pour la convivialité que pour le spectacle.

C'est dire s'il est indissociable de la maison dont il est l'écrin. Le Palais du jardin des laitues [wangsuanpakaa] est exemplaire en ce sens car la maison et les pavillons sur

pilotis, les salons de méditation, les salles de réception et les quartiers du dedans ne sont que vues sur le jardin, parties du jardin aussi et ce jardin rentre dans la maison comme la maison l'envahit. Les deux se protègent et font une boule de quiétude dans la fournaise automobile qui mange la belle avenue Sri Ayutthaya. La maison du Jardin des laitues, comme les belles demeures traditionnelles du royaume toutes en bois de teck, est également un petit chef-d'oeuvre de beauté et d'aises: en haut des escaliers, entre les atriums et les galeries couvertes, des planches noires, polies par le cheminement des pieds nus, inlassablement nettoyées, fraîches dans leur reflet de métal, des portes laquées ou sculptées, l'oratoire, et d'innombrables ouvertures pour agencer les courants d'air salutaires.

C'est une maison qui vit, tant elle est près de la nature et faite de ses matériaux; elle est accueillante aux humains, mais elle devient rare car le bois de teck est théoriquement inaccessible et la main-d'oeuvre spécialisée vieillissante. Alors, on visitera ces regards vers le passé que sont le palais du Prince Naris à Khlongtoï, les résidences princières de Nakhom Pathom, le bourgeois château Williams, les palais situés autour du parlement ou celui de Kangvan à Phetchaburi.

Les derniers arts appliqués de la tradition, le laque, le travail de l'argent et la dinanderie, la broderie de soie, la vannerie de bambou ou de yan-lipao, le tissage de la soie mudmee, le stuc et la fresque, qui ornaient les belles

résidences patriciennes sont conservés au palais royal de Suan Chit, dans une fondation palatine pour jeunes démunis. Là, des pauvres du royaume apprennent des métiers qui tous sont fondés sur une intense minutie du geste, une grande concentration et précision tout au long des semaines et des mois de gestes identiques et uniques d'où sortent les chefs-d'oeuvre.

Archétypaux sont la vannerie et le tissage de l'herbe yan-lipao, si fine et difficile à travailler qu'il faut plusieurs mois pour faire une boîte à bétel. L'objet est beau et fort de l'application inimaginable qu'il contient: le regard louche, à force de concentration d'une jeune madone pousse l'aiguille d'un fil presque invisible dont seul le temps épaissit lentement la trace.

Les Thaï qui n'ont pas construit Angkor ou Schwedagon peuvent être heureux. Ils savent illuminer la vie d'une beauté qui, si elle n'est pas éternelle, a l'intensité de la fleur d'hypoméé et qui touche à l'hédonisme profond de leur culture.

Nulle part ailleurs qu'au Pak Khlong Talat, le marché aux fleurs coupées de la rue Chahkapetch et du soi Tha Klang, la chose est plus visible. En effet, les fleurs ne sont pas arrangées mais rassemblées en bottes ou gerbes, pour la vente en gros. Elles émettent des éclairs saisissants de beauté et fulgurants de couleurs et proposent des compositions abstraites, des taches d'harmonie et de contrastes que nul fleuriste ne pourrait imaginer. N'y-a-t-il pas là, offert sur la rue, le spectacle d'un secret

raffinement? N'importe quelle fille du pays sait trousseur, naturellement, instinctivement, rapidement un bouquet qui ne doit rien à l'ikébana, qui est peut-être le fruit de l'éducation, mais qui doit beaucoup à quelque exigence intérieure jamais ressentie mais ainsi exprimée.

Du cadre de vie ancien, les témoignages sont moins nombreux qu'on ne pourrait l'espérer, du moins avant l'invention de la photographie. Ceux sur le Palais sont encore plus rares, la plus grande partie d'icelui ayant longtemps été ville interdite. La relation d'Anna Leonowens, répétitrice d'anglais de certains des enfants du Roi Mongkut en apparaîtrait d'autant plus précieuse. Et pourtant...

Nul film n'a plus choqué les Thaïlandais que la comédie musicale "le Roi et moi", où le roi Mongkut emprunte la calvitie de Yul Brinner. Dans un palais siamois de pacotille, il sautille et pousse la chansonnette autour de l'institutrice anglaise de ses enfants dont il est, bien sûr et sans espoir pour le futur, amoureux et aimé.

Drame cornélien, sûrement, mais certainement pas thaï. Le roi Mongkut, un des monarques les plus révéérés de l'histoire thaïlandaise, fut près de vingt ans moine avant de devenir roi, il créa une obédience bouddhiste toujours vivante, s'intéressa aux langues étrangères et aux sciences. Il mourut d'ailleurs d'une malaria contractée sur le lieu d'observation d'une expédition astronomique française qu'il accompagna dans le sud en 1868. Il gouverna le royaume avec le sérieux, la rigueur et la finesse que

commandait la montée des appétits impérialistes anglais et français en Birmanie, au Laos et au Cambodge.

Le film tirait son argument des mémoires de la célèbre institutrice, Anna Leonowens, “The English Governess at the Court of Siam” [1870] et “Romance of the Harem” [1873] repris dans l'immense succès de librairie que fut “Anna and the King of Siam” de Margaret Coudon [1943].

Les historiens ont relevé dans les livres d'Anna d'innombrables erreurs et les preuves de son incompréhension presque totale de la culture et de la langue siamoise. Anna n'était qu'une institutrice d'anglais et rien de plus, mais douée d'une riche imagination qui la portait à la fabulation pure et simple. La chose fut mise en évidence par S.R. Bristowe qui s'intéressa à l'histoire de la famille d'Anna dans les années 1970. Anna se disait d'une famille militaire distinguée mais pauvre [père tombé au champ d'honneur dans l'armée des Indes] et veuve d'un officier supérieur, Thomas Leonowens, mort à Singapour lors d'une chasse au tigre.

Las, la vérité est moins belle. Anna naquit en Inde d'un père soldat de deuxième classe et d'une mère fille de canonier. Elle fut sortie de la misère, à 14 ans, par un libidineux Révérend Badger qui aimait beaucoup les petites filles et en épousa une de douze ans. A dix-huit ans elle se maria à un petit employé Thomas Leon Owens dont la vie difficile mais agitée s'acheva à Penang comme maître d'hôtel en 1858.

Anna commença à enterrer ce passé complexe à Singapour, puis à Bangkok, avec l'aide des bons missionnaires protestants dont elle sut épouser l'ardeur anti-polygame. Ses inventions littéraires furent peut-être moins le fait d'une imagination débordante que nées du désir de respectabilité qui l'obsédait depuis sa cruelle jeunesse. Elle mourut au Canada en 1916 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son fils Louis resta au Siam, où il obtint des concessions de bois dans le Nord et fut un temps le propriétaire de l'hôtel Oriental.

Une des plus belles inventions de l'intrépide Anna fut celle des oubliettes du Grand Palais, où étaient jetées les concubines en disgrâce irrémédiable. Le Grand Palais n'a jamais eu d'oubliettes pour la bonne raison que la nature marécageuse du sol se prêtait mal à ce genre de génie civil. Jolie création aussi que le drame du bûcher où se serait consommé le châtement d'une concubine royale [Anna ne les aimait vraiment pas] et d'un moine coupables d'avoir commis ensemble le péché de chair. Le feu n'a jamais été un châtement sous la dynastie, surtout pour les moines qui l'utilisent saintement pour les crémations. Quant aux membres de la famille royale, s'ils étaient coupable de forfaiture, ils étaient enfermés dans des sacs de soie et battus à mort à l'aide de maillets sacrés réservés à cet effet.

Après Anna et en raison de la modernisation de la fin du dix-neuvième siècle, le Palais s'ouvre et ses us sont décrits avec plus d'impartialité. Sans changement notable

depuis la disparition de la ville interdite, l'institution et les usages sont toujours debout et restent une source de fierté pour les Thaï qui puisent dans leur spectacle assez immuable une rassurante consolation des avatars de la politique. Une autre institution, aussi immuable et vénérée, fait aussi partie des certitudes absolues d'un paysage sans changement et des rites prolongés depuis si longtemps qu'ils paraissent éternels. Le bouddhisme vit encore profondément, mais peut-être moins bien que la monarchie, car les tentations d'aggiornamento sont trop visibles pour qu'on les passe sous silence.

La carte postale est si vraie. Tous les matins, à six heures, les bonzes en robe safran sortent en file indienne des monastères et, pieds nus, quêtent la nourriture du jour. De celle-là ils ne manquent pas car le rituel est méritoire pour les fidèles à qui l'absence de remerciement rappelle que le don va finalement à eux-mêmes. Sont ainsi nourris journallement deux cent mille moines et cent mille novices de quelque trente mille monastères. Beaucoup de moines, beaucoup de novices aussi, car tout homme du pays effectue une période monacale, de durée variable, explicitement prise en compte dans la fonction publique et le monde du travail. Le roi l'a effectuée et, comme ses sujets, a quêté sa pitance, les pieds nus.

A la campagne, ce monde de sérénité défie le temps et continue à remplir son rôle religieux et communautaire, si ce n'est qu'il n'est plus responsable de l'éducation des enfants depuis la fin du siècle dernier. Le temple est le

centre de la communauté et son animation en ponctue la vie dont il est très proche.

A la ville, le spectacle est identique, car la Règle [les 227 règles monastiques] façonne uniformément les apparences, mais derrière le spectacle et les rites, les courants du modernisme sont à l'oeuvre et menacent l'unanimité de façade symbolisée par le Conseil de la sangha [phrasong, le clergé] et le patriarche suprême. Ces courants attirent une considérable attention, car la Sangha est un des Trois Piliers de la Thaïlande, avec la nation et la monarchie et, bien que largement sous la tutelle administrative du ministère de l'éducation depuis la première loi de la Sangha de 1902, se trouve au coeur de l'équilibre du monde siamois. Pour cette raison, les débats ne sont plus théologiques mais bel et bien politiques, d'autant plus que le bouddhisme des villes apparaît définitivement en retard sur le développement et ses exigences.

Son message n'est pas aussi explicite qu'autrefois, ni même transmis avec la même intensité; il en paraît écarté des nouvelles réalités, enrobé qu'il est d'une gangue de formalisme et de superstitions, voire même dans ce cas d'affairisme avec un commerce des amulettes et des indulgences bien éloigné de l'esprit des textes fondateurs. Le Conseil de la sangha est très englué dans l'administration et le ritualisme, composé par nature de moines très âgés et pour beaucoup élevés dans le sérail. Il attache tous ses soins à la défense de la tradition et des

formes, aux dépens de la substance. Cette insuffisance de la trace actuelle, dans le monde, du message bouddhique est visible dans l'éventail des tentatives réformatrices récentes dont certaines franchement hors de la Sangha. Toutes sont toutes animées du même souci fondamental de revisiter la pratique moderne et de retrouver l'esprit des textes. C'est donc le début d'un possible débat sur l'aggiornamento que les réponses ou les non-réponses du monde officiel de la Sangha ou de l'administration rendent exemplaire et plus important qu'il ne l'est peut-être réellement.

Le plus célèbre des réformistes est sans conteste Phra Buddhadasa Bhikku dont les traductions des canons en thaï moderne, l'opposition à la superstition, l'attachement à la méditation, la franchise et le mode de vie attirent la sympathie d'un nombre considérable d'intellectuels et des disciples de très haut niveau, dont le très célèbre et très charismatique Phra Payom Kollajaro, aux grands talents oratoires. Son âge avancé et sa maladie, son refus de se soumettre à l'acharnement thérapeutique et son désir de mourir dans la forêt où il vit ont amené le roi à lui adresser un message confirmant officiellement sa grande sainteté: «ne quittez pas votre corps et continuez à maintenir la religion ».

La secte de Santi Asoke, célèbre à cause des procédures judiciaires qui ont imposé à son chef Phra Bodirak de défroquer, est ouvertement, et contrairement à Phra Buddhadasa Bikkhu, anti-sangha. Elle prêche un véritable

intégrisme du bouddhisme originel, dont l'ancien gouverneur élu de Bangkok, Chamlong Srimuang, est un exposant convaincu et célébrissime. Végétarien absolu [un repas par jour], ascète complet, abstinent sexuel avoué bien que marié, c'est une figure politique dont le parti Palangdharma a remporté presque tous les sièges à Bangkok aux élections nationales du 22 mars 1992. L'honnêteté peut payer.

La secte Tammakaja, plus ancienne et toujours dirigée par Phra Kittivudho Bhikku, le moine pour qui un bon communiste était un communiste mort, est connue pour l'étendue de son empire financier et corrige son image droitière par le financement de projets de développement rural et villageois. Elle n'est pas connue, par contre, pour sa lutte contre les superstitions dont elle retire de substantiels revenus au nom d'une révision théologique de la notion de mérite.

Les campagnes, même elles, commencent timidement à être touchées par l'existence des moines verts qui, en petit nombre, quelques centaines, pratiquent une théologie de la libération: le bouddhisme doit servir le développement. La figure de proue de la catégorie est, sans rival, Luang Pho Prajak Kutajitto dont les démêlés avec le département des forêts pour la défense d'un village expulsé de la forêt nationale de Dong Jaj ont amené l'arrestation et ont mis sur la place publique une face cachée du problème de la forêt: son exploitation commerciale par l'armée et les grands groupes aux dépens

des villageois, certes illégalement implantés, mais qui, c'est la thèse écologique, pourraient contribuer à sa sauvegarde. Là encore, Luang Pho Prajak qui fit appel au roi et au Patriarche Suprême, est un moine qui met un pied honnête dans le temporel. La stature du Conseil de la sangha ne sortit pas grandie de l'affaire.

Ce n'est pas seulement dans ces tentatives que s'inscrit le décollement du bouddhisme et du monde contemporain. Ceux qu'on appelle ici les activistes sociaux, tel Santisuk Soponsiri, le clament: le royaume bouddhique deviendrait un royaume du sexe. Et pourtant, le bouddhisme propose dans son troisième précepte sur l'adultère une éthique. Cette éthique n'a de valeur qu'indicative, bien sûr, comme le bouddhisme lui-même sans doute, et ne comporte aucun des caractères absolus et contraignants des lois islamiques ou de la sanction divine du christianisme. Le moine ne fait que bénir le mariage et, comme lui, le divorce est affaire personnelle hors du cadre religieux. Le célibat et la continence monacale ne sont que des exemples offerts aux laïcs qui doivent appliquer au sexe la voie de la modération et du non-attachement aux plaisirs sensuels garante de la libération finale. Cette attitude de tolérance absolue est, certes, belle et noble, mais elle conduit au laxisme dès lors que le modèle social de polygamie et de fréquentation des prostituées fait partie intégrante des attributs de la masculinité.

En effet, une variété du macho existe en Thaïlande et

fait fureur: le naklaeng boit, joue, court la gueuse et le fait savoir. Le naklaeng, certainement bon père et bon époux dans ses enceintes privées, est à l'extérieur en constante représentation. Comme l'acteur, il a une face extrêmement sensible dont la perte, facile à provoquer, ne se restaure que dans la vengeance et la violence. A ce compte-là, on range une des causes importantes de la criminalité.

Avant la modernisation du pays, le bouddhisme des villages, des petites communautés et de la proximité qui prévalait contenait avec facilité la polygamie et la prostitution qui étaient l'apanage des classes urbaines nanties.

La sécularisation politique de la Sangha, sa soumission aux projets économiques et administratifs du développement, le développement lui-même dissolvèrent ce contrôle. La morale bouddhique traditionnelle recède devant le consumérisme et l'hédonisme nouveaux et la Sangha, liée qu'elle est, reste muette devant la montée de l'immoralité, de l'injustice sociale, des monopoles étatiques du jeu ou de l'alcool, de la glorification publicitaire du sexe et de la violence, de l'apparition du militaire comme modèle d'homme fort. Ce silence n'est même pas attaquable, car l'attaquer serait attaquer un des Trois Piliers du pays, donc le pays lui-même. Ce silence entraîne l'affadissement des préceptes sur le jeu, le sexe, le vol, l'alcool, la violence. Il n'y a donc qu'un apparent paradoxe à faire cohabiter dans la même entité politique tant de moines et de croyants et tant de “pêcheurs” [ceci

dit pour simplifier, car le péché n'existe pas, la faute et l'erreur, oui] . Ceux-là n'ont d'ailleurs aucun sentiment de honte ou de responsabilité: ils agissent en effet dans une certaine norme nouvelle de recherche du plaisir et ne sont pas à plaindre, SIDA permettant !.

Ce n'est sûrement pas le cas des femmes, car il faut toujours des femmes pour faire des machos. Mae Ploj, la célèbre héroïne de Si Phaeng Din est avant tout une mère et comme telle parée de la plus haute vertu, le bunkhun ou phrakhun, la bonté absolue qui met sous une obligation de reconnaissance très forte; elle place en particulier les enfants sous une écrasante dette, impossible à liquider dans une vie tant la mère a donné: la vie, la nourriture, l'amour, les soins. Ce sentiment est premier chez les Thaï, supporté par l'éducation, la tradition et une abondante littérature maternelle de circonstance ou d'inspiration.

La mère sur son piédestal règne sur l'intérieur où elle est supposée se tenir, et s'identifie à son rôle, très fortement. La mère n'est pas l'amante et l'érotisme se rencontre à l'extérieur, sur les terres dangereuses où chassent les naklaeng, celles du jeu, de la politique, de la violence, de l'alcool et des femmes: pas les mêmes bien sûr, il s'agit des femmes sexuelles à conquérir ou acheter.

La chose ne manque pas, car le bouddhisme thaïlandais si accueillant à tous les hommes en mal de refuge et d'extra-territorialité temporaire dans les temples ne reconnaît pas l'ordination des femmes. La femme est

“impure” et, au fond, le meilleur qui peut lui arriver est d'être réincarnée en homme, puisqu'aussi bien elle ne saurait accéder directement au nirvana. Sur cette terre de douleur, l'homme égaré ou pauvre devient moine, la femme prostituée, dit la sagesse populaire. Cruelle situation, et, de fait, la Sangha ne tolère qu'une seule bonzesse, la très célèbre Voramaï Kabilsingh du monastère Dharmajinaree Vittaya à Petchaburi.....car ordonnée à Taïwan dans les rites du Mahayana. Il s'agit là encore d'une certaine inadaptation de la Sangha masculine au monde moderne qui commence à nourrir les débats intellectuels ... très modestement, car c'est bien connu, ce sont les femmes qui ont le plus profond respect pour les moines âgés, il est vrai.

Le cas de Voramaï fait apparaître la grande différence entre les véhicules, qui se lit aussi dans l'architecture des temples.

Pour autant que les Chinois soient remarquablement assimilés à la civilisation et à la religion siamoises, il reste cependant des adeptes du grand véhicule. Deux cents moines, sous l'autorité spirituelle du Vénérable abbé du temple Bhoman Khunaram poursuivent la tradition mahajaniste. Cette tradition diffère formellement de la discipline du Hinayana. Les moines chinois portent pantalons, robe cousue et montre, sont autorisés à dîner le soir et ne mendient pas leur nourriture. Leur nombre est faible car les parents chinois ne voient pas dans l'ordination des enfants d'acquisition de mérites, mais une

coupure de la vie familiale. Plus au fond, le Bouddha, même s'il occupe souvent la sala centrale, n'est qu'un dieu du panthéon chinois auquel s'appliquent les mêmes rites exécutés pour les nombreux autres dieux qui occupent les chapelles secondaires. En outre, le moine chinois ne reçoit pas l'hommage systématique des laïcs comme ses collègues thaï.

Les limitations de l'enseignement de la langue chinoise ont aussi conduit à un affaiblissement de la doctrine et à l'ignorance grandissante d'un corpus de textes bouddhiques particulièrement bien conservés. Or c'est dans les écritures, avec l'addition du Sûtra du lotus par exemple, que les deux véhicules se différencient. Cet affaiblissement doctrinal entraîne de curieux glissements théologiques: pour nombre de Chinois le culte des ancêtres ne devient-il pas aussi un moyen d'obtenir des mérites pour une réincarnation avantageuse?

L'un dans l'autre, les adeptes du Theravada jugent avec condescendance les pratiques du Mahayana qui leur paraissent particulièrement ritualistes. C'est vrai sans doute et la chose est vérifiable dans la concentration des financements chinois sur le développement non pas des temples, mais des sanctuaires liés au prestige des familles, des associations, des clans et des guildes.

Ces variantes et subtilités n'empêchent pas la masse du peuple de suivre les rites orthodoxes. Khun Amnuai, la bonne de Hemdé, s'y adonnait avec ferveur et scrutait en même temps avec beaucoup d'attention l'univers des

signes qu'elle faisait partager à son entourage. Elle avait aussi une assez bonne teinture de l'interprétation des rêves qu'elle disséquait avec constance et prémonition. Elle complétait ses travaux personnels en voyant le moduu, l'astrologue, ce qui lui permettait de saluer l'arrivée à la maison d'un oiseau échappé d'une cage du voisinage avec un enthousiasme propitiatoire; c'était un excellent signe et la fortune souriait. Elle s'affligeait du départ inattendu de l'essaim de guêpes maçonnées qui avait lâchement déserté le wistéria du jardin; c'était un mauvais signe et la même fortune grimaçait. La vie était ainsi piquetée de pancartes indicatrices du destin, alternativement roses et noires ou porteuses de commandements obscurs à déchiffrer. L'air, quant à lui, était saturé d'influences négatives dont il convenait de se protéger par des rites, des médailles ou des charmes. L'activité de Khun Amnuai faisait mieux comprendre à Hemdé l'ardeur réformatrice des sectes quand il réalisait l'étendue, l'encombrement et l'autorité de ces pratiques.

Le vingt-cinq novembre 1991, le général Suchinda Kraprayoon tout puissant commandant en chef de l'armée de terre et vice-président de la junte issue du coup d'état de la même année, s'envole pour Nakhorn Sri Thammarat et y présente ses dévotions au Temple de la Ville. Il honore son esprit-gardien du fracas de cinq mille pétards spécialement acheminés de la capitale.

Les sources habituellement bien informées font savoir à la presse que l'esprit-gardien, à travers un médium, avait

avisé le général de ne pas résister à la demande populaire d'une constitution démocratique, sauf à y laisser la vie. La suite de l'histoire montrera qu'il n'y laissa pas la vie, mais son poste de premier ministre.

Une très forte et inattendue pluie, dix minutes après la conclusion des rites, constitue l'accusé de réception donné par l'esprit à la requête particulière de Suchinda. Ce dernier devait avoir de gros problèmes sur les bras et avait besoin d'un avis spirituel.

La nouvelle du voyage ne surprit personne, car tout homme, aussi puissant soit-il, peut être amené à requérir le secours et l'avis des puissances et un de-facto chef de gouvernement a certainement besoin de ceux de puissances particulièrement choisies et qualifiées.

La même année, le ministre de l'intérieur, le général Issarapong Noonpakdi, alors tout-puissant, fait rehausser la statue du prince Damrong Rachanuparb, père spirituel du ministère, placée à un niveau plus bas que les bureaux des vice-ministres et, comme telle, chargée d'influence négative sur les travaux de leurs augustes occupants. Ceux-là, Santi Chaivirattana, Surat Osathanukroh et Veera Musikapong démissionnaient peu après à la suite de leur implication dans d'obscurs scandales.

La purification religieuse des bureaux ministériels fut d'ailleurs une constante sous le gouvernement Chatichai qui, on le sut ensuite, en avait largement besoin tant il avait accumulé les impropriétés et les propriétés.

Le pouvoir politique, le pouvoir tout court, ne relève

donc pas exclusivement du domaine civil; il a des besoins que seul le surnaturel peut satisfaire et des raisons que la simple raison ne connaît pas: les activités les plus mondaines sont ainsi dépendantes, constamment et officiellement, de la bonne volonté de puissances contrôlables par les rites, approchables et a priori favorablement disposées.

Les puissances sont investies dans la foule des singsaksit [objets sacrés] qui couvrent une large gamme: images de bouddha, bâtiments et autels religieux, amulettes et formules sacrées, esprits [phii] et dieux [theewada], pierres et arbres habités Elles sont immanentes aux lieux qui les abritent.

Il n'est sans doute pas de maison en Thaïlande qui ne comporte en son voisinage immédiat le petit autel de l'esprit du lieu (phraphuum ou cawthii) auquel les habitants rendent des hommages attentifs. Maltraité ou négligé, le phraphuum devient mauvais et se retourne contre les gens de son domaine. Ce domaine peut être plus vaste et étendu au village (l'esprit est le phiibaan) ou à la ville; le phiimuang réside alors au temple de fondation, le Lak-muang qui abrite un culte çivaïte du linga. Il n'y a point de hiérarchie entre ces esprits et chacun est compétent pour son territoire; d'aucuns ont des spécialités et des goûts particuliers. Le Lak-muang de Bangkok est sensible à la danse et le Bhrama du coin de l'Erawan adore les fleurs et les éléphants en bois. Les esprits féminins [cawmae] sont plus amadoués par l'offrande de phallus

sculptés.

Naturellement, tout voeu exaucé doit être reconnu et payé de retour, sauf à s'exposer au pire.

Ces puissances-là sont repérées; elles habitent un lieu précis, on peut aller leur parler et en obtenir les services attendus, leur nature est amicale. Les fantômes, phii aussi, sont au contraire d'une nature maléfique, erratique, imprévisible même s'ils sont réputés roder par préférence autour des cimetières et près des forêts. Leurs interventions désordonnées et dangereuses sont décrites pour le grand public dans des revues telle que la fameuse Ruangphii [Histoires de fantôme] qui donne les dernières nouvelles d'un sujet inépuisable. L'esprit et son lieu ne servent plus à rien dès qu'on les quitte et la protection contre les phii-fantômes requiert un contre-feu portatif: l'amulette, le tatouage et la chemise à calligramme magique sont là pour ça.

Le monde de l'amulette est à la hauteur de l'enjeu, à la fois une religion et un commerce universel, bref une très grosse affaire.

Allez traîner le samedi ou le dimanche au marché de Chatuchak ou du côté de Wat Mahatat dans les rues Tha Phrachan et Na Phralaan qui ont les plus gros bazars d'amulettes. Elles ne payent pas de mine, mais il faut de gros moyens pour se payer certaines d'entre elles. De dix baht la magie ordinaire, jusqu'à un million de baht le miracle assuré. A ce prix là c'est un super-concentré de la vertu efficace d'un célèbre bonze [un Luang Pho] aux

pouvoirs surnaturels hors du commun et reconnus, qui a les a transférés lors d'une cérémonie du souffle sur une médaille d'iconographie bouddhique en matière plus ou moins noble, l'or ou le bois d'un arbre habité par un esprit puissant ou à la vertu thérapeutique.

A tous les prix, donc, l'amulette et pour tous les usages: contre les accidents de voiture, contre la maladie, charme d'amour, marque d'invulnérabilité pour le commerce ou la vie professionnelle, contre le serpent ou la rage, mais toujours d'”inspiration” bouddhique, d'expiration, en fait, car le *luang Pho* souffle, symboliquement, le pouvoir magique.

Tous les hommes thaï portent des amulettes et le fait d'en porter identifie le bouddhiste thaï; ils les portent en certaines parties du corps, dans une certaine disposition, pour certaines circonstances, en certains temps, mais s'en défont en d'autres occasions: on connaît le pouvoir dissolvant particulièrement actif des femmes sur la magie blanche quand une amulette [son porteur] et une femme partagent le même lit et, ô sacrilège, y pratiquent les jeux des nuages et de la pluie. Le tatouage corporel - outre qu'il a perdu la réputation d'invincibilité dont il dotait son propriétaire - n'est plus autant à la mode et fait mauvais genre. La fonction publique l'interdit, et il en est quelque peu réduit à identifier les chauffeurs de tuk-tuk et les petits truands. On le remplace avantageusement par les chemises où sont dessinés les diagrammes magiques [yantra].

La revue sommaire de l'amulette ne saurait se terminer sans la mention des phallus sculptés qui en toutes matières et toutes tailles ont aussi des usages magiques variés et bénéfiques.

Les plus gros, Hemdé les avait découvert par hasard, sur la foi d'une information amicale, dans le lieu le plus improbable qui soit: sur le domaine aseptisé et très américain de l'Hôtel Hilton, pas à l'entrée des voyageurs bien sûr, mais derrière le garage, au bord du khlong. La visite vaut son pesant de prépuces.

D'abord consacré à l'autel de l'esprit du ficus de la propriété appartenant à Naï Lert, le grand-père des actuels propriétaires de l'hôtel, le carré sacré est devenu, au fil des ans et en vertu de ses qualités spécifiques, un temple de la fertilité. Des âmes pleines d'espérance ou de reconnaissance y ont accumulé le grand catalogue des phallus, de toutes tailles, depuis l'obus de soixante-quinze jusqu'au modèle de poche et de toutes couleurs, ce qui est plus difficile à lire. Avant le coquetèle mondain au Hilton, la visite du musée de la glandée s'impose.

L'air du temps et les relations internationales aidant, les phallus sont portés plus discrètement que par le passé, sauf pour quelques illuminés qui en promènent une ceinture complète et de grande dimension sur les marchés.

L'amulette, on vous l'a dit, ce n'est pas de la rigolade; elle justifie le soin patient et les longues négociations des acheteurs qui, loupe à la main, identifient et comparent ces pilules de protection qu'elles représentent.

Hemdé était assez partisan de ces pilules, car il ne sentait jamais assez protégé. En particulier, il ne prenait jamais la voiture pour se rendre en banlieue, à l'aéroport ou en province sans une lourde appréhension. Il y avait de solides raisons à cela: libéré des embouteillages de la capitale, le trafic devenait proprement furieux comme si chaque conducteur avait à coeur de rattraper le temps et la vitesse perdus. C'était souvent sur ces routes provinciales, aux aurores blêmes ou aux crépuscules incertains, que les catastrophes les plus horribles arrivaient sans que le spectacle du sang et de la tôle tordue ne refrénât en rien l'enthousiasme des conducteurs survivants. C'était la preuve que leurs charmes à eux "marchaient".

Les amulettes, bouddhas, calligrammes sacrés, porte-bonheurs et autres dispositifs anti-malheur qui surchargent les véhicules automobiles de la Thaïlande ne sont en effet pas un luxe. Les routes thaïlandaises sont meurtrières et firent près de sept mille morts en 1991 pour un parc de quatre cent mille camions et autobus, neuf cent mille voitures particulières et cinq millions de motos. Si ce n'est pas un record mondial, ce n'est pas loin de l'être. L'intensité du trafic, la haute fantaisie des conducteurs et l'étroitesse de certaines voies influent certes sur le bilan mais les gros, les beaux accidents [dix-sept morts d'un coup] ont souvent une cause dont les autorités s'alarment. Les chauffeurs commerciaux sont payés au rendement et vous font des allers et retours, du nord au sud, sans

désemparer, à des moyennes hallucinantes. De telles prouesses automobiles reposent trop souvent sur l'ingestion de ya-ma [littéralement remède de cheval, autrement dit amphétamines] qui portent à la résistance, l'euphorie et à la précision jusqu' au retour du balancier et la disparition brutale des réflexes. Et c'est là où le camion de quarante tonnes s'emplâtre à cent vingt à l'heure le bus des pèlerins surchargé et aussi pressé, dans l'autre sens. Les effets sont à la hauteur de l'énergie cinétique dégagée.

Dans ce tableau de chasse, la moto a aussi une énorme responsabilité: le port du casque n'est pas obligatoire, comme contraire au respect des libertés individuelles, et le nombre de passagers n'est pas limité: papa, maman, deux enfants et un gros sac de riz sur la moto sont vision courante. En outre, les motos-taxis, présents comme les mouches en raison des encombrements urbains, donnent à l'unisson dans le style fusée et le mépris des feux rouges. Les résultats sont aussi à la hauteur de ces prémices.

Ces heureuses dispositions favorise le commerce des amulettes et des hôpitaux de campagne, et incite l'homme raisonnable à utiliser les chemins de fer.

Hemdé était un homme raisonnable, et de plus, il adorait prendre le train. Ceux de Thaïlande étaient lents mais confortables, climatisés comme la Sibérie et dotés d'un service hôtelier hors pair. Le train offrait l'immense avantage de donner, un peu comme les canaux, une coupe différente du pays, plus près de la campagne que toutes

ces routes qui immanquablement tournaient à l'autoroute. Il manquait cependant aux voyages ferroviaires ce qui émaille les routes et pimente le voyage en voiture, le marché.

Pourra-t-on jamais imaginer la Thaïlande sans ces marchés qui ponctuent l'espace et le temps de la vie de chaque communauté: les marchés quotidiens de jour et de nuit dans toute ville et tout village, de toute la journée sur les grands axes routiers ou touristiques en des lieux où se coagulent les besoins de voyageurs et qui en deviennent traditionnels, le marché à date fixe [talat nat] , les foires des temples et des sanctuaires, les bazars de la fripe, le souk aux fruits ou à toute thématique sont co-substantiels à l'organisation des choses et des gens. Ce ne sont en effet pas de simples lieux où l'on achète et vend, mais tout à la fois centre d'affaires, forum d'opinion, puces de la nécessité, conservatoire de la bouffe, agora de la convivialité, donc de véritables centres culturels et sociaux où les besoins de l'humanité, où le modeste besoin d'humanité, trouvent à se satisfaire, vite fait bien fait, sur le pouce, pas cher et dans l'ambiance sanuk, aimable, détendue et amusante qui plaît si fort aux Thai.

Même si l'on cite le marché du soir à Hat-jaj, celui des fruits à Rayong et Chantaburi en saison, le bazar de nuit des touristes à Chiang-Maï, celui des fruits de mer à Surat Thani ou le marché chinois de Trang, c'est quand même à la capitale que revient la palme de la quantité et de la diversité. Chatuchak est le marché du ouiquende, la mère

de tous les marchés métropolitains, qui a quitté Sanam Luang, près du Grand Palais, pour s'installer dans le parc de Chatuchak sur Phaholyothin. C'est une ville de cinq mille échoppes et deux cent mille visiteurs par jour. Spécialité principale: tout; et aux alentours, un encombrement automobile de derrière les feux rouges A dix minutes à pied, toujours sur Phaholyothin, Yan Phahon donne dans la plante, le poisson, l'oiseau et la sculpture en bois monumentale et animalière; on y fera utilement son magasinage avec un camion.

Les touristes et les jeunes employés de bureau fréquentent volontiers le soir les marchés de Silom et Patpong ou celui de Sukhumvit et du soi Nana, du soi 4 au soi 10, qui font avec précision dans la copie des grandes marques.

Les gadgets électroniques et mécaniques règnent sur Ban Mo et Khlong Tom, les fleurs coupées à Pak Khlong Talat, celles en pot à Thewet, le poisson à Talat Kao dans la ville chinoise, l'audio à Banglamphu et les antiquités plus ou moins fraîches au marché des voleurs de Nakhom Kasem [les voleurs ne sont pas toujours là où on pense]. Khlong Toï célèbre le légume et le fruit en gros et passe pour le plus olfactif de la capitale, en particulier à la saison des durians.

Acheter dans ces marchés est un art complexe, qui intègre un sourire constant, l'impassibilité devant l'objet désiré, un choc de surprise peinée à l'énoncé du prix, une capacité à négocier en respectant la face du vendeur, une

résistance farouche à la pitié [la maman du vendeur est à l'hôpital et ses enfants etc... etc...], un calme olympien et la certitude finale que l'étranger, par règle non écrite mais universellement appliquée, doit payer plus cher que l'indigène.

Les grands centres commerciaux et les grands magasins thaï ou nippo-thaï qui essaient dans la métropole et les capitales provinciales ne sont pas sans savoir certaines de ces choses qu'ils ont utilisées avec une science certaine du démarchage. Ils sont ainsi devenus des centres de vie et des lieux de rêve, où dans une ambiance légère et musicale, propre et détendue sont offerts une incroyable diversité de services [froidement climatisés de surcroît d'où l'attrait particulier] rendus par des jeunes gens et jeunes filles élégants et uniformément stylés.

La conjugaison du centre commercial qui englobe un grand magasin est le sommet du succès, comme en témoigne le mammoth commercial qu'est Maboonkrong [MBK pour les intimes], l'archétype en la matière qui diffuse largement en province ; des villes autrefois assoupies comme Korat, Ubon ou Udon disposent désormais de telles très belles installations qui témoignent à la fois de l'accroissement spectaculaire du niveau de vie et du goût inné du public thaï pour la modernité.

En juin 1992, Bangkok dispose de quatre-vingt-seize grands magasins et centres commerciaux; ça ne suffit pas et, succès aidant, les projets se multiplient. Et quels projets, Seacon Square [trente-trois hectares de surfaces

de vente] sur Srinakaran, Zeer Street [16 hectares au sol] sur Rangsit sans oublier les trente magasins que le japonais Yaohan construira en dix ans.

Le Central Plaza de Lad Prao attire cent soixante-dix mille personnes par jour et deux cent mille le dimanche, et confirme les résultats d'une enquête effectuée par l'université Chulalongkorn: trente-sept pour cent des Bangkokiens considèrent la fréquentation des centres commerciaux comme la première distraction.

Ce goût pour se retrouver ensemble, cette peur de la solitude [un solitaire est un malade ou un infirme], cette aversion innée pour le désert [même s'il s'y dresse la plus belle cathédrale du monde] étaient un des fondements du vivre ensemble et comptaient dans la réalisation de nombreux actes sociaux.

Hemdé en avait étudié un de très près, car il était soumis à ses rites et à ses exigences et en avait appris la symbolique profonde au prix d'un long apprentissage.

La réunion [prachum], que ce soit dans le secteur privé ou public, est un art, une passion et une nécessité. Toute entité qui se respecte possède une salle de réunion: des lambris sombres éclairés du portrait des souverains, l'autel du Bouddha, la climatisation luxueusement glaciale, l'immense table de travail, la sonorisation sophistiquée, les fauteuils profonds, la petite cuisinette attenante sont les éléments du décor réitéré à l'infini et à l'identique, dans l'ordre absolu et la propreté maniaque.

Le scénario n'est guère changeant non plus.

Les prolégomènes vont à l'échange des cartes de visite. On la donnera de la main droite, la main gauche posée sur l'avant bras droit. On la recevra avec componction et inclinaison de tête, on la lira lentement, très lentement, avec une attention soutenue et respectueuse comme s'il s'agissait d'un message long et compliqué.

Ceci fait, et bien fait, on s'assoit dans un ordre qui, s'il n'est pas écrit, est impérieux. Dans le cas classique de la rencontre de deux délégations, chacun doit avoir un vis à vis adéquat et se répartir par rang protocolaire décroissant de chaque côté des présidents. Les espaces étant marqués, les présidents présentent leur délégation avec les titres et les fonctions in extenso. Le participant nommé se lève et s'incline. Le photographe, systématiquement présent, peut alors opérer. Il a quelque peine à mettre dans l'objectif les bouts de la table où se regroupent modestement les jeunes fonctionnaires qui sucent leur crayon d'un air faussement dégagé et les débutantes qui prennent la mine inspirée de celles qui lisent Shakespeare dans le texte. Elles ont mis un pull-over à cause de la climatisation et des pantoufles à cause du parquet ou pour le confort. La réunion peut alors entrer dans le vif du sujet. Vif est beaucoup dire car l'art oratoire officiel fait dans le monocorde et le psalmodié qui conviennent aux affaires d'importance. Il n'y a pas non plus de débat ou d'échange contradictoire car c'est impoli et le chef est le chef et il a raison. La réunion est alors réduite à une série de monologues, soigneusement préparés et lus, qui, l'ambiance aidant,

portent à l'assoupissement.

La chose est admise et ne choque personne d'autant que les Thaï ont raffiné l'art de dormir assis. Ils le font avec décence et, pour les meilleurs artistes, évoquent la concentration du mélomane écoutant sa symphonie préférée. Seule l'irrépressible ronflette peut venir trahir le dormeur.

Petite diversion: les serveurs arrivent, saluent le portrait du roi d'une révérence et distribuent les petits plateaux de plastique rose où reposent le café, deux bouchées salées, trois douceurs et quelques fruits. Les dormeurs se réveillent pour prendre quelque force.

Par un miracle d'exactitude toujours renouvelé à l'heure dite [moins cinq], la réunion se termine.

Remerciements et cadeaux, le photographe se démène et arrange une photo du groupe sous la banderole qui proclame l'objet de la réunion; inutile de dire que le groupe est archi-rangé dans l'ordre convenable, au garde à vous, avec le sourire naturel de celui qui cherche en même temps à retenir son pantalon. Merci au photographe, merci à tout le monde et à chacun, merci,merci, c'était une belle réunion.

Le cadeau est en soi un sous-ensemble artistique dont la pratique [qu'on le reçoive ou qu'on le donne] et l'étiquette méritent considération. Un cadeau s'achète à l'avance et se choisit mûrement. Il s'empaquette comme à la parade, car l'habit fait le moine et il obéit aux tabous. N'offrez pas à un Chinois un ensemble de quatre [quatre

est homophone de mort], évitez le papier noir et les symboles de rupture tels que ciseaux, couteaux et ouvre-lettres. Présentez le cadeau en majesté, debout, face à l'assistance, des deux mains, la droite plus en avant et le corps incliné suivant l'angle mesuré à l'aune du respect dû.

On l'a compris: la réunion n'a pas pour but de décider quoi que ce soit, mais de symboliser, en forme solennelle, un consensus sur une décision déjà mûrement négociée et prise par ailleurs. Elle est un rite, un de plus, de cohésion et d'unanimité, une représentation de l'ordre, un emblème du groupe et de son harmonie mais pas du tout un lieu d'échanges francs et de libres débats. Elle peut donc commencer à l'heure et finir à l'heure et on s'y habille comme pour les crémations avec une élégance sombre et discrète.

Hemdé adorait les réunions, non seulement pour les petites siestes réparatrices, paisibles et confortables qu'elles permettaient, mais aussi pour les cours de langue et de civilisation qu'elles dispensaient gracieusement. Civilisation du non-affrontement et du consensus de surface: le dissentiment est prohibé, le manque de contrôle de soi méprisé, l'originalité est une faute, l'initiative personnelle un encombrement. Tout cela est naturellement dit dans les termes choisis de la politesse publique, avec l'énoncé des titres de chacun au grand complet [étant d'origine sanscrite, ils occupent la moitié des discours], des formules de politesse élaborées et rares et un grand renfort de pronoms personnels qui sont une des marque de

la langue.

La langue siamoise compte plus de trente pronoms personnels traduisant notre “je”, sans compter les élisions qui permettent de ne pas les utiliser. C'est la trace d'une présentation au monde qui n'est pas simple. Quels pronoms utiliser quand on ne connaît pas son interlocuteur, sa position, sa richesse ou ses origines de classe? comment se situer face à l'inconnu?

On retrouve l'empreinte d'une société infiniment hiérarchisée, où les inégaux le sont plus qu'ailleurs et où, par là même, l'amitié au sens français ou chinois du terme est sans doute plus difficile à saisir, plus lente à concrétiser, et peut-être même du domaine de l'idéal.

Niels Mulder, un connaisseur du pays, ne disait-il pas avec courage et franchise dans la préface de la réédition de son célèbre ouvrage “Inside Thai Society”: “L'observation omise [dans la précédente édition] était que j'ai quitté la Thaïlande sans avoir fait un seul ami”.

Le sourire siamois, cette douceur de l'abord et cette solidité insondable de la politesse seraient donc plus profonds que l'étiquette puisqu' ils seraient issus de cette distance inconnue entre les êtres, puis connue et finalement devenue distance sociale. Ils sont, et très profondément, à la fois un paravent des incertitudes et un témoignage de certaines affirmations optimistes d'un monde terrestre harmonieux, puisqu'à la fin chacun est à sa place dès qu'il la connaît, en relation avec celle de l'autre et des autres.

La volonté d'apprentissage d'une langue étrangère peut relever du fantasme. De celui-là, la langue siamoise n'est pas dépourvue pour l'oreille européenne. Sa qualité musicale est en effet éclatante.

Le son ê long, bouche plus ouverte que dans le dit ê à la française, prolongé dans le o de lêô [la particule de l'achevé] est une merveille de sonorité. Le a long au troisième ton, sensuellement dit sans consonne finale, s'abîme gracieusement dans le soupir de bien-être, presque de plaisir, surtout s'il est proféré par une souriante et jeune personne du sexe, bien faite et bien élevée, qui pratique le waï avec une distinction et l'étiquette saupoudrée d'un zeste mutin.

Si l'écriture siamoise dérivée du devanagari de l'Inde aryenne du Nord est d'une complexité confondante, en raison des alluvions orthographiques sanscrites qui l'enrichissent, elle a le mérite d'être pertinente avec la tonalité, que, raffinement, elle note avec grande précision.

Avec ses trois classes de consonnes [cinquante-cinq en tout], avec ses trente-deux symboles vocaliques et diphtongues, la non-séparation des mots, on conçoit en effet que l'écriture est difficile. Le A de Ayutthaya s'écrit avec une consonne muette suivi d'un a inhérent qui ne s'écrit pas. La faute d'orthographe a de belles spécificités!

L'école linguistique moderne place les racines de la langue siamoise dans le stock des langues kadaï ou malaises anciennes. La chose est surprenante, car la langue présente d'étonnantes similarités avec le chinois [

peu de grammaire, beaucoup de syntaxe, verbes résultatifs, topicalisation, spécifiques] qui vont au-delà des faits récents de métissage culturel. Le vocabulaire populaire est aussi souvent monosyllabique et se distingue fondamentalement du vocabulaire poli, noble ou politique, dérivé à de telles grandes longueurs du sanskrit que la langue parlée ou écrite use et abuse des abréviations. Langue de poésie, langue très vivante et souple, le siamois assimile souvent avec bonheur les mots anglais qu'il indigénise avec appétit: free est fii, golf donne kof et friend devient fen pour petite amie.

La langue standard est celle de Bangkok et disparaît dès qu'on quitte les écrans de télévision pour tomber sur une variété d'accents régionaux prononcés, voire sur la forme quasi dialectale dans le nord-est lao. Nonobstant, le siamois standard est compris partout, et même hors des frontières, dans certaines régions du Laos, de Chine du sud et du Vietnam où résident des populations "culturellement thaï".

Toutes ces formes langagières conservent les degrés dans l'expression de la politesse. Khun Sawai mangeait [kin] mais Hemdé dans sa bouche mangeait différemment [than ahaan] alors que dans celle de Khun Amnuai, un cran plus bas dans la hiérarchie, il recevait l'offrande de la nourriture [rap prathan ahaan]. Les moines et le roi avaient, bien sûr chacun des vocables appropriés. Ainsi chacun mangeait à son rang relatif et jamais Khun Sawai et Khun Amnuai ne commettaient l'erreur affreuse de

manger dans une assiette qui n'était pas syntaxiquement la leur.

Khun Amnuai, vieille fille par vocation, était du type religieux de stricte observance, attentive à l'offrande journalière de nourriture au bonze abonné de la ruelle. Elle respectait les jours sacrés [wanphra] et honorait les bouddhas, dieux et esprits d'un nombre considérable de sanctuaires, dont chacun correspondait à une intention ou une circonstance précise. Elle se préparait une belle réincarnation, tant son honnêteté, sa rigueur morale et sa compétence la prédestinait à un état très supérieur à celui dont elle bénéficiait.

Khun Sawai était bien différente, portée sur la religion juste ce qu'il fallait, mais pas plus, et définitivement engagée dans les poursuites mondaines.

Khun Sawai était la gouvernante-cuisinière dont l'industrie et les talents étaient unanimement reconnus par le chœur des épouses expatriées: leur domesticité et ses carences étaient en effet un éternel sujet de conversation et de désolation qui rendait l'hommage plus profond encore. Khun Sawai était en vérité une personne admirable. Grande cuisinière, organisatrice hors pair, dotée du sens de l'entreprise et de relations étendues, commerçante et négociante dans l'âme, elle n'avait pas sa pareille pour mettre sur pied, presque à l'improviste, un dîner de cinquante couverts avec l'argenterie du voisin et le renfort des domestiques de toute la rue, pour déclencher l'intervention immédiate des techniciens de l'électricité un

samedi soir de pluies torrentielles, pour placer des employés de maison au Japon ou au Portugal, pour prêter de l'argent [cher mais à des emprunteurs sans garantie], pour louer des maisons ou pour lancer une loterie. Elle assumait ainsi avec grâce, dignité et intelligence un véritable magistère sur la foule des bonnes du quartier. Elle était un véritable chef d'entreprise, à son meilleur pour l'organisation de fêtes, de pique-niques et des fameux pajthiaw.

Alors, dès quatre heures du matin, elle est debout, distribuant les rôles, vérifiant les contenus, inventoriant les nourritures et instruisant les chauffeurs des camionnettes dans le vacarme du départ, des rires énervés, et des piaillements des enfants. Au bout d'une heure les quarante participants sont vaillamment entassés dans les camionnettes, avec des vivres pour trente jours et des boissons pour quinze, glace prête et appareils photo en bandoulière.

Un des pique-niques se faisait rituellement aux chutes de l'Erawan, un très joli coin de la vallée de la Kwae-jaj, la fameuse rivière Kwai, dans la province de Kanchanaburi, pas si loin du pont.

Là, quinze cascades superposées dans une aimable forêt accueillent chaque fin de semaine une foule de visiteurs qui en occupent les moindres recoins jusqu'à en cacher les rives. On arrive tôt, débarque des camionnettes, repère un espace au bord de l'eau, déploie des nattes vite recouvertes par la bouffe, les boissons fraîches, les boissons fortes et

le tord-boyau national, le ouisqui Mékhong, sans oublier le transistor à fond la caisse pour chasser ce qui resterait de silence, car le silence est bien triste. Les mômes se déshabillent et se jettent à l'eau en hurlant, les parents mangent, boivent, dorment à intervalles réguliers, jouent. La forêt de bambous n'est plus qu'un grand bruit de foule excitée et de radios tonitruantes. L'après-midi passé, on recharge les camionnettes, et tous, repus de nourriture, de soleil et de rigolades, mettent le cap sur la capitale. Belle et amusante journée réputée passée à la campagne et dans la nature, bien que les deux fussent absolument effacées par la foule et niées par son comportement.

Khun Sawaï maîtrise l'intendance et l'ordonnance et ramène tout son monde au complet, à bon port, au lieu dit, mais jamais à l'heure dite.

En effet, l'ordre projeté par l'état, ordre homothétique du haut en bas de la hiérarchie où la réitération à l'identique des installations matérielles des rites et de l'exactitude s'arrête à un certain niveau d'activités en dessous duquel le plus grand désordre règne. Les activités privées, familiales ou amicales, sont aussi relâchées, détendues, inexactes et désordonnées que celles, publiques, des bourgeois sont cadencées de rigueur. Les Thaï, d'une exemplaire ponctualité dans la représentation ne connaissent plus la mesure du temps dans la distraction et les amusements. Cet espace de liberté est une respiration nécessaire dans un système social contraignant, où la première des pathologies est, il ne faut pas l'oublier,

l'ulcère d'estomac.

Khun Sawai manipule ces différents registres avec la plus extrême habileté. C'est, sans exagérer, un personnage considérable, qui témoigne de la naissance d'une nouvelle race de femmes probablement grandies par les difficultés de leur sexe. Elle gère également avec doigté les attaches familiales d'une vie complexe d'où les maris ont disparu ou se sont soumis.

La nouvelle femme est typiquement et généralement une femme d'affaires, dont l'abandon aux normes de politesse totale n'empêche pas le velours de recouvrir un acier de volonté. Elle s'illustre dans le commerce, l'industrie, le gouvernement et l'académie, gouverne comme une impératrice, terrorise les hommes habitués à des modèles plus dociles, utilise son charme comme une arme supplémentaire et manipule les gens et les choses avec la science d'un stratège consommé. Aux sommets de la réussite financière, c'est elle qu'on voit au volant d'une puissante BMW, harnachée de diamants et d'un téléphone portatif, habillée chez les meilleurs couturiers d'Occident. Loin est la mère et Mae Ploj ou l'objet sexuel, car elle chasse, féline à part entière, sur les terres de l'extérieur où naguère ne fréquentaient que les hommes.

Ils sont un peu oubliés les subhasita [dictons] de la tradition qui voyaient la femme comme les pattes arrières de l'éléphant [l'homme étant à l'avant] soumise à la quintuple obligation d'être une épouse, une mère, une soeur, une esclave et une amie.

L'espace social est ainsi quadrillé de figures allégoriques, le moine, le militaire, la mère, la prostituée, la femme d'affaires, le mauvais garçon qui, à l'unanimité s'identifient au rôle et qui, dans la souffrance et dans la joie, le recouvrent du sourire. Comme celui du tueur au moment du crime, ce sourire couvre les cicatrices sociales avec générosité et donne le change aux farang qui s'extasient devant un monde où chacun paraît si bien à sa place: "sanuk sanuk sabaï sabaï" est l'expression consacrée de ce contentement hédoniste.

Pourtant les signes de mécontentement ne manquent pas. Le théorème sociologique qui veut un taux de suicide inversement proportionnel à celui de la criminalité n'est pas valide en Thaïlande. C'est l'OMS qui le dit. La montée du suicide place le royaume en troisième position mondiale avec presque huit suicides réussis pour cent mille habitants. Trois mille huit cent cinquante bouddhistes ont ainsi choisi en 1991 le raccourci vers un monde meilleur.

La difficulté de la communication interpersonnelle doit être une cause supplémentaire de pression et d'adaptation insuffisante; elle paraît le fait de tous les instants.

Hemdé était régulièrement saisi, en sa capacité professionnelle, de demandes urgentissimes de ses partenaires et de ses connaissances qui avouaient n'avoir pas osé prendre leur téléphone plus tôt de peur de déranger et qui, l'eussent-ils fait, auraient eu satisfaction plus facilement. Mais non, ils avaient attendu la dernière

limite d'un délai irrévocable pour se résoudre à déranger.

Les signaux amicaux obéissaient-ils aux mêmes lois? Sans doute, car ils étaient si faibles et si timides que Hemdé avait dû passer à côté sans même le réaliser, quitte à découvrir longtemps après qu'ils avaient été dûment émis. Avec le temps et l'habitude le message gagnait en intensité et en clarté, mais réclamait toujours une attention soutenue. Il trouvait la chose très touchante [tant de pudeur] et un rien fatigante [tant de précaution] car le contact apparaissait aussi lointain que le sourire était proche, et ce dernier n'était plus tout à fait le plus court chemin d'un coeur à un autre.

C'était là l'expression de ce sentiment si particulier et si difficile à définir, le *kwaamkrengeaj*, qui recouvre un complexe mélange de retenue, de peur de déranger, de crainte de perdre la face ou de la faire perdre, de désir d'éviter les conflits, peut-être d'un obscur sentiment d'infériorité, d'appréhension de l'autre et de la manifestation d'un respect et d'une considération à son endroit. Le *kwaamkrengeaj* porte à une certaine apparence d'insensibilité, tempérée de soumission, et, dans le pire des cas, à de grosses incompréhensions.

La colonie étrangère expatriée nourrissait une copieuse saga ancillaire où, typiquement, la cuisinière bien traitée et qui n'avait pas à se plaindre, au contraire, plantait là ses fourneaux sans prévenir pour ne plus jamais revenir, l'ingrate. Il fallait y voir un petit drame de la difficulté à communiquer entre une fille qui n'osait rien dire et une

maîtresse qui ne pouvait comprendre. La délicatesse offerte était reçue comme de l'ingratitude.

Au bout de trois ans de séjour et obéissant aux vues d'une direction du personnel qui ignorait les difficultés d'apprentissage du *kwaamkrengeaj* et qui toujours l'ignorerait, Hemdé, comme il est dit dans les formulaires sybillins mais peu poétiques de l'administration, rompit son établissement. Dans l'avion qui le ramenait en France, il regardait distraitement défiler la plaine centrale que l'altitude peu à peu ordonnait en un modèle d'occupation des sols et pensait avec regret au temps perdu, aux occasions manquées, aux incompréhensions qu'il aurait évitées et aux amis qu'il aurait gagnés, lui eut-on expliqué la prégnance et les finesses du *kwaamkrengeaj*. Ce sentiment le hanta longtemps, car il quittait un pays qu'il avait aimé et un peuple qu'il admirait, mais qu'il n'avait pas eu ni le loisir suffisant ni l'intuition de connaître comme il le méritait. Il gardait de cette insuffisance une petite gêne lancinante, aggravée par le souvenir de quelques moments d'émotion dont l'avaient honoré plusieurs Thaï à son départ et qu'il n'avait pas su prévoir.

Telle était, bien sûr, la dure loi de l'expatriation qui voulait que trop souvent la clarté fût conférée tardivement dans la déchirure de la séparation d'avec un lieu et des gens aimés, comme si cette petite mort d'une partie de soi ouvrait les portes de l'intuition qui avait manqué jusqu'à ce point. Celle-là lui disait tardivement que le *kwaamkrengeaj* était une notion centrale de la pratique

sociale et sociologique et un des facteurs de la pérennité de l'entité civilisationnelle des Thaï prise dans les terribles douleurs du développement, pour autant sans doute que perdurât l'autoritarisme bienveillant lié à l'exercice d'une monarchie constitutionnelle éclairée.

Raisonnablement, pourtant, rien n'était moins certain et les derniers mois du séjour de Hemdé s'étaient déroulés sur l'arrière-plan d'une vie politique particulièrement compliquée et agitée. Il fallait même garder présents à l'esprit quelques éléments de chronologie pour s'y retrouver.

Les élections de juillet 1988 amènent le général Prem Tinsulanond à laisser la charge de premier ministre qu'il détenait depuis 1980 [en survivant d'ailleurs à deux tentatives de coup d'état] au général Chatichaï Choonhavan, lideur du parti Chart Thaï et vainqueur des élections.

Le 23 février 1991, au motif de la corruption sans frein du gouvernement Chatichaï, le général Suchinda Krapayong, commandant en chef de l'armée de terre et homme fort d'une junte [le National Peace Council] renverse le gouvernement "démocratiquement élu" de Chatichaï dans l'indifférence générale, car la corruption était réelle, et installe comme premier ministre le très respecté Anand Panyarachum et un gouvernement de technocrates civils... le meilleur qu'aura jamais connu la Thaïlande, dira-t-on ensuite de manière très unanime: ironie de la politique.

À la fin de 1991, la junte se taille une nouvelle constitution à la mesure de ses ambitions, au moyen d'une constituante désignée et truffée d'officiers d'active, car on n'est jamais trop prudent. Sur cette base et comme il l'avait promis, le gouvernement de Anand organise les élections du 22 mars 1992 qui, ô divine surprise, donnent une belle majorité à une coalition de cinq partis militaires...dont le Chart Thaï soi-même qui rejoint ainsi ceux qui le renversaient un an auparavant. Le tête à queue s'était fait sans déchirement idéologique, mais les menaces et les chèques avaient volé bien bas.

Le 7 avril 1992, revenant sur sa parole et négligeant l'avertissement de l'esprit du gardien du temple, Suchinda "accepte" de devenir premier ministre sans avoir été élu le 22 mars.

La relative faveur dont Suchinda avait joui dans l'opinion publique au lendemain du coup d'état était depuis longtemps dissipée et sa réputation singulièrement ternie, entre autres, par une obscure histoire de terrain de golf à construire dans un parc national, par dérogation [sic]. Suchinda en était le président, et l'architecte le célébritissime Jack Nicklaus qui avait pu survoler la forêt primaire à éclaircir dans un hélicoptère de l'armée. Sa décision d'accepter le poste de premier ministre est saluée par l'organisation de manifestations massives, menées par le chef de l'opposition démocratique et ancien maire de Bangkok, le très populaire Chamlong Srimuang.

Sous la pression, les partis de la coalition militaire

promettent le vote d'un amendement constitutionnel interdisant que le poste de premier ministre soit occupé par un non-élu, mais ne peuvent se résoudre à tenir un engagement qui écarte Suchinda du pouvoir. Les manoeuvres dilatoires du parlement se poursuivent et nourrissent la tension qui culmine dans les énormes manifestations du 17 au 20 mai et l'assassinat, de sang froid et par une troupe disciplinée obéissant aux ordres, d'une centaine au moins de manifestants sans arme.

Le 20 mai, quelques minutes avant minuit, dans une capitale vide, terrée, terrifiée et livrée aux plus folles rumeurs, l'armée libère les ondes de la télévision qui avait totalement ignoré les événements, et le roi parle à son peuple par le biais d'une leçon de morale à Suchinda et Chamlong humblement agenouillés devant lui. C'est le début de la décrispation et du retour à l'ordre.

Le 24 mai, Suchinda démissionne après quarante-sept jours d'impuissant pouvoir et disparaît avec ses complices de la junte, Kaset Rojananin, commandant suprême des forces armées et chef de l'aviation, et Issarapond Noonpakdi, éphémère commandant en chef de l'armée de terre, non sans avoir pris la précaution de se faire couvrir par un décret d'amnistie générale.

Comme si de rien n'était, le parlement choisit pour premier ministre le général Somboon Rahong, âme damnée de Kaset et corrompu notoire, qui, le 10 juin au soir, en grand uniforme et entouré de ses amis et de la presse, attend l'appel téléphonique annonçant la signature

du décret royal de sa nomination. Las, l'appel vient mais pour lui dire que le nouveau premier ministre est ...Anand Panyarachum. L'annonce était rude pour Somboon mais elle soulagea la nation.

Du 11 juin au 17 septembre 1992, Anand a courageusement le temps de mettre quelques généraux sur la touche, de démilitariser quelques conseils d'administration d'entreprises publiques et d'organiser de nouvelles élections qui, assez naturellement, donnent la majorité aux partis opposés aux militaires. Le 29 septembre, Chuan Leekpaï du parti démocrate, devenu premier ministre, présente son cabinet au roi. On revenait de très loin.

Les tueries de mai furent un séisme comme la Thaïlande n'en avait jamais connu. Non que ce fussent les premières: le 8 octobre 1976 les forces de l'ordre augmentées de quelques milices musclées prenaient d'assaut l'université Thammasat et se livraient à une orgie de violences meurtrières sur les étudiants qui, depuis quelques semaines, protestaient contre le retour en Thaïlande du dictateur Thanom et contre sa réhabilitation de fait. Beaucoup de Thaï furent révoltés par la tuerie, mais bien d'autres avaient des sentiments plus partagés, car ceux qu'on avait assassinés avaient commodément été habillés aux couleurs du communisme; c'était en effet seulement dix-huit mois auparavant que les trois pays de l'ancienne Indochine française avaient basculé dans le communisme et la théorie des dominos faisait rage. En

outre, les massacres s'étaient déroulés presque en privé, sans image télévisée et la presse était aux ordres.

Bien différents furent les événements de mai 1992. La foule immense des manifestants était celle des classes moyennes [les enfants de 1976 avaient grandi] où se cotoyaient des professionnels, des universitaires, des étudiants, des commerçants et des représentants de toutes les forces vives de la nation.. Elle disposait de téléphones cellulaires, de fax et de caméras vidéo et faisait circuler l'information dans le pays et à l'étranger sur les satellites de la BBC ou de CNN, en dépit de l'anachronique censure que l'armée avait puérilement imposée aux ondes locales de radio et de télévision. Les militaires montraient ainsi, et de cruelle manière, qu'ils n'avaient rien compris à l'évolution de leur propre société et que leurs aspirations à en conduire les destinées étaient par avance disqualifiées. Ils avaient en effet en face d'eux non pas de dangereux révolutionnaires, mais ceux qui faisaient la prospérité nouvelle du pays [et qui, entre autres, nourrissaient le parasitisme militaire] et qui aspiraient à plus de "démocratie" et surtout à quelques responsabilités méritées dans la gestion de la prospérité.

L'expression est commode mais elle ne doit pas être prise dans l'acception de l'Occident, dont les modèles de démocratie formelle ont depuis longtemps perdu les charmes de la nouveauté et les couleurs de l'idéalisme pur et dur. Non, ce que voulaient les masses humaines réunies dans l'opposition à des forces armées discréditées

par leur immoralité et leur manque d'instruction était, tout simplement, un peu plus de justice, un peu plus de décence, un peu plus de participation à la gestion et à la répartition des richesses créées, quelques droits pour le citoyen et une construction plus négociée de l'avenir commun. C'était peu mais c'était trop car, pour la première fois et d'un seul coup, la nation ne reconnaissait plus à l'armée de terre et à celle de l'air la vocation naturelle et quasi exclusive à gouverner qui les mobilisait depuis 1932; la marine était depuis longtemps hors du coup [le seul vaisseau thaïlandais coulé depuis la guerre, le Sri Ayutthaya, le fut le 30 juin 1951 par l'armée de l'air du royaume, lors d'un coup d'état] et d'ailleurs avait montré de l'humanité lors des journées sanglantes de 1992. Les deux armes réagirent à la hauteur de l'enjeu mais avec une méthode [tirer sur ses concitoyens] qui n'était plus vraiment à la mode, même en Thaïlande.

Le choc fut immense et si on déplorait les morts, on pleurait beaucoup plus l'écroulement d'un rêve et la fin d'un mythe. Les principales victimes des tueries furent Mae Ploj, qu'on assassina lâchement, et l'imaginaire d'une Thaïlande aimable où tout finit par s'arranger et où les modèles politiques et sociologiques éprouvés pourvoient à la résolution de tous les conflits. Chatichai avait d'ailleurs fait carrière sur le slogan "maj mii panhaa" [il n'y a pas de problème] et avait prouvé le caractère cyclique d'un pouvoir qui tournait entre un petit nombre de mains et un à peine plus grand nombre de

képis. Dès le début de 1993, Chatichaï retrouvait la main et, malgré son âge, la verdeur de ses ambitions. Il malmenait le gouvernement de Chuan Leekpaï qui, il est vrai, manquait singulièrement de l'énergie nécessaire pour contenir le retour des mauvaises habitudes civiles et des ambitions jamais abandonnées des militaires.

Le massacre de civils instruits, responsables, travailleurs et non-révolutionnaires, changeait brutalement les équations et montrait en gros plan sur les écrans de télévision qu'une clique militaro-politique était prête à tout, au meurtre massif en particulier, pour assouvir, au mépris des valeurs les plus sacrées, un appétit de pouvoir et de fortune qui avait crû plus vite que la richesse du pays et que rien ne semblait devoir arrêter sauf, ironiquement, le massacre destiné à asseoir sa suprématie pour un nouveau et long bail.

Dans les cercles thaïlandais que fréquentaient Hemdé, les réactions avaient été inhabituellement franches, unanimement horrifiées, souvent éplorées et toujours empreintes d'un immense sentiment de perte de face et d'une émotion tumultueuse. Dans beaucoup de cas, la réserve et le contrôle de soi avaient été balayés par une furieuse indignation et une révolte rageuse envers des actes qui étaient une trahison des idéaux et des fictions auxquels les Thaïlandais avaient adhéré depuis toujours avec une confiante bonne foi. Le sourire thaï avait laissé la place aux sanglots et cette faiblesse inattendue avait rendu plus forts les attachements d'Hemdé.

Les cicatrices profondes que laissent les journées de mai ne préparent pas à des lendemains habités par l'oubli, d'autant plus que le roi vieillit: il a soixante-cinq ans en 1992. Les interrogations sur la succession nourrissent bien des inquiétudes, car le Palais avait montré que, s'il n'avait pas été capable d'éviter la tragédie de mai, il avait été le seul à pouvoir l'empêcher de dégénérer au delà de toute réparation. Le prince héritier désigné, Maha Vajiralongkorn, serait-il dans le futur un arbitre aussi convaincant que son père? Le doute était largement répandu et la rumeur, certes restreinte par la loi stricte qui rétribue les crimes de lèse-majesté, était universelle sous le manteau.

Le Prince, susurrerait-on, aurait un caractère violent et instable, une éducation et des relations strictement militaires, une vie personnelle complexe [n'a-t-il pas cinq enfants de sa deuxième épouse Mom Sujarinee], des goûts dispendieux [il collectionne les belles voitures] et surtout des accointances avec le monde de la pègre. De ces dernières accusations, le prince fit litière le 30 décembre 1992 dans une très inhabituelle déclaration à des journalistes en son palais de Nonthaburi, déclaration qui fut largement reprise par la presse signalant, ipso facto, la sanction princière à cette diffusion. La manoeuvre, une première dans l'histoire, restait obscure mais ouvrait presque officiellement l'ère de la succession, même si d'aucuns y virent plus simplement des mouvements préemptifs inspirés par les traverses des

monarchies malaise ou britannique. Pourtant la monarchie thaïlandaise est loin de ces anachronismes; elle garde un statut exalté, mais nombre de Thaï verraient bien une reine accéder au trône des Chakri, nommément la princesse Maha Chakri Sirindhorn, dont le savoir, la gentillesse, la simplicité et les oeuvres lui valent une place toute spéciale dans leur coeur. Par ailleurs, le prince héritier a trop fréquenté les militaires, voire les militaires réactionnaires, pour que les manifestants de mai et la classe moyenne qu'ils représentent ne voient pas avec inquiétude Vajiralongkorn devenir le Seigneur de la Vie.

Car, pour reprendre le vocabulaire exalté des acteurs du Mai sanglant, entre les partis des anges [ceux en faveur de la démocratie] et les partis du mal [les cinq partis pro-militaires], la lutte n'est certainement pas finie. Elle prendra pour se conclure plus que les rites d'envoûtement de juin 1992, quand les dieux-gardiens du Siam avaient été appelés à la rescousse des démocrates pour punir les généraux factieux. En retour, Suchinda lui-même avait engagé un moine du Wat Boworniwet pour changer son prénom ensorcelé en un plus propice Phumichaï [atteinte de la victoire]. Pour sa part, Kaset avait loué les services d'un valeureux bhramine du Wat Phrathat Samduang de Chiengraï, Prinya Singhanuwongsa, pour qu'il scellât son infortune.

!932, 1992, la marche thaïlandaise hors des modèles reçus de son histoire est peut-être prudente, mais elle est sûre car le pays devient trop divers, trop complexe, trop

riche, trop instruit et trop international pour que le pouvoir, sa gestion et sa politique puissent être encore durablement et raisonnablement confisqués par une caste ou une faction, fût-elle militaire. Sous une forme qui reste à définir, l'avenir appartient à ces jeunes élites des classes moyennes dont le savoir et l'expertise, sans parler de leurs visions et de leurs ambitions, poussent naturellement à une évolution de la sociologie politique et non pas à une révolution dont tous se méfient.

Il y faudra du temps, la bienveillance des dieux-gardiens du Siam, la paix aux frontières et un monarque habile. Le passé n'est plus alors seulement une source d'inquiétudes, mais un motif d'espérance car tout au long de son histoire, le royaume a montré une extraordinaire capacité à perdurer, à survivre et à transmettre l'entité politique et civilisationnelle thaï. C'est un bel exploit qui s'apprécie, certes, dans les livres d'histoire et de sciences politiques mais aussi dans la fréquentation journalière des obscurs acteurs de cette histoire. La connaissance de cet exploit rendait Hemdé fier, car elle donnait à son séjour un sens plus profond que celui auquel il était destiné.

Postface

Hemdé avait fait lire et relire son manuscrit par des amis lettrés à qui il avait confié le soin de parachever la chasse aux fautes d'orthographe et de grammaire. Mathieu et Laurent, qui ne connaissaient pas le royaume, avaient trouvé qu'il avait la dent dure, voire féroce. La remarque l'avait sincèrement surpris, presque peiné et plongé dans des abîmes de relectures et de doutes. Ceux-là subsistent encore et participent de la myopie comme du droit à l'erreur. Reste une certitude qui ne vient pas du regard porté sur les autres mais du coeur. Hemdé avait trouvé dans le petit monde siamois de sa vie de tous les jours, chez les collègues et les employés, à la maison, au bureau et en ville, des frères humains, ni plus ni moins vertueux que d'autres, mais à qui il avait porté et continuait à porter de l'estime et de l'amitié, et aussi une grande admiration. S'il fallait une dédicace à ce Séjour, c'est à eux qu'il le dédierait. Khun Pornthip, Chanut, Françoise, Toy, Nardrudie, Sawai, Udom, Angkanit, Urai, Singh, Attiyanee, Rachanee, Amnuay et les autres, sawaatdi khrap!